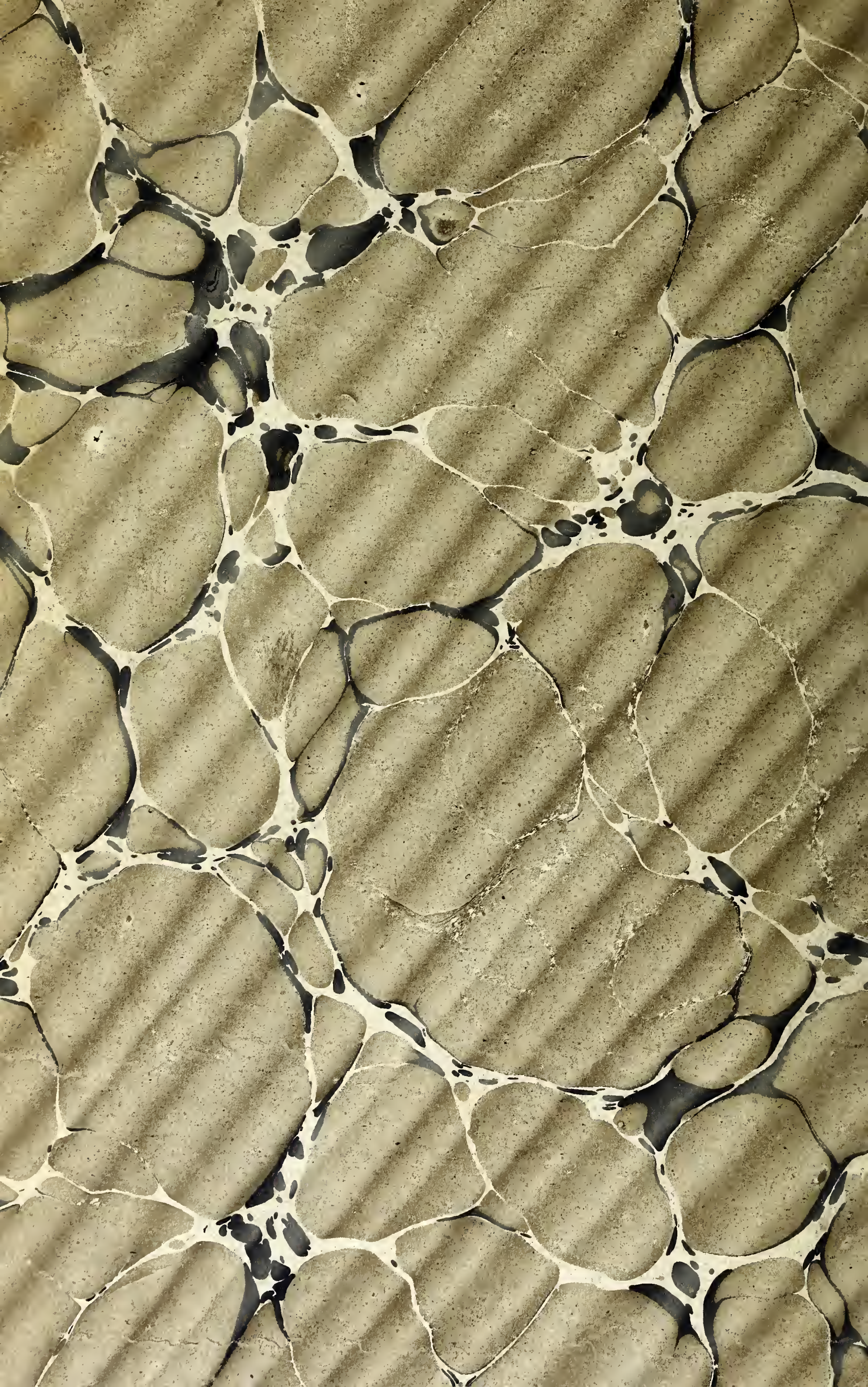






4

Et moi aussi,
je suis Peintre !

4[e] Série



Et moi aussi, je suis peintre !

COLLECTION PICARD

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION RÉCRÉATIVE

Et moi aussi, je suis Peintre!

PAR

F. MÉAULLE

Cent gravures et croquis inédits de
VICTOR HUGO, LUC-OLIVIER MERSON, HENRI REGNAULT
MONGINOT, RAFFAELLI, MÉAULLE, etc.



PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION NATIONALE

11, 18 ET 20, RUE SOUFFLOT.

A

MON PETIT-FILS RENÉ

Quand je composai ce livre, mon cher petit René, tu ne savais pas encore lire. Alors qu'il sera utilement entre tes mains, je ne serai peut-être plus; il te parlera, du moins, de ce que j'aurais voulu te dire, tout bas, à l'oreille, comme on fait d'un secret : Travaille, travaille pour être un homme, travaille pour être utile, travaille pour être heureux.

Ton grand-père,

MÉAULLE.



Et moi aussi, je suis Peintre !

« Anch 'io son pittore ! »
LE CORRÈGE ENFANT.

CHAPITRE PREMIER

DU BLANC SUR DU NOIR

Dans une serre, un matin de mai plein de soleil et de parfums, le petit René, charmant blondin de douze ans, est couché sur une chaise longue, avec un pupitre spécial dressé devant lui. Sur ce pupitre, il y a du papier blanc et

des crayons, qu'il considère avec une sorte d'effroi.

Il attend son vieil ami, M. Jolibois.

Qu'est-ce que M. Jolibois?

M. Jolibois est un voisin de campagne, un vieux professeur de dessin en retraite, qui, seul, a le privilège de dérider M. René. M. Jolibois se dévoue. Ce septuagénaire se fait petit enfant et partage les jeux de René.

René, à la suite d'une terrible chute, a été condamné au repos pour de longs mois, et son esprit jusqu'alors si vif, ses façons si gentilles, si caressantes, se sont tout d'un coup assombris. Ses livres à images ne l'amusent plus, ses jouets le fatiguent. Seules, la bonne figure de M. Jolibois et ses saillies intarissables l'égaient et le font sourire.

Le médecin de René et ses parents, anxieux de cette convalescence trop prolongée, ont supplié le brave M. Jolibois d'aider à la cure entreprise. Il a accepté et il se consacre de tout cœur à son œuvre de charité.

Il a imaginé, pour occuper René, de lui apprendre à dessiner. On aura aussi, avec cela, un thème à causeries moins futiles que des propos en l'air.

Et voici M. Jolibois qui fait son apparition. En le voyant, l'œil morne du petit malade s'éclaire d'une faible lueur.

— Bonjour, monsieur Jolibois! fait-il, gentiment, mais sans quitter son attitude affaissée.

— Bonjour, mon enfant, répond M. Jolibois, en embrassant affectueusement son élève.

Ce digne homme avait un aspect bizarre, je dirai même, assez comique. La première fois qu'on le voyait, on ne pouvait s'empêcher de rire un peu.

Été comme hiver, il portait une ample redingote bleue, à larges boutons, qui flottait sur son buste court et maigre, battant ses longues jambes osseuses. Autour du cou s'enroulait un épais foulard à carreaux multicolores, son crâne dénudé s'abritait sous une vaste calotte de velours noir ornée d'un gland.



M. Jolibois.

Un vrai bonhomme Jadis!

N'oublions pas les inévitables lunettes cerclées d'or, chevauchant sur un nez malin, qui semblait toujours flairer, fureter, questionner...

— Eh bien! mon enfant, prononça-t-il, avec rondeur, c'est donc ce matin que nous commençons à trav... à nous amuser, veux-je dire! à dessiner!

— Oui, monsieur Jolibois, répondit René, sans enthousiasme.

— Eh bien! Mettons-nous au trav. . non... je veux dire, à jouer!

— Non, non, j'entends bien! à travailler, monsieur

Jolibois. Le médecin a dit à papa : « Puisque s'amuser ne l'amuse plus, il faut faire travailler René. » Monsieur Jolibois, vous venez me faire travailler, ce n'est pas d'un ami! conclut le petit garçon, prêt à pleurer.

— René, dit gravement le vieux professeur, je me suis engagé, vis-à-vis de vos parents, non pas à vous faire travailler, mais à vous distraire. Mais si ce que nous allons faire ensemble vous ennuie, je vous promets de reprendre nos parties de dames et de continuer à vous battre comme par le passé!

— Distrayez-moi donc! acquiesça René, avec résignation et une pointe de malice.

Très calme, sans hâte, M. Jolibois prit un crayon et se mit à le tailler lentement. Puis, il prit une feuille de papier blanc.

— Qu'est-ce que ceci? interrogea-t-il, élevant en l'air le premier des deux objets.

— Un crayon... répondit René, interloqué.

— De quelle couleur est-il?

— Noir! dit le petit garçon, de plus en plus étonné de cette drôle de leçon.

Le maître poursuivit, sans broncher, imperturbable :

— Et ceci, qu'est-ce?

— Du papier... !

— De quelle couleur est-il?

— Mais... blanc!

— Eh bien! mon jeune ami, continua M. Jolibois,

gaiement, vous venez de commencer à comprendre le dessin. Ce n'est pas autre chose que du noir sur du blanc, comme l'écriture, qui est aussi du dessin. Le trait d'un dessin est une écriture qui a un langage... et, tenez!

M. Jolibois assujettit son crayon entre ses doigts minces et, sur la feuille blanche, traça quelque chose.

— Qu'est-ce que ceci? demanda-t-il encore.

René regarda et sourit.

— Un nez, tiens!... Le vôtre, monsieur Jolibois!

En effet, sur le papier, se profilait le vénérable appareil nasal de M. Jolibois, dans toute sa courbure majestueuse.

— Le mien... ou le vôtre... n'importe! articula le professeur, sans se départir de son flegme. J'écrirai, donc, au-dessous : *Un nez*. Nous avons donc un dessin et un mot. Seulement, mon mot ne sera compris que des Français, tandis que mon dessin sera compris de tous les habitants de la terre. *Nose!* dira l'Anglais. *Nariz!* dira l'Espagnol. *Naso!* dira l'Italien. *Pi Tseu!* dira le Chinois.

René écoutait, un peu dérouté, se demandant si M. Jolibois ne se moquait pas de lui.

M. Jolibois, toujours calme, continua son explication :

— Et le dessin est tellement une écriture que les Anciens s'en servaient dans ce but. Il est acquis,

par tout ce que nous a laissé l'Antiquité, qu'un des premiers moyens qui se présentèrent à l'esprit de l'homme, soit pour perpétuer le souvenir d'un objet, soit pour communiquer certaines idées à ses semblables, fut de tracer, sur une matière durable, une image de ces objets, qui n'avaient peut-être même pas encore de nom. C'est bien le dessin à sa naissance et quand



Écriture *figurative* égyptienne.

vous comparez ces essais aux dessins des Égyptiens vous verrez que, malgré la longue succession de siècles écoulés entre ces époques, les progrès ne sont guère appréciables.

Voici, maintenant, des dessins hiéroglyphiques et figuratifs des Égyptiens.

René était très intéressé et tout surpris de l'être. C'était une singulière leçon, tout de même! Sans par-

ler, il suivait des yeux le crayon agile de M. Jolibois, qui s'escrimait sur le papier blanc.

Enfin, M. Jolibois présenta à René toute une série de bas-reliefs et lui demanda :

— Que représente ceci?

-- Des bonshommes, des serpents, des idoles!

— Oui... mais c'est aussi autre chose : c'est le nom, la signature d'un grand roi égyptien, du Pharaon Ramsès, fils de Ramsès le Grand. Remarquez, mon petit René, que toutes ces figures sont de profil. Les Égyptiens employaient cette forme du dessin parce qu'ils ne savaient ni assez bien dessiner ni assez bien graver pour faire leurs personnages de face. C'est ainsi que nous commencerons nous-mêmes : par un profil.

— J'aimerai mieux faire des moutons, insinua René, que la perspective d'une file de nez commençait à refroidir.

— Mais, petit malheureux! s'écria M. Jolibois, qui sentit le danger, quand vous saurez faire une figure, vous saurez faire des moutons!

— Et des maisons?

— Et des maisons, et des arbres, et tout ce que vous voudrez!

— Comment ça? demanda René, de nouveau intrigué.

— Parce que la reproduction de la figure humaine

est l'étude la plus complète. Elle vous oblige à chercher la ressemblance. Si vous arrivez à faire parlante l'image d'un homme...

— Je ferai un mouton bêlant, interrompit René. J'ai compris, monsieur Jolibois.

Et tous deux de rire.

— Il est bien entendu, reprit M. Jolibois, que le trait est déjà un moyen de reproduction très puissant. Quand, à ce trait, nous ajouterons des ombres et des demi-teintes, ce sera encore plus près de la nature. Et, cependant, le trait qui s'appelle le *contour* n'existe pas dans la nature.

— Comment? Il n'y a pas de contours dans la nature?

— Non. Le contour, c'est nous qui l'inventons. Regardez ma main, que j'étends sur cette feuille blanche; elle n'a pas de contours; rien ne la cerne que la différence de couleur. C'est le ton chair qui se détache sur le fond blanc du papier. Et nous sommes tellement habitués à concevoir les formes que ce travail se fait inconsciemment. Dès la plus haute antiquité, les hommes ont eu la conscience du contour, il s'est écoulé des siècles avant qu'ils remarquent la couleur.

— La couleur est pourtant plus amusante, objecta René, à mi-voix.

— Elle n'est qu'un accessoire, qu'un complément, affirma M. Jolibois, doctoralement. Le dessin est tout.

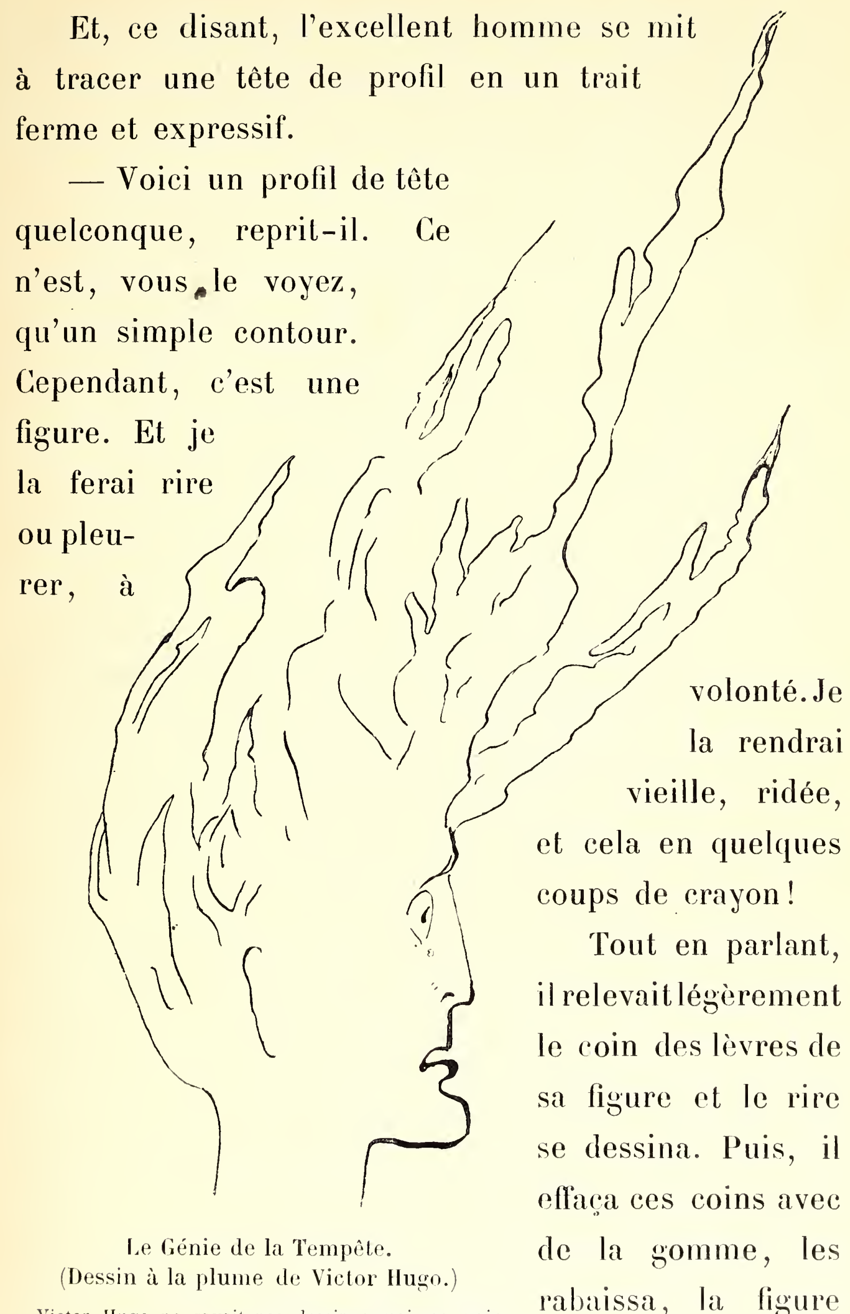


Salle des Antiques au Musée du Louvre.

(Placidité des figures dans l'art antique.)

Et, ce disant, l'excellent homme se mit à tracer une tête de profil en un trait ferme et expressif.

— Voici un profil de tête quelconque, reprit-il. Ce n'est, vous le voyez, qu'un simple contour. Cependant, c'est une figure. Et je la ferai rire ou pleurer, à volonté. Je la rendrai vieille, ridée, et cela en quelques coups de crayon!



Le Génie de la Tempête.
(Dessin à la plume de Victor Hugo.)

Victor Hugo ne savait pas dessiner, mais sa main obéissante a maintes fois rendu avec grand talent les visions de son cerveau.

Tout en parlant, il relevait légèrement le coin des lèvres de sa figure et le rire se dessina. Puis, il effaça ces coins avec de la gomme, les rabaissa, la figure sembla pleurer.

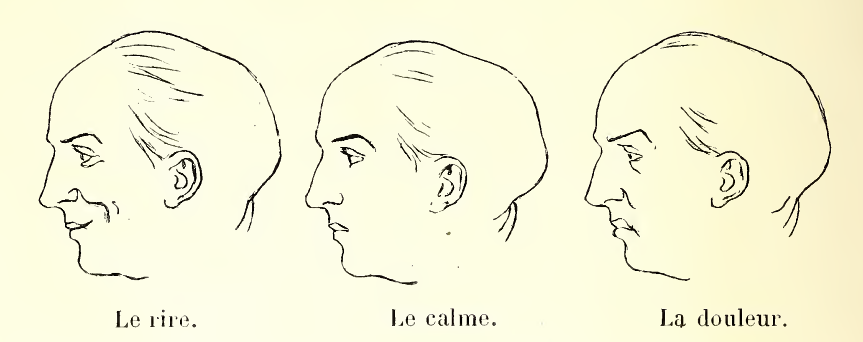
René s'amusait extraordinairement. Un horizon nouveau de plaisir se déroulait devant lui. M. Jolibois



Expressions (dessin de V. Hugo).

était devenu un magicien sous la main duquel tout s'animait et devenait vivant.

Ce fut bientôt son tour. La feuille de papier étalée



Le rire. Le calme. La douleur.

Expressions traduites par un trait comme l'explique M. Jolibois.

devant lui et, entre ses petits doigts, un crayon bien taillé, il attendit les ordres de son professeur, très décidé, cette fois, à faire de son mieux.

Son cœur battait. Une émotion très douce s'était emparée de lui. M. Jolibois, enchanté, lui mit devant les yeux un profil qu'il avait apporté et, lui en ayant tracé les mesures, il s'écria :

— En avant, René, maintenant ! Il faut réussir !





Étude sur nature de Luc-Olivier Merson.

CHAPITRE II

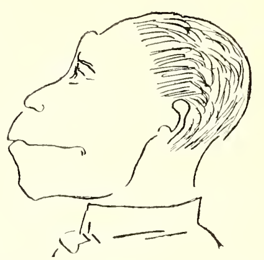
RENÉ A PEINE A CROIRE QUE LE DESSIN SOIT UN ART D'AGRÉMENT

René s'est mis à l'œuvre avec courage. Plein d'une bonne volonté incontestable, en face de son modèle, il cherche à le copier fidèlement.

Il esquisse d'une main légère, et efface avec la mie de pain les traits qui lui semblent mal venus... Il recommence, il peine, de grosses gouttes de sueur glissent sur son front...

M. Jolibois contemple avec orgueil ce premier effort. Tout à coup, René s'arrête. Longuement il contemple son travail... Puis, avec un geste d'horreur, il le rejette loin de lui. Le pauvre enfant s'est aperçu qu'il n'est arrivé qu'à faire un profil de singe, un affreux gorille !

— Bravo ! s'écrie M. Jolibois, qui s'est emparé de ce résultat décevant. Bravo ! Vous commencez par la caricature. C'est affaire de goût ! Vous avez le génie de la farce, vous vous êtes moqué de votre modèle !


Où conduit la fantaisie dans la copie du modèle.

— Mais non, monsieur Jolibois, je vous assure ! répond, piteusement, le pauvre artiste en herbe !

M. Jolibois se mit à rire.

— J'en suis persuadé, petit monstre ! Vous avez copié de votre mieux, mais votre main inexpérimentée s'est laissée aller à l'exagération des lignes. Vous avez trop avancé la mâchoire inférieure, vous avez trop rapproché l'œil en l'enfonçant sous l'arcade sourcilière que vous avez trop creusée... au lieu de quatre-vingts degrés d'angle facial vous en avez donné trente et un !

Tout en parlant, l'excellent homme, de son crayon habile, corrigeait les fautes du dessin, rétablissait la figure initiale... Et il continuait ses réflexions :

— Vous avez fait la charge de votre modèle. Vous voyez qu'il est plus aisé d'obtenir une caricature qu'un portrait ressemblant! La charge, c'est le calembour du dessin. On martyrise un contour comme on torture un mot en littérature. C'est de l'art facile. Le tout est d'être drôle, et vous l'êtes du premier coup, petit René. Rassurez-vous : les primitifs habitants du globe ont agi comme des enfants. Ils ont fait la charge des objets qu'ils ont essayé de reproduire. Comme l'enfant, ils ont dû apprendre à regarder, à marcher, à parler, à écrire, c'est-à-dire à dessiner. Mais eux avaient tout à inventer, à créer, tandis que vous...

— J'ai un M. Jolibois pour m'apprendre.

— Parfaitement. Aussi vous ne serez pas des siècles et des siècles à apprendre à dessiner, à peindre !

— Mais pourquoi ai-je fait un singe? questionna René, qui n'en revenait toujours pas.

— Parce que rien n'est plus près de la figure humaine que celle du singe. Quelques individus, même, ont des ressemblances avec bien d'autres animaux.

Et M. Jolibois dessina aussitôt un bouledogue qui était en même temps une figure d'homme.

— Quand vous serez plus grand, mon petit ami, poursuivit-il, vous lirez toutes les théories qui ont été échafaudées sur cette ressemblance de l'homme avec le singe, dans le but d'en faire l'ancêtre de l'humanité.

— L'ancêtre de l'humanité ? Oh ! monsieur Jolibois !

s'écria René, en secouant ses jolies boucles blondes d'un air très blessé.

— Je conçois votre indignation, prononça gravement le vieux professeur. Mais vous avez le temps de vous habituer à cette idée. Il est vrai que je ne m'y suis pas encore fait... Cela n'a qu'une importance secondaire en ce moment. Vous avez fait du darwinisme[1] sans vous en douter et son ombre illustre doit en être fière ! Il est certain que les premiers hommes, qui laissaient croître leurs cheveux et leur barbe, qui n'étaient vêtus que de peaux de bêtes, ressemblaient plus à des animaux qu'aux êtres humains qu'ils sont devenus. Toujours est-il qu'ils dessinaient déjà. On a trouvé sur les parois des cavernes qu'ils habitaient des images gravées avec un silex pointu. C'est le seul instrument de cette époque qu'on appelle l'*Age des Cavernes*. Ces dessins naïfs sont, cependant, d'une certaine expression et valent déjà presque autant que ceux des Égyptiens, dont nous parlions tout à l'heure.



Dessin de l'âge de pierre et dessins égyptiens.

1. Doctrine de Darwin, naturaliste anglais, né en 1809, mort en 1882, qui fait dériver tous les animaux et toutes les plantes d'une forme unique.

Et M. Jolibois traça une série de petits dessins reproduisant, de souvenir, quelques échantillons de cet art embryonnaire. Puis, il reprit :

— Nous voilà bien loin des dessins de Michel-Ange, petit René. Mais nous nous sommes bien rapprochés des vôtres. Reposez-vous une seconde, mon enfant, et écoutez-moi bien. Chaque homme recommence, dans une mesure très atténuée par le travail de ses devanciers, l'expérience qu'a traversée l'humanité. L'enfant a tout à apprendre, et il contracte, en naissant, le devoir de connaître l'œuvre de ses ancêtres et d'en augmenter, dans la mesure même la plus infime, le trésor amassé: de là, nécessité de les connaître et de les apprécier, en nous reportant par l'esprit aux époques où elles ont été conçues. Les premiers dessins des hommes ont été seulement la reproduction d'animaux qui frappaient leurs regards et qui intéressaient leur esprit. L'animal c'était la nourriture; la chasse, la seule occupation de leur vie. La bête tuée, c'était le repas et le vêtement. Le gîte assuré par les rochers, ils n'avaient d'autre préoccupation que d'y rester les maîtres; mais c'était difficile et précaire; ils devaient soutenir une lutte constante et acharnée contre les grands fauves, qui occupaient souvent, déjà avant eux, les cavernes qu'ils choisissaient pour demeures. C'était surtout à l'ours, qu'on appelle justement l'ours des *cavernes*, un animal énorme, terriblement féroce, qu'ils avaient le plus

affaire. Pour l'attaquer et le déloger, comme pour se défendre contre lui, l'homme ne possédait encore qu'un morceau de silex, dont il usait la pointe sur le roc afin de l'affiler et de le rendre plus tranchant. Outre les gros carnassiers, ils voyaient aussi la gazelle et d'autres petites bêtes qu'ils attiraient dans des pièges pour les prendre plus facilement. Toutes ces formes diverses, il les observaient et les reproduisaient sur les parois de leurs habitations, ou sur de l'ivoire et des ossements. Ces travaux sont remarquables et déjà lisibles, mais à la manière des enfants, et toujours de profil. Dans l'antiquité, c'est la sculpture qui domine. La peinture elle-même, à sa naissance, est sculpturale, et les premiers essais des hommes sont, vous le voyez, des traits gravés sur des matières dures. De là à l'emploi des teintes, des ombres et du modelé, il y a une distance énorme, demandant un affinement qui mit, je le répète, des siècles et des siècles à se formuler. Jamais, non plus, les artistes primitifs ne songèrent à mettre des fonds derrière leurs figures, toujours comme des enfants; leur effort ne pouvait aller plus loin que la reproduction d'une figure isolée se reproduisant en plusieurs exemplaires absolument semblables... L'âge des cavernes!... Quels mystères insondables, que ceux

La hache de silex de l'âge de pierre.

de ces époques, dont l'éloignement donne le vertige !

L'excellent M. Jolibois s'oublia un instant en une rêverie profonde... mais il se reprit bientôt :

— Ne trouvez-vous pas, s'écria-t-il avec enthousiasme, tout ceci bien intéressant, bien curieux, René?

— Oui, monsieur Jolibois, répondit René.

— Vous pensez, continua M. Jolibois en s'animant de plus en plus, à ce qui se passait dans ces cervelles de sauvages, — car c'étaient de stupides sauvages ! — et à ce qui les poussait ainsi à chercher à donner une forme même aux rares idées qu'ils avaient...

— Oui, monsieur Jolibois, répéta encore René. Mais il était évident que René était préoccupé.

— Qu'est-ce qui vous tourmente, mon ami? questionna le vieux professeur, qui finit par le remarquer.

— Monsieur Jolibois, dit enfin René, mais avec hésitation, est-ce que... est-ce que... ces gens-là faisaient leurs dessins pour s'amuser?

M. Jolibois éclata de rire.

— Ah ! ah ! le voilà bien, mon paresseux d'élève ! Comme je le reconnais ! Pour s'amuser? Et pourquoi pas ? Croyez-vous qu'ils n'aient pas eu du plaisir autant qu'un artiste d'aujourd'hui à voir naître au bout de leurs doigts la représentation de ce que leurs yeux voyaient et admiraient peut-être ? C'est plus qu'*amusant*, comme vous dites, car *amusant* est insuffisant lorsqu'on n'est plus un gamin ; c'est une joie rare et enivrante, qui

s'appelle la *joie de créer*... Cette joie-là, les habitants des cavernes, toutes proportions gardées, ont parfaitement pu la connaître... Vous la connaîtrez aussi, René, cette joie si, comme je l'espère, vous arrivez à ce que je désire tant, à devenir un *artiste !* Et si vous en êtes un



L'ours des cavernes (D'après une aquarelle de Méaulle).

pour de vrai, pour de bon, vous verrez que vous serez très heureux, ce qui vaut encore mieux que de s'amuser !

M. Jolibois s'arrêta, très ému, s'essuya le front, et même, je crois bien, un peu les yeux. René, que ce long discours avait plutôt étourdi, et qui n'était pas encore mûr pour la conclusion, suivait toujours son idée. Il hasarda :

— Les enfants des cavernes n'allaient pas à l'école ?

— Ils n'avaient rien à apprendre, puisque rien n'existait.

— A quoi jouaient-ils, alors?

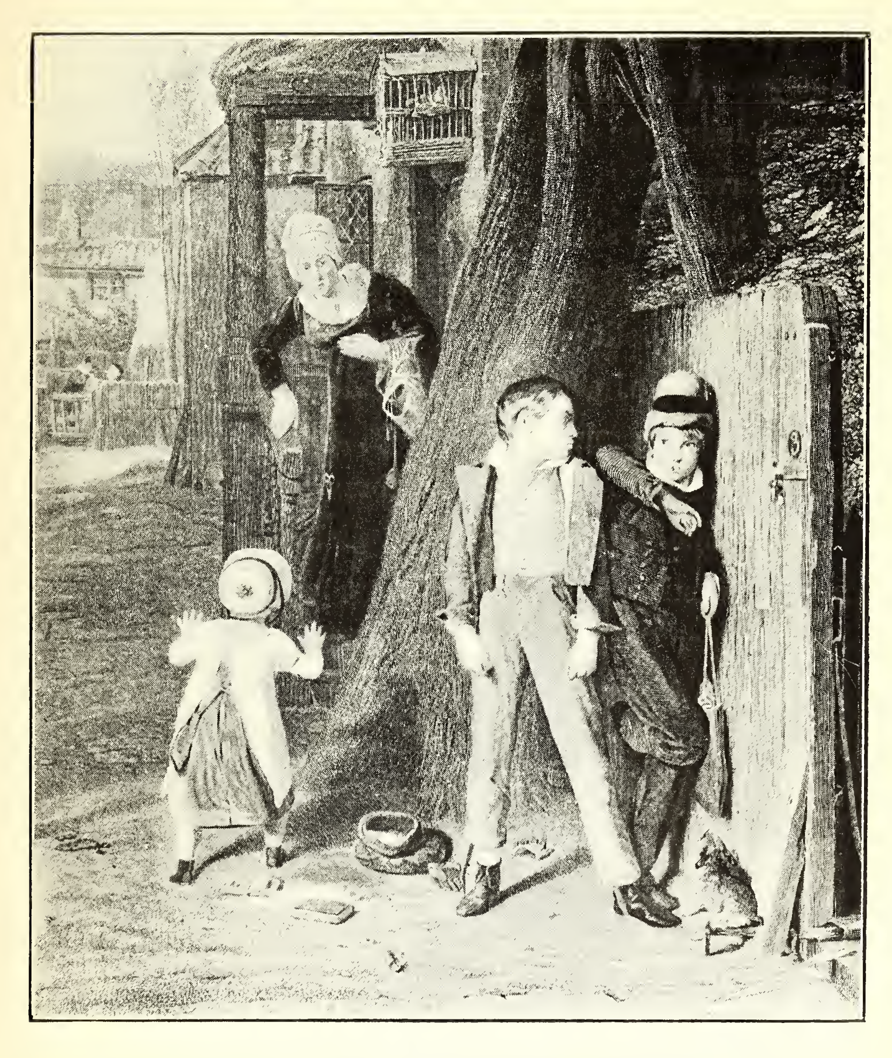
La figure de M. Jolibois s'allongea. Il se gratta l'occiput, vexé de ne pouvoir trouver de réponse, et se demanda s'il devait se fâcher ou rire. Puis il se décida pour ce dernier parti, et se jeta, tête baissée, dans l'inconnu.

— A quoi jouaient-ils? répéta-t-il. Mais ils imitaient les jeunes animaux, ils jouaient, comme eux, à sauter, courant les uns après les autres. Ils se battaient...

— Sans déchirer leurs culottes, intervint René.

— Sans déchirer leurs culottes... Mais leurs jeux n'en étaient pas plus variés. Vous figurez-vous, par hasard, René, que leur existence était agréable? Détrompez-vous; elle était affreuse! Quand ils sortaient, après que quelqu'un eût remué pour eux la grosse pierre qui bouchait l'entrée de leur demeure, ils se trouvaient parfois face à face avec la tête d'un ours gigantesque ou d'un auroch, sorte de buffle colossal. Quand la chasse du père était malheureuse, ils étaient sans nourriture... Malades, ils n'avaient ni soins, ni remèdes, ni secours d'aucun genre... Et si le père ne rentrait pas, tué dans quelque aventure, laissant de petits enfants, c'était la mort de la famille entière; ils vivaient isolés, et comme maudits.

— Ah! fit René, qui commençait à entrevoir que la société a du bon, malgré ses exigences.



Les petits enfants modernes (Tableau de genre, école anglaise).

— Oui, mon petit ami. L'homme a échappé à tout par son intelligence et son travail. A peine assez vêtu de ses peaux de bêtes, affamé, il a, l'hiver, découvert

le feu, forgé le fer. Il a combattu et chassé loin de lui les animaux qui le menaçaient sans cesse. Plus tard, il connut l'agriculture, et s'empara de la terre. Puis les hommes se réunirent et, unissant leurs efforts, ils assurèrent leur bien-être. Ce fut à cette heure bénie qu'ils inventèrent...

M. Jolibois s'arrêta en regardant René.

— Qu'est-ce qu'ils inventèrent, monsieur Jolibois? demanda le petit garçon.

— L'étude! articula solennellement M. Jolibois.

René resta muet, pensif. M. Jolibois respecta un moment son silence, puis continua :

— Leur intelligence, qui n'était encore qu'une sorte d'instinct, peu supérieur à celui des animaux, s'accrut par l'observation, la réflexion et l'échange des idées. Ces premiers dessins, dont je vous ai fait un croquis, sont une des plus curieuses manifestations de cette intelligence à son aurore.

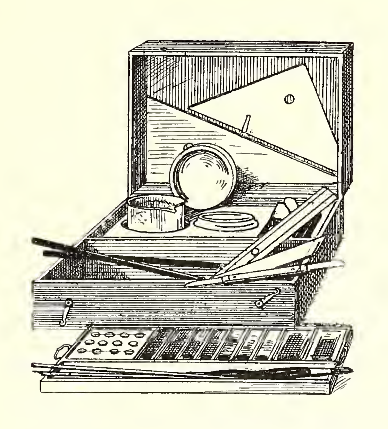
Sous la parole vibrante de son vieux maître, notre petit rapin, s'il ne saisissait pas tout, commençait à entrevoir, en une vision vague, une partie de ces choses étonnantes... Mais ce qui le retenait le plus, c'était les petits préhistoriques, les enfants des cavernes et les horribles animaux qu'il voyait grouiller autour d'eux... Il en était impressionné. Aussi M. Jolibois, pour calmer un peu cette jeune imagination, lui dit :

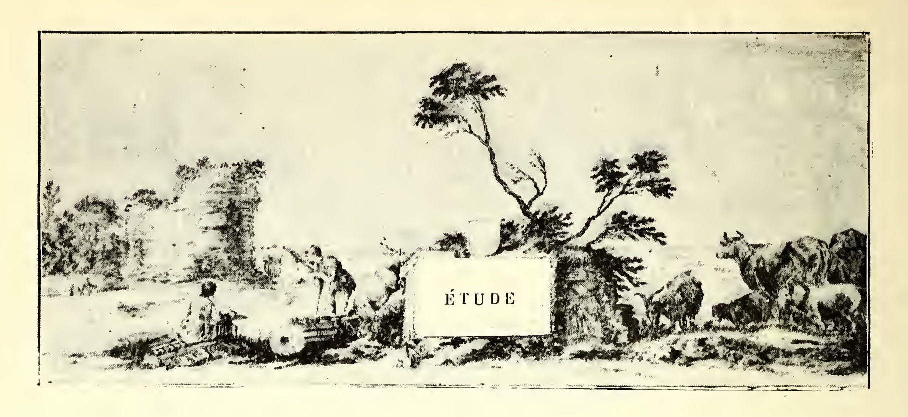
— Nous en resterons là, René, aujourd'hui; demain

nous ferons le dessin d'un petit mouton bien mignon, bien doux, bien patient... A moins que vous ne préfériez jouer aux dames !

— Oh! monsieur Jolibois! fit René d'un accent plein de reproches. Pourquoi dites-vous ça? Est-ce que je n'ai pas été sage? Ça m'amuse beaucoup, ce que vous me racontez.

Pour toute réponse, M. Jolibois l'embrassa.





Dessin d'Israël.

CHAPITRE III

RENÉ FAIT UN MOUTON QUI EST PEUT-ÊTRE UN LION

Le lendemain, dès huit heures du matin, la maman de René l'installait sur sa chaise longue, sa petite table à côté de lui. Dans sa hâte de se mettre à dessiner, il lui semblait que M. Jolibois était en retard. Depuis la veille, René se sentait comme transfiguré : il avait une occupation, une ambition et, extrême comme tous les enfants, il s'impatientait déjà de ne pas voir là son vieil ami.

Huit heures et quart! huit heures et demie! Pour le coup, M. Jolibois était vraiment en retard! M. Jolibois voulait-il se faire désirer? Il avait pourtant bien promis d'être exact.

— Allons, bon! se dit René, qu'est-il arrivé à M. Jolibois? Serait-il malade? Est-ce qu'il ne va plus pouvoir venir me donner des leçons?

Et le cœur de René battait d'une anxiété réelle. Rien, en ce moment, ne lui semblait meilleur, plus intéressant, plus *amusant* — c'était son mot, toujours! — que le dessin. Et M. Jolibois le faisait attendre! Ce n'était pas bien!

Enfin, la cloche de la grille retentit et, bientôt, de son pas tranquille, le bon M. Jolibois fit son entrée dans la serre. René l'accueillit avec de tels transports de joie que M. Jolibois en fut tout surpris, car il était très modeste! Il ne voulut pas laisser paraître le plaisir que lui causait cette réception, mais, au fond, il en fut ravi. C'était un premier succès, un premier résultat de sa méthode.

— Je suis un peu en retard, dit-il, en déroulant soigneusement un rouleau qu'il étala devant son élève. C'est que je cherchais ce dessin partout... Je l'avais égaré... Je tenais à vous l'apporter ce matin... Je l'ai trouvé enfin! Qu'en dites-vous, René? Sont-ils beaux ces moutons?

— Oh oui! monsieur Jolibois! dit René, naïvement. On dirait qu'ils sont vivants! C'est vous qui les avez faits?

— Non, mon ami, ce n'est pas moi. C'est une dame qui s'appelle Rosa Bonheur. Elle a dessiné — ou peint

— des vaches aussi, fort belles, des chevaux, des cerfs... Vous verrez ça plus tard! Pour l'instant, nous ne nous occuperons que des moutons... Car je suppose que vous avez hâte de vous essayer à les copier... n'est-ce pas?

— Oh oui! monsieur Jolibois! s'écria René, les yeux brillants. Ça n'a pas l'air très difficile!

Les ailes du nez de M. Jolibois palpitèrent — comme toutes les fois qu'il se préparait à lancer quelque bonne plaisanterie — mais il ne dit rien et se mit à tailler un crayon. Puis, prenant une feuille de papier, il la plaça sur un carton, à portée de son élève.

— Commençons par le commencement, fit-il. Et, rapidement, il traça, sur la feuille de papier, un croquis d'ensemble. Puis, passant le crayon à René, il lui dit de continuer, en ne prenant qu'un mouton à la fois.

Le petit garçon se mit au travail avec ardeur et s'appliqua beaucoup. Il regarda attentivement le mouton qu'il avait choisi pour modèle et s'évertua à le reproduire. Au bout d'un quart d'heure, il déclara que son dessin était fini et le présenta à M. Jolibois avec une satisfaction mal déguisée.

M. Jolibois ne put réprimer un sourire.

— Allons! allons! prononça-t-il, gaiement. En fait de mouton, c'est plutôt un lion que vous m'avez dessiné là! Et avec une crinière superbe, encore!

— Ah! fit le pauvre René, tout confus, en baissant la tête.

— Allons! allons! répéta le vieux professeur, vous n'allez pas vous décourager pour cela! Vous en ferez



Les Moutons (Dessin de H. Holbein).

bien d'autres... avant d'arriver à dessiner comme Raphaël... ou même comme moi! acheva-t-il en riant.

Tout en causant, M. Jolibois avait rectifié l'essai de son élève.

— Voyez-vous, mon ami, poursuivit-il, ce qui vous arrive là est un peu de ma faute! Je vous fais aller trop

vite! Si, au lieu d'un mouton tout entier, nous avions commencé par un fragment de mouton, un gigot, par exemple, petit à petit nous y serions arrivés! Retournons donc à la figure humaine et prenons les yeux, d'abord, puis le nez, la bouche... Après, nous verrons.

Mes jeunes lecteurs sont des enfants sérieux : ils savent qu'il faut choisir d'abord des modèles faciles, avant d'entreprendre des œuvres compliquées. Mais René est un petit indépendant, et je serais très contrarié de vous le faire connaître si je n'espérais que la vue de ses caprices ne vous montre combien vous avez raison de travailler sagement. Et puis René se corrigera, n'en doutez pas.

M. Jolibois dessina un œil de profil. René, tout en poussant de profonds soupirs, se mit à le copier. Puis, il en fit un second, puis un troisième, et, cette fois, son œil était bien un œil et non un chapeau de gendarme, comme sa première tentative.



En quelques coups de crayon, M. Jolibois contracta l'arcade sourcilière, dilata les paupières, et l'œil prit aussitôt un caractère nouveau.

— Vous voyez cette petite modification, dit M. Jolibois. Elle est obtenue par cinq ou six coups de crayon. Eh bien! René, il a fallu des siècles aux artistes anciens pour arriver là, c'est-à-dire à animer la figure



La Victoire de Samothrace (Musée du Louvre).

Étudier la souplesse extraordinaire des draperies.

humaine! J'ai imprimé l'expression de la colère à l'œil que vous avez copié; j'ai indiqué un *sentiment*. Les Anciens n'y ont jamais songé, ni les Égyptiens, ni, plus tard, les Grecs. La figure humaine a toujours été, pour eux, imposante et tranquille; il y avait beaucoup plus de vie et de mouvement dans les étoffes que dans les visages de leurs statues. Le mouvement des corps même était chez eux une chose convenue, non étudiée, et prise sur le vif. Ils ont eu la noblesse, la grandeur, la beauté idéale. Les siècles qui ont suivi ont découvert et exprimé la vie. Vous suivrez dans les musées, en regardant et comparant, cette lente évolution vers la vérité.

« Que de temps il a fallu pour que les yeux vissent réellement!

« L'enfant *apprend à voir*. L'œil n'est qu'un instrument d'optique. Les images vont se former sur la rétine de l'œil comme sur un miroir, mais c'est le cerveau qui en détermine la nature. Nous ne voyons bien que ce que nous connaissons déjà. Regardez ce carré : je le divise par lignes horizontales, il semble s'élargir; par lignes verticales, il semble s'élever en hauteur. Je trace deux lignes de même longueur, l'une divisée en fragments égaux, l'autre entière, celle-ci paraît plus courte...

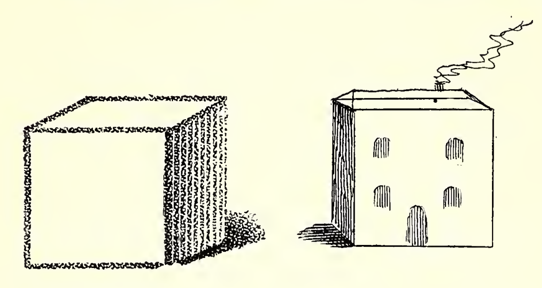
« Un aveugle-né qui recouvrerait tout à coup la vue, verrait tout autrement que vous, dans les premiers temps de sa vie nouvelle...

« Un objet éloigné et qui n'est diminué que par la distance, serait pour lui un petit objet. La Porte Saint-Denis qu'il verrait au loin lui inspirerait l'idée qu'il aurait à se courber s'il lui fallait passer dessous, parce qu'il n'a pas appris à *voir*, qu'il ignore la distance et la perspective. Tenez! Prenons un cube.

René regarda autour de lui.

— Ne cherchez pas, mon ami. En voici un.

Et M. Jolibois tira de sa vaste poche un petit cube de plâtre; puis, s'armant d'un centimètre, il démontra à René ce que celui-ci savait déjà, c'est-à-dire qu'un cube était un volume formé de six faces d'égale grandeur. Puis, le posant sur la table, à peu de distance d'eux, il continua sa démonstration tout en le copiant sur le papier.



— Nous ne voyons plus, dit-il, que trois faces de formes dissemblables et variées de grandeur. Les angles ont une ouverture différente et cela ne vous étonne pas, car, inconsciemment, vos yeux sont habitués à ces phénomènes. Trois faces sont disparues et vous ne vous en inquiétez pas, certain de les retrouver. Mais notre aveugle crierait à la sorcellerie en voyant sous ma main la disparition de ces faces, et je serais

pour lui un escamoteur. Maintenant, copiez ce cube, petit René. Voyons si vous le réussirez...

Et M. Jolibois fit faire ce dessin à René en changeant trois fois le cube de position, ce qui en modifiait d'autant les formes.

— Bien, bien! faisait M. Jolibois. Et, pour cette fois, je vous permets les ombres.

— Les ombres? Oh! c'est trop difficile!

— Mais non! pas plus qu'autre chose! Allons! du courage!

En avant! ombrons!
Les cubes pas ronds!

chantait M. Jolibois, sur l'air de la Parisienne.

Et René, mis en gaieté par la voix fêlée et extrêmement fausse de M. Jolibois, commença à salir, avec conviction, à petits coups de crayon, les parties qui devaient se trouver dans l'ombre. Ces petits coups de crayon, en se multipliant, firent un ton gris...

— Ça va bien... Vous avez ombré l'objet, mais il faut aussi l'ombre portée qui est sur le terrain... Regardez bien sa forme qui reste ferme sur toute son étendue.

Après ce premier essai, M. Jolibois mit le cube sur du papier blanc et fit observer à René que les ombres s'étaient modifiées singulièrement. La clarté blanche du papier se reflétait à travers les ombres, lesquelles devenaient plus transparentes et plus modelées,

repoussant en plus noir l'ombre qui était près de l'objet...

— Ouf! Que d'affaires, hein! René, pour ombrer un méchant petit morceau de plâtre! Mais rassurez-vous : l'objet serait en argent que les ombres se conduiraient de même, et ce que vous apprenez pour un objet vous servira pour tous les autres. Les ombres, n'est-ce pas, René, c'est le relief, l'accent, l'effet. L'ombre, vous le remarquerez bientôt, simplifie tout ce qu'elle recouvre, tandis que dans la lumière le dessin de chaque détail se fait lisible jusqu'à l'infini.

« Pour l'ombre de cette figure qui est celle d'une surface lisse, il suffit de faire une valeur très douce, très tranquille... Ainsi...

Et M. Jolibois, proprement, estompa un côté. Il reprit :

— Les ombres sont uniformes et plates; parfois, aussi, elles se graduent jusqu'à la lumière, comme dans cette colonne, par exemple...

Et M. Jolibois dessina un fragment de colonne et l'ombra en disant :

— Nous avons, vous voyez, un grand blanc et un ton foncé. Autour de ces deux tons, les autres, en se graduant, donnent l'impression d'un objet lisse et rond.

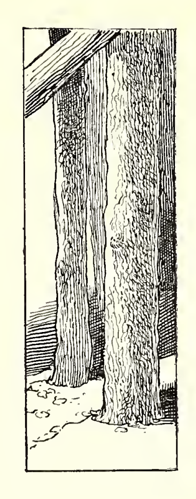
Depuis quelques instants, René semblait atterré. Il regardait M. Jolibois, avec un effroi visible aux yeux... Puis avec explosion, presque avec dépit :

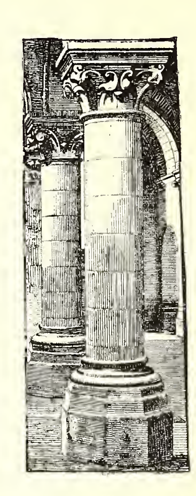
— Mais, monsieur Jolibois, c'est pas du dessin, ça!

— Comment, ce n'est pas du dessin? Qu'est-ce donc, je vous prie?

— Ça c'est de la géométrie, du dessin linéaire... des mathématiques...

Sans se fâcher, sans répondre même, M. Jolibois reprit la colonne qu'il avait dessinée et y mit des branches disposées comme celles d'un sapin, et, sur l'une des branches, il posa un corbeau. Puis, posément, il expliqua :





L'idée de la colonne est venue du tronc d'arbre.

— Le dessin, tout dessin, contient une architecture. L'idée de la colonne est venue du tronc de l'arbre dont nos ancêtres soutenaient les toitures de leurs temples. On dit qu'un dessin est bien *construit*, qu'une figure est bien *construite*, parce qu'elle se tient solide et vivante. Si vous ne voulez pas apprendre à faire des cubes, vous voulez donc renoncer à faire des maisons?

Et, d'un cube, M. Jolibois fit une petite maison.

René demeura surpris... et très confus. Il se demandait s'il n'avait pas été un peu loin et ne savait comment se tirer de la fâcheuse situation dans laquelle il

s'était mis. Mais René avait oublié d'être bête; il n'était pas méchant, non plus; aussi trouva-t-il vite le meilleur moyen de se tirer d'affaire, qui était de s'excuser, bien gentiment, auprès de M. Jolibois, de son accès de mauvaise humeur.

— Cela suffit, mon jeune ami, répondit l'excellent homme, en tapotant les joues de son élève. J'accepte vos excuses. Rien ne me fait plus plaisir que de voir un enfant reconnaître franchement ses erreurs. Reprenons notre démonstration.

Le Rageur (Forêt de Fontainebleau).

«Vous trouverez dans les livres, et les professeurs vous enseigneront, au collège, la théorie géométrique des *ombres portées*. Cela ne veut pas dire que vous emporterez, pour dessiner ou peindre d'après nature, un compas ou des règles; non; mais ce que vous aurez appris, c'est-à-dire les lois de l'optique, vous permettra de trouver plus vite sur votre dessin, et de fixer plus sûrement, les ombres et les lumières que vous verrez. Et votre science donnera à votre dessin plus d'autorité.

« Pour le moment, contentons-nous d'ombrer ces figures géométriques et de constater que, selon le plan de la lumière, l'ombre se comporte théoriquement.

« Mais, ce que la nature seule peut donner et qui échappe aux règles, c'est la forme bizarre que revêt parfois l'ombre portée des arbres, des rochers ou des personnages, sous un certain éclairage crépusculaire ou lunaire. Je me souviens qu'en Bretagne, un soir — je revenais d'un Pardon — le soleil était bas, mais d'un éclat très vif encore, je voyais en face de moi, se profilant sur une maison blanche, des ombres à l'aspect menaçant.. On eût juré des malfaiteurs. De l'autre côté de la route, il semblait aussi y avoir des malandrins, agitant de grands bras armés de bâtons. C'étaient, simplement, les ombres de saules rabougris, aux troncs tordus, aux branches décharnées, qui se projetaient sur un mur blanc. Je n'étais guère plus âgé que vous et j'avoue que j'ai eu très peur!



Trahisons nocturnes.

« Ne vous êtes-vous jamais amusé à regarder votre ombre s'allonger indéfiniment sous la lumière du soleil couchant ou sous celle des becs de gaz? C'est d'un

effet très réjouissant et très fantastique. Chamisso raconte l'histoire douloureuse d'un infortuné qui avait vendu son ombre au diable. Il était devenu un objet d'effroi pour ses concitoyens. Voyez-vous cet homme se promenant, *sans ombre*, au milieu de compagnons dont les leurs les suivaient fidèlement, s'entre-croisant sous leurs pas ! Il y avait, évidemment, là, quelque chose de surnaturel qui devait donner la chair de poule. Cet être singulier aurait pu faire mettre, sur son permis de chasse ou son passeport, comme signe particulier : *n'a pas d'ombre !* Aussi, était-il très malheureux.

« L'ombre est le contraste qui, dans le dessin et le tableau, produit l'effet et donne la vie. Il vous faudra l'étudier avec un soin extrême, théoriquement et pratiquement. Nous parlerons souvent de ce puissant auxiliaire.





Dessin sur nature de Luc-Olivier Merson.

CHAPITRE IV

POUR LA FÊTE DE MAMAN!

Les études de René devenaient plus sérieuses. Décidément, *ça mord!* répétait M. Jolibois, qui, à ses moments perdus, était un ardent pêcheur.

Seulement, cette application exagérée comme tout ce que faisait René, nous l'avons dit, devenait un obstacle à sa convalescence. La chaise longue n'était plus qu'un souvenir : depuis plusieurs jours, déjà, René trottait librement sur ses petites jambes, bien raffermies. Mais il ne voulait pas quitter la serre,

ni sa table, ni ses crayons. Qui dit enfant malade, dit enfant gâté. Les parents de René, qui avaient cru le perdre des suites de sa terrible chute, n'osaient le contrarier, même pour son bien. La fièvre n'aurait qu'à le reprendre!

On en référa au médecin qui, plus d'une fois, déjà, avait ordonné le grand air et les promenades. Le docteur manifesta sa surprise et son mécontentement. Puis, une inspiration subite lui vint.

— A quelle heure arrive M. Jolibois?

— A cette heure-ci... Il sera ici dans quelques instants, répondit M. Morin.

— Eh bien! je vais lui parler... Diable de petit bonhomme! Dire qu'on ne peut pas faire obéir un mioche de cet âge-là! Il va avoir affaire à moi! Attends un peu!

— Vous en parlez à votre aise, docteur, soupira Mme Morin.

La cloche de la grille s'ébranla à ce moment.

— Voici M. Jolibois! s'écria le papa de René.

— Alors... il me reste à vous prier de me laisser seul avec lui, ô trop faibles parents! prononça le médecin, un peu ironique. Vous n'auriez qu'à mettre des bâtons dans mes roues! Allons, à tout à l'heure!

Ceci se passait dans le petit salon. Avec toutes sortes de cérémonies comiques, le médecin ouvrit la porte donnant sur le vestibule et, avec un profond

salut, la désigna, de la main, à M. et Mme Morin. Les parents de René, déconfits, tout d'abord, finirent par rire. Le docteur était un bon vieil ami, auquel on ne pouvait en vouloir. Ils lui laissèrent le champ libre de bonne grâce, en lui disant :

— A tout à l'heure, alors!

— Vous viendrez nous dire le résultat de la conférence, bien entendu?

— Bien entendu! Mais sauvez-vous donc! voici M. Jolibois.

M. Jolibois entrait, en effet, par une porte opposée, traversant le petit salon pour se rendre à la serre.

— Eh bonjour! docteur! fit-il, s'arrêtant, un peu étonné. Vous ici...

— Encore? interrompit le docteur, en riant. Vous alliez le dire encore, monsieur Jolibois, ne le niez pas.

— J'en conviens, répondit M. Jolibois, en riant aussi, puisque vous y tenez, que j'allais dire *encore!* Mais sans nulle intention désobligeante, croyez-le.

— Monsieur Jolibois, il faut absolument que je vous salue. Vous êtes trop aimable!

Et le docteur salua, riant toujours.

— Là! Voilà qui est fait! Je vous pardonne d'autant plus que je devine l'impression que je vous ai produite : vous vous demandiez si votre élève était de nouveau malade?

— Précisément, docteur. Alors, il ne l'est pas. Alors...

— Vous récidivez, monsieur Jolibois. Alors... pourquoi suis-je là? Je vais vous le dire. Asseyons-nous d'abord.

— Monsieur Jolibois, poursuivit le docteur, lorsque tous deux furent assis, il faut que René sorte. Je l'exige absolument. Au moral, cet enfant n'est plus le même : il réfléchit, il discute, il comprend mille choses et les exprime avec esprit, tout cela grâce au travail dont vous avez su lui donner la bienheureuse habitude...

— A mon tour de vous saluer, sourit M. Jolibois.

— Plaisanterie à part, monsieur Jolibois, vous avez sauvé cet enfant au moral. Mais le physique va moins bien, moins vite... René finira par s'étioler faute de grand air... Il lui en faut absolument! Il ne veut pas en entendre parler! Et ses parents...

Ici, le docteur eut un haussement d'épaules expressif.

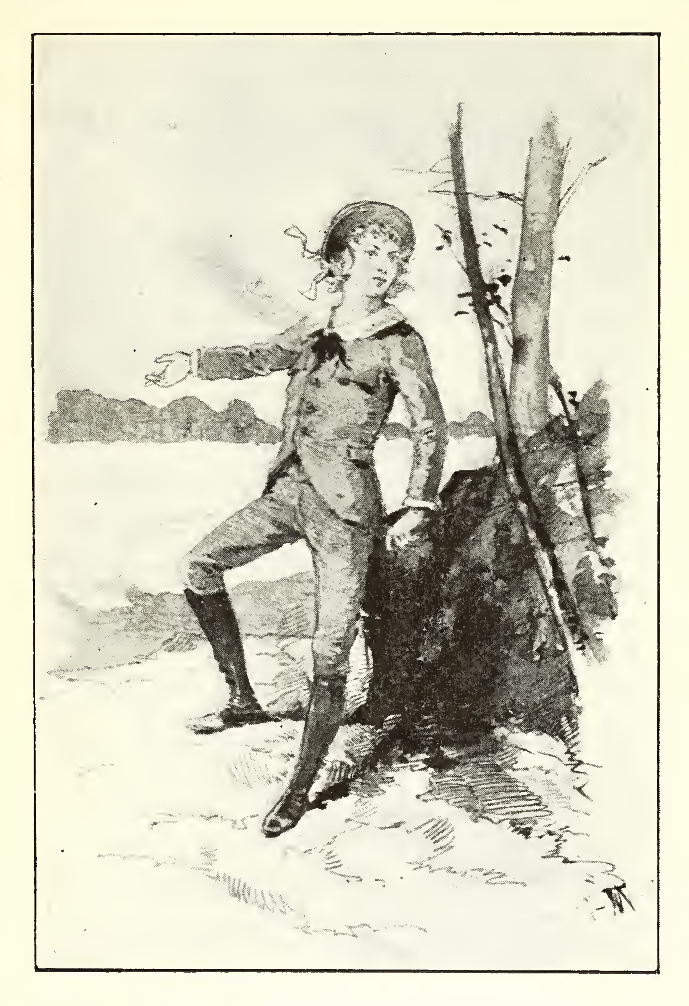
— Le gâtent... acheva M. Jolibois. Il a été si malade! c'est une excuse! Ils redoutent de le contrarier!

— Il le faudra, pourtant, monsieur Jolibois! Sinon de gré... de force!... Ou par ruse! Alors, j'ai pensé à vous... vous qui avez tant d'influence sur lui!

M. Jolibois réfléchit pendant quelques minutes.

— Oui, murmura-t-il, enfin. J'arrangerai ça! Vous

voulez qu'il sorte, qu'il prenne de l'exercice? Eh bien! il sortira, il prendra de l'exercice aujourd'hui même!



Pourvu qu'il ne pleuve pas, dit René déjà inquiet.

— Aujourd'hui? cria le docteur, ravi.

— Aujourd'hui!

— Comment vous y prendrez-vous?

— Laissez-moi faire, docteur. Et pardonnez-moi de

jouer à mon âge une petite comédie peu compatible avec mes cheveux blancs. *La fin justifie les moyens!* prononça-t-il, avec une emphase rieuse.

— Ordonnance de médecin! acheva le docteur, riant avec lui. Rien ne se fait plus, dans cette maison, sans M. Jolibois! monsieur Jolibois, les beaux-arts et vous, vous avez conquis la place!

Les deux hommes se serrèrent la main cordialement, tout joyeux de leur petite conspiration. Le docteur quitta la pièce pour aller rendre compte, selon sa promesse, de l'entrevue, au papa et à la maman de René. M. Jolibois, lui, se mit à considérer le ciel par la fenêtre ouverte... Et, au lieu de passer dans la serre où l'attendait impatiemment René, M. Jolibois reprit dans le vestibule sa grosse canne et son vieux chapeau et... s'en retourna chez lui!

Chez lui?

Oui, chez lui. Ce n'était pas loin... et vous aurez tout de même votre leçon, mes enfants, rassurez-vous. M. Jolibois était retourné à son atelier y prendre deux pliants, un album et sa boîte d'aquarelle, tout simplement! A ce bagage artistique, il joignit un chapeau de paille, une grosse canne à pointe d'acier et des guêtres. C'était presque un accoutrement d'explorateur. Et ce fut ainsi harnaché, qu'il apparut aux yeux de René.

— Allons, René! cria-t-il, entrant en coup de vent,

en route! Le temps est beau! la route est belle!

René fut tellement stupéfait de cette apparition, aussi fantastique qu'inattendue, qu'il en perdit la parole. Il ne put formuler le moindre *bonjour!*

— Allons! répéta M. Jolibois, comme animé d'une ivresse étrange et subite, ne m'entendez-vous pas? Allons, en route!

Et il se mit à chanter, faux comme toujours :

L'air est pur, la route est large!
Les *oiseaux* sonnent la charge!

René retrouva enfin la voix.

— Mais... monsieur Jolibois, bégaya-t-il, je ne... veux pas sortir! Vous savez bien!

— Comment! vous ne voulez pas sortir? répéta M. Jolibois, feignant une surprise intense.

— Mais non! accentua, cette fois, plus ferme, le petit enfant gâté, je vous l'ai déjà dit!

— Malheureux! déclama M. Jolibois, presque tragique. Avez-vous oublié? Qu'est-ce que c'est que ceci? continua-t-il, en tirant de sa poche un carton carré et le braquant sur René.

René eut un geste offensé.

— Oh! monsieur Jolibois! Vous vous moquez de moi! C'est un calendrier!

— Pas mal répondu! prononça M. Jolibois, majestueux. Et qu'est-ce qu'il y aura dans quinze jours

d'ici, s'il vous plaît? Veuillez constater vous-même... monsieur!

— La fête de maman! s'écria René, après avoir *constaté*, très étonné que ce fût si tôt.

— Et qu'est-ce que René veut faire pour la fête de sa mère? continua M. Jolibois toujours du même air inspiré.

— Oh! un dessin, monsieur Jolibois! s'écria René, joyeusement, sans plus se souvenir qu'il venait — presque — de se mettre en colère.

— Non, René, articula, M. Jolibois, de plus en plus solennel. *Vous ferez une peinture!*

— Une peinture?

René suffoquait presque d'émotion. Il en était devenu tout pâle.

— Eh oui! une peinture! Ça vous déplaît?

— Oh non! monsieur Jolibois. Oh non! au contraire! Oh! que se serait joli! une vraie peinture? avec de la couleur?

— Avec tout ce qu'il faut!

— Mais c'est trop difficile pour moi! Et, déjà, l'enthousiasme de René faiblissait.

— Difficile? Puisque je serai là! En tout cas, bien amusant! dit M. Jolibois, dont le nez frémissait malicieusement.

— Et... qu'est-ce que je vais faire? demanda René, en se ranimant un peu.

— C'est justement ce qu'il nous faut trouver, et c'est dans ce but que M. Jolibois a chaussé ses mocassins et pris son tomawack, dit le vieux professeur, en brandissant sa canne comme l'aurait fait un vrai



Croquis sur nature de Paul Huet.

Peau-Rouge. Et il se tient prêt à accompagner son ami René dans les pays les plus sauvages, pour trouver un motif de peinture digne du pinceau dudit René, digne, surtout, d'être offert à la chère maman de René.

Celui-ci bondit de joie. Il demanda cinq minutes pour

s'équiper et, en moins de temps encore, il revint, vêtu de son costume de cycliste, le feutre sur l'oreille, guêtré, une pique à la main, aussi, — en un mot, prêt à partir.

Et l'on se mit en route.

La sortie de nos deux héros fut triomphale. René gambadait comme un jeune chevreau et M. Jolibois s'égaya prodigieusement en apercevant la figure ébaubie du docteur qui, d'une fenêtre du premier étage, assistait à ce départ.

Il était environ neuf heures. Le temps était légèrement couvert, et le bleu du ciel ne s'apercevait guère que par de rares échancrures dans un ciel couvert de nuages.

— Pourvu qu'il ne pleuve pas, dit René, déjà inquiet.

— Il ne pleuvra pas, René, je m'y engage! répondit son maître. Mais un peu de pluie a bien son charme... On dirait que la nature s'amuse à mettre une couche de vernis sur ses paysages... Et puis, mon jeune ami, sachez que nous ne sommes pas des voyageurs ordinaires, allant à la ville pour les besoins de leur commerce. Nous sommes des artistes qui avons pour but de surprendre les secrets de la nature, d'en épier les mouvements, et que nous entrons chez elle comme des voleurs, pour la piller... Mais elle est si riche qu'on peut la dépouiller sans cesse, sans la ruiner jamais!

René ne comprenait pas très bien, mais ce fut, tout de même, d'un pas singulièrement alerte, qu'il pénétra

dans la forêt faisant suite au parc. Et, tout bas, il répétait :

— La pluie, c'est le vernis du paysage!

M. Jolibois continuait :

— Mais, pour trouver un motif à peinture dans le



Les Chênes (Tableau de N. Diaz).

paysage, point n'est besoin d'aller bien loin, et c'est par milliers que nous en aurons notés quand nous reviendrons de notre excursion. Tenez! regardez ce petit sentier serpentant à travers cette multitude de petits troncs d'arbres grêles... Ne serait-ce pas délicieux à dessiner ou à peindre?

Quelques pas plus loin, ils débouchèrent dans une

clairière formée par une coupe pratiquée deux ans auparavant. D'entre les troncs d'arbres mutilés avaient jailli des bourgeons; des branches s'élançaient, nombreuses, et toute une éclosion nouvelle — petite forêt dans la grande — fleurissait là, en un épanouissement de vie ardente...

— C'est délicieux, ce petit coin, dit M. Jolibois, mais je ne peux, cependant, m'empêcher de regretter tous les beaux arbres qui n'y sont plus — sains, robustes, d'un dessin admirable! — vrais Apollons de la forêt! Ils ont été vendus, abattus, emportés et ils sont devenus des meubles, des objets d'art, grâce aux sculpteurs qui les ont fait revivre... Mais je les regrette! Je ne sais rien de superbe comme un bel arbre! Tenez! regardez ce chêne! Est-il assez magnifique! Il a des centaines d'années! Voyez : quel monde de branches, quel fourmillement de feuilles et de brindilles menues! Quelle puissance de vie sort de ce morceau de bois noir! Nous parlions d'ombres, hier : remarquez, mon enfant, l'éclat des feuilles éclairées comme elles le sont à cette heure et, par opposition, la vigueur des ombres! Cet arbre seul est un tableau, et quel tableau! Mais il faudrait un maître pour faire le portrait de ce géant et vous devrez attendre un peu avant de vous aventurer jusqu'à cet essai. Le chêne a eu son portraitiste, Crone, un grand peintre anglais que ses compatriotes appelaient *Old Crone*, et qui était aussi un brave homme,

comme presque tous les artistes de ce temps en Angleterre et en France.

« Crone et, chez nous, Millet, ont d'étonnants points de ressemblance. Tous deux ont eu confiance dans leur valeur, tous deux luttèrent toute leur existence, sans connaître les succès réels, qui ne se manifestèrent qu'à leur mort.

« Personne mieux que le vieux Crone n'a su interpréter la majesté fière du chêne, la grâce penchée des saules. Il excellait aussi à rendre les landes grises de son pays, l'aspect velouté de ses bruyères, ses petits sentiers battus, fuyant sous la ramée et les hautes herbes... Dans les groupes d'arbres, il rendait à chacun son individualité. On les reconnaît comme des figures de connaissance...

« Sa vie fut celle d'un bon bourgeois — tel Millet! — passée auprès de sa femme et de ses enfants, dont il fit des artistes. Il avait commencé par être un simple professeur de dessin, comme moi, pour gagner sa vie. Après sa journée de travail, il réunissait autour de lui, le soir, des amis qui venaient l'écouter parler, décrire des tableaux imaginaires qui lui paraissaient radieux sous sa chaude parole. Et rien n'était charmant comme ces évocations dans l'atelier modeste, à la tombée du jour... C'est que, voyez-vous, René, à force de regarder et d'admirer la nature, le cerveau de l'artiste emmagasine des motifs à l'infini et ses rêveries se peuplent

de visions paradisiaques... Mais rarement ils arrivent à faire aussi beau, à donner un corps à ces visions-là!

« Ce qu'il y a de plus curieux, dans l'histoire de *Old Crone*, c'est que, lorsqu'il débuta dans l'enseignement, il n'en savait pas beaucoup plus long que ses élèves. C'est en leur indiquant les principes de l'art, c'est en les leur expliquant qu'il les découvrait lui-même. Le bon vieillard s'arrêtait parfois, au cours de ses leçons, et prenait en note une observation suggérée par un élève et, rentré chez lui, il la creusait, la développait... Ce fut un homme heureux, mon cher René, parce qu'il vécut simple et modeste, tout à son art et à ses amis, des artistes comme lui, qui l'aimaient et l'honoraient.

— Mais c'est tout à fait comme vous, monsieur Jolibois! fit René, en embrassant affectueusement son vieux professeur.

M. Jolibois sourit, mais avec quelque tristesse.

— Un peu... sauf le talent! Je n'ai pas eu, moi, le temps de faire mon œuvre! Ah! si vous saviez, René, les beaux tableaux que j'ai rêvés, moi aussi, et que je ne ferai jamais! Vous qui pourrez les faire, mon petit, vous qui n'aurez pas à lutter pour l'existence, comme moi, faites-les donc, vous!

— Je les ferai, monsieur Jolibois, prononça René, soudain très grave. Et j'écrirai au-dessous, en grosses lettres : *Peints par René Morin, élève de M. Jolibois.*



Cerfs bramants (Tableau de Karl Bodmer).

(Les Bruits de la Forêt.)

— Ainsi, dit le vieillard, attendri, je n'échapperai pas à la gloire! Eh bien! j'accepte! En attendant, causons tableaux au pied de ce vieux chêne...

Et, l'un près de l'autre, ils s'assirent sur les pliants qu'ils avaient apportés...

Je ne sais si cette station avait été préméditée, mais le paysage devant eux était tout à fait curieux et prêtait fort à une démonstration artistique.

— Vous commencerez, dit M. Jolibois, par peindre ces fluides nuages, si larges et, cependant, si souples, puis, ces lointains profonds et bleutés. Sur cet ensemble se dresseront ces arbres aux feuilles mouvantes, auxquelles votre main, devenue habile, imprimera comme une sorte de frisson. Ceci fait, vous n'aurez qu'un fond, le motif n'y sera pas encore. Le sujet, l'intérêt, il faudra les y mettre.., Vous les chercherez, et, tout à coup, ils surviendront...

Il s'interrompit et ajouta, tout bas :

— Ne bougeons plus!

Une biche, un daim et deux petits faons surgirent du taillis... Pendant quelques minutes, nos deux amis eurent un tableau délicieux et complet.

Décrire le plaisir et l'admiration de René serait impossible. Il se persuadait, le cher enfant, que M. Jolibois avait ainsi préparé, organisé, à l'appui de sa leçon, cette mise en scène! M. Jolibois décidément était un grand maître.

— Levons-nous! dit M. Jolibois. Ni vous ni moi ne pouvons rendre ce tableau aujourd'hui. Souvenez-vous, emmagasinez dans votre mémoire ce merveilleux motif,



Le Vieux chêne (Dessin de F. Méaulle).

vous le reprendrez plus tard... Et cherchons un sujet plus simple... Vous savez, vous n'avez que quinze jours pour faire votre chef-d'œuvre!

Et ils reprirent leur pèlerinage.

Non loin du vieux chêne, un petit bouleau, au tronc

gris strié de noir, se dressait, pimpant et léger. A ses pieds des fleurettes, marguerites et jacinthes, piquaient l'herbe verte d'étoiles blanches et mauves, toutes trempées de rosée. C'était frais et exquis. M. Jolibois, tout joyeux, dit à René :

— Voilà notre motif!

— Ça? dit René, un peu déçu. Il avait encore dans les yeux le chêne aux proportions grandioses et le groupe de gracieuses bêtes qu'il venait de contempler.

— Oui, ça!

Et déchirant dans son album une feuille de papier, M. Jolibois en enleva tout le milieu, ne laissant qu'un cadre.

— Tenez... Regardez comme cela... à distance... faites-y entrer le morceau... fermez votre œil droit... Vous avez le bouleau isolé... Que dites-vous, à présent, de votre sujet... et du truc qui vous permet de l'obtenir?

— Oh! c'est vrai! c'est vrai! cria René, en trépignant de joie. C'est ravissant comme cela? C'est tout à fait comme un bouquet! Et ce sera le bouquet de ma chère maman! Oh! qu'il est amusant, votre truc, monsieur Jolibois!

— Demain, nous viendrons nous mettre à l'œuvre, prononça M. Jolibois, très satisfait de son élève.

— Est-ce qu'il n'y manquera pas quelque chose au sujet, monsieur Jolibois? demanda René, timidement.

— Je vous vois venir, jeune ambitieux! des figures, n'est-ce pas?

— Mais oui!

— Eh bien! Comme il faut qu'elles soient à l'échelle du motif... Vous me trouvez embarrassé?

— Voillllà! résuma René.

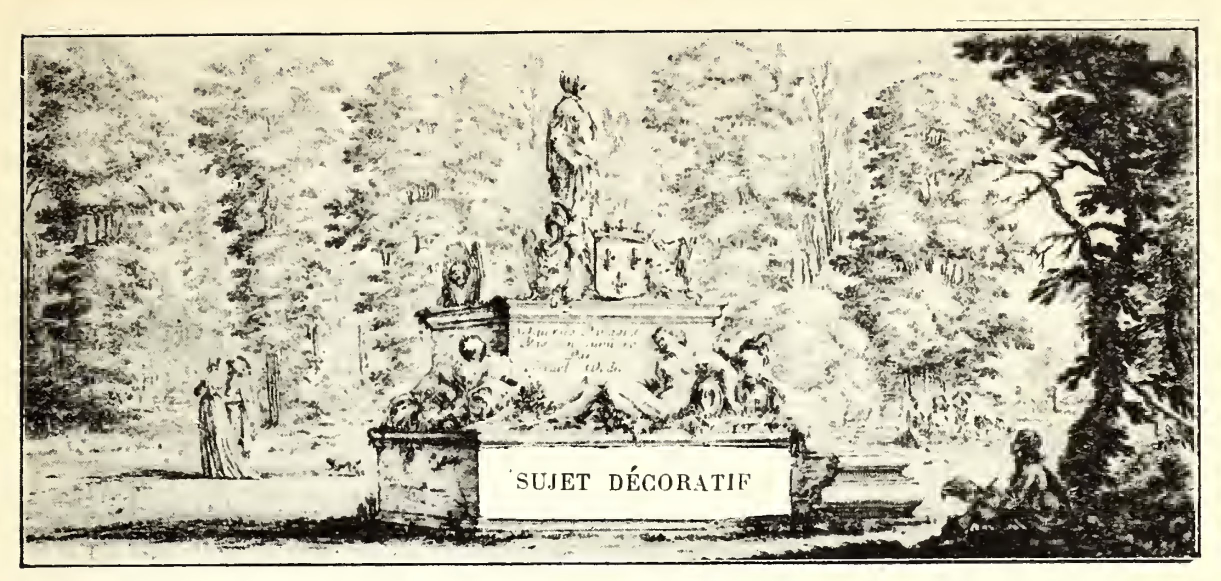
— Eh bien! je les commande, vos modèles, pour demain!

Et, à haute voix, M. Jolibois adressa cette invocation au vieux chêne :

« O grand chêne, ancêtre des forêts séculaires! toi qui connais tous les êtres vivant dans ces lieux! je te conjure de convoquer ici, pour demain, dix heures, un joli papillon! Si tu défères à ma prière, nous demanderons aux nuées bienfaisantes de te donner à boire! »

Et riant, mais au fond émus, tous deux s'inclinèrent devant le géant feuillu.





Dessin d'Israël.

CHAPITRE V

DU CHOIX DU SUJET

Le lendemain matin, dès neuf heures, à la grande joie de quelques-uns des habitants du château — je veux dire les parents de René — à la grande stupéfaction des autres — les domestiques — nos deux amis partaient, chargés de leurs instruments de travail, auxquels s'était encore ajouté un petit chevalet démontable.

Un serviteur aurait pu leur éviter ce soin; mais M. Jolibois, auquel Mme Morin avait fait cette offre devant René, répondit en riant :

— Non, madame, non, je vous remercie! Nous ne sommes que de pauvres artistes, un commençant et un vieillard, et nos moyens ne nous permettent pas de

nous offrir ce luxe... Et puis, qu'en ferions-nous, d'un domestique au milieu des bois? Il ne peut pas nous servir de modèle! Non, voyez-vous, René, le gros Joseph, votre digne valet de chambre, posant pour les papillons...

René, comme de juste, s'était beaucoup diverti à cette évocation plaisante, et dix minutes après qu'il se fut, avec M. Jolibois, éloigné dans la direction de la forêt, sa maman, tout heureuse, entendait encore ses éclats de rire.

Il avait été convenu qu'ils ne rentreraient qu'au soir et qu'ils iraient déjeuner dans une auberge de rouliers, sise à l'angle d'une route, en plein bois.

M. René mangeant à l'auberge! M. René portant des paquets! M. René travaillant!

— Tout cela finirait mal! affirma le cocher à l'oreille du majordome... Et celui-ci acquiesça en haussant les épaules! Ils le tueraient, cet enfant!

La matinée était plus belle encore que celle de la veille. Le temps restait couvert, mais juste assez pour donner à la verdure tout son éclat sans sécheresse. Sur ce fond, d'une teinte gris de perle, le vert des arbres se détachait, riche et tendre à la fois.

— La jolie matinée, René! disait M. Jolibois. Comme tout ce qui nous entoure est beau, à cette heure encore matinale! Regardez cette allée qui s'enfonce et se perd dans une brume bleuâtre et transpa-

rente, tandis que le sommet des arbres resplendit de lumière! Tout est humide encore de rosée, propre, souriant, reluisant! La nature a déjà fait sa toilette, et quelle toilette!

Ils rencontrèrent un troupeau de moutons que poussait, devant lui, un berger, tandis qu'un chien noir, inlassablement, s'efforçait de les tenir réunis.

— Regardez comme ces animaux, patients et doux, avec ce vieux berger si pittoresque, forment un joli groupement! s'écria M. Jolibois. Jusqu'à cette fine poussière dorée qu'ils soulèvent, qui sert à les estomper! Voilà un tableau tout fait, un Troyon avec une figure de Millet... Je gage, René, que vous n'avez jamais regardé, admiré, veux-je dire, un troupeau de moutons dans un paysage?

— C'est vrai, monsieur Jolibois, répondit René, humblement.

— Eh bien! regardez-le aujourd'hui, puisque vous en avez l'occasion, et regardez aussi le berger, avec sa limousine grise, son chapeau à larges bords, et le haut bâton sur lequel il s'appuie.

— Monsieur Jolibois, dit René, en relevant la tête, je crois bien que je n'avais vraiment rien vu, rien regardé jusqu'à présent... Et puis, maintenant, c'est comme si un voile s'était arraché de devant mes yeux... Je vois, je vois mieux, je vois autrement... Tenez! Regardez, tout là-bas, cet arbre blanc?

— Oui... un bouleau... comme celui que vous allez peindre.

— Comme il est éclatant, n'est-ce pas? On dirait, au premier abord, de l'argent... Mais, en regardant mieux, on voit que ce n'est pas tout à fait le même blanc que l'argent...

— Bravo, René! Vous savez voir la couleur, maintenant, comme vous dites! En effet, le blanc de ce bouleau est d'un ton plus chaud que l'argent... Il s'y mêle, à ce ton, une petite pointe d'ocre jaune...

René, tout fier et touché de l'approbation de M. Jolibois, resta silencieux. M. Jolibois le laissa à ses méditations et tous deux cheminèrent sans se rien dire, jouissant de l'heure, du spectacle, de l'air pur qu'ils respiraient à pleins poumons... Et, cependant, ils traversaient un paysage comme on en voit tous les jours. Rien de particulier ne l'eût désigné à l'admiration d'observateurs superficiels. Seulement, si l'attention se fixait sur les détails, il en allait tout autrement. C'était une palette des couleurs les plus variées, dont on n'arrivait pas à saisir toutes les nuances. La forêt contenait, parmi ses milliers d'arbres, des essences très différentes et très mêlées : hêtres, bouleaux, charmes, qui se détachaient sur les petits noisetiers et sur les taillis de jeunes chênes.

M. Jolibois faisait remarquer à René que le feuil-

lage, le dessin de ces arbres et leur couleur étaient très dissemblables entre eux.

— Comme ce doit être difficile de dessiner ou de peindre tout cela, monsieur Jolibois, dit René! Cela semble presque impossible!

— Et tout à fait inutile, répondit le vieux professeur. Il suffit de prendre l'ensemble et de mettre en valeur, en soignant infiniment les détails, quelques arbres qui ont leur intérêt dans la composition. Il y a, dans le paysage, comme au théâtre, de grands rôles avec des figurants qui les encadrent.

Ils arrivèrent enfin auprès du bouleau et des fleurettes que René devait peindre. On eût dit que celles-ci les attendaient, tant elles s'étaient faites jolies. Le grand chêne lui-même avait un aspect moins rébarbatif. René lui envoya un petit salut.

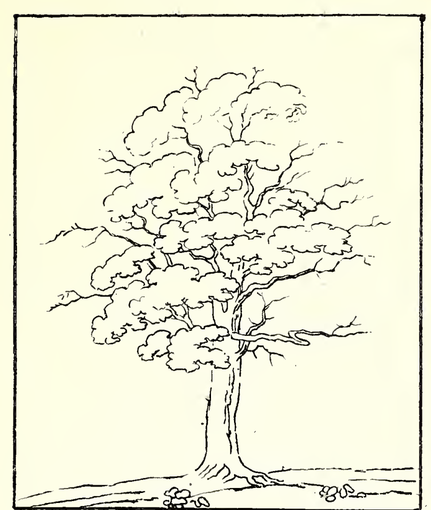
— *Good morning, old oak!* Bonjour, vieux chêne! fit-il, tout glorieux de son anglais, qu'il possédait assez bien.

— *Oh yes!* ajouta, en riant, M. Jolibois, qui n'en savait que quelques mots.

Le chevalet fut vite monté, l'album posé dessus, les pliants installés, la boîte de couleurs ouverte.

— Commençons par le commencement, prononça M. Jolibois, qui affectionnait cette phrase et la méthode qu'elle renferme. Et le commencement d'une peinture — comme d'un dessin, c'est l'esquisse. Je vais vous la faire... pour cette fois...

Et délicatement, avec une finesse inouïe, il traça les contours, mettant tout en place. De son côté sur son album, René cherchait à imiter son professeur; il comparait modèle et croquis, effaçait, recommençait, mais, cette fois, sans colère, patiemment, opiniâtrément...





Croquis de mise en place et dessin achevé.

Les croquis finis, M. Jolibois parla :

— Et, maintenant, ébauchons. Vous savez que, à l'aquarelle, le blanc doit toujours être fourni par le papier, c'est-à-dire qu'il ne faut mettre aucune couleur sur ce qui est blanc dans le modèle, et que l'éclat est obtenu par l'opposition avec les valeurs qui l'entourent. Je commence par les fonds... Du reste, aujourd'hui, nous ne ferons que l'esquisse, la préparation. Nous ne finirons le tableau que demain.

René, sur son album, imitait de son mieux M. Jolibois. Et à son grand étonnement, cela ne venait pas trop mal.

C'est que, en réalité, René copiait simplement le dessin que M. Jolibois exécutait sur nature. Sans cela,



Platane (Dessin sur nature de Luc-Olivier Merson).

devant l'infinité de détails qu'étale la nature, il n'en eût su, d'abord, rien tirer. Mais René ignorait aussi cela; il copiait M. Jolibois et croyait copier la nature. Son maître le savait bien, mais cela entrait dans ses intentions de ne pas trop l'effrayer au début.

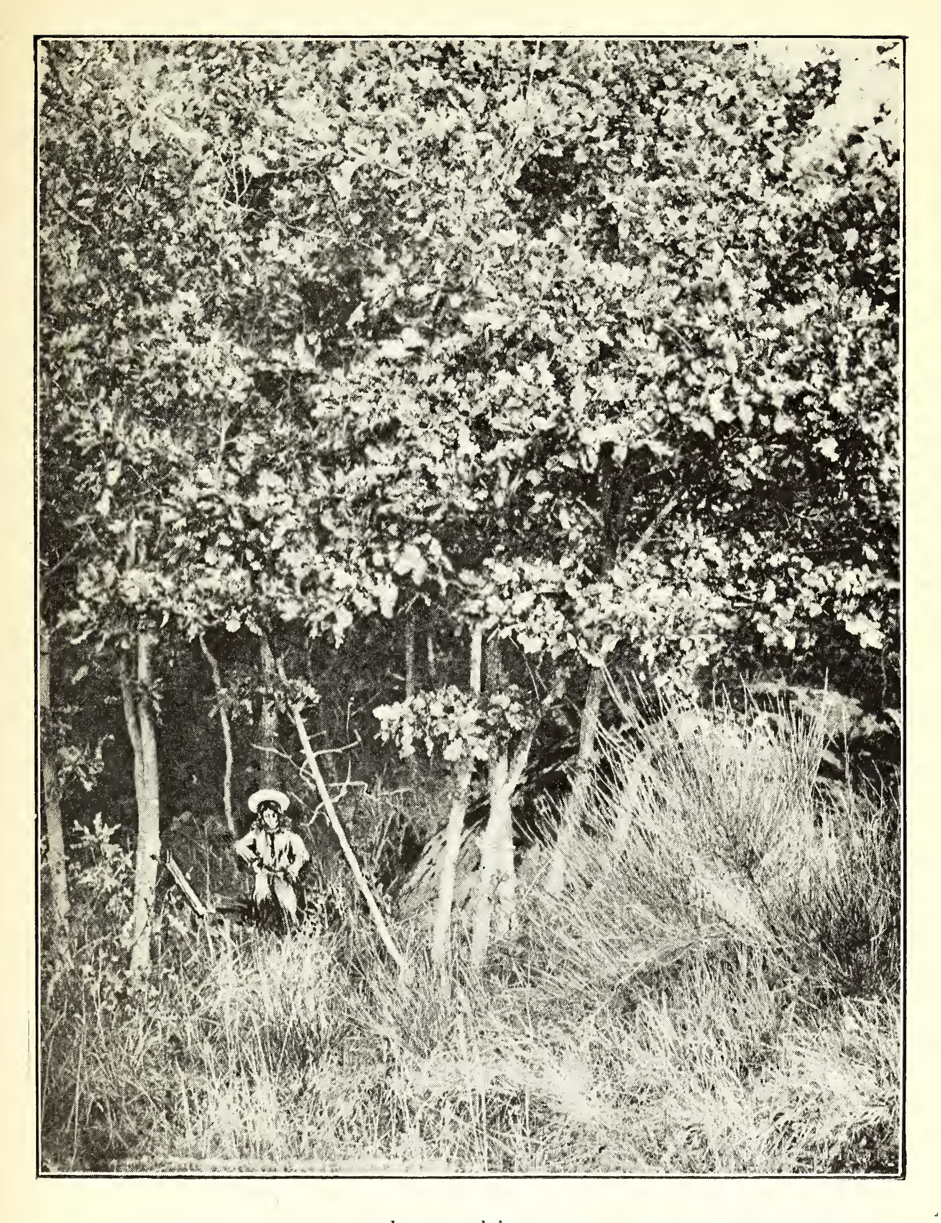
Le dessin sur nature, à plus forte raison la peinture, est, pour les débutants, d'une extrême difficulté.

Il se passe, alors, un phénomène dont je veux vous dire quelques mots. Regardez autour de vous et vous verrez que votre œil se trouve sollicité, à la fois, par une quantité innombrable de détails. Lorsque vous voulez commencer votre dessin, vous ne savez quel point attaquer d'abord ; vous allez d'un objet à l'autre, terminant celui-ci qui devient, alors, comme une tache noire désagréable. Il faut suivre les conseils de M. Jolibois, faites un croquis où tout soit esquissé, commencez, ensuite, par peindre le ciel, puis les fonds ; les premiers plans ne viennent qu'après. S'attaquer, alors, aux détails, les dessiner ou les peindre avec un soin extrême, et s'attacher, avant tout, à en bien rendre les formes, voilà pour une première leçon. M. Jolibois vous en dira davantage quand il le jugera utile.

Professeur et élève travaillaient assidûment, lorsque — ô miracle ! — un papillon survint et se posa sur la touffe violette des jacinthes...

— Chu-u-u-t ! murmura M. Jolibois, en regardant René, à qui le ravissement avait manqué faire jeter un cri. Le papillon quitta les jacinthes et voleta sur les pâquerettes... Il s'éloigna, revint, tournoya et ne disparut définitivement que lorsque M. Jolibois n'eut plus besoin de lui.

— Un bon point au papillon ! dit M. Jolibois. Avez-vous remarqué, René, comme il posait bien ? Comme



Jeunes chênes.

Pour servir à l'étude du feuillé.

il multipliait, pour nous, ses mouvements, les ailes tantôt déployées, tantôt hérissées droites sur son petit corps? Par moments, il volait, en nous regardant de ses gros yeux ronds...

— Comment? dit René, il nous regardait... de ses yeux ronds?

— Mais oui, mon ami. Il vous regardait. Vous étiez, pour lui un gentil papillon... d'une espèce autre, voilà tout!

Les conjectures de M. Jolibois sur ce que le papillon avait pensé de lui, amusèrent beaucoup René. Devait-il en savoir gré à l'insecte? A tout hasard, il le soigna sur son dessin, de son mieux.

Mais les heures s'étaient écoulées rapides, au milieu de ces occupations si intéressantes...

— Midi! Il est midi! dit M. Jolibois, en tirant son oignon antédiluvien.

— Midi! répéta René. Comme le temps a passé vite!

— N'est-ce pas? Nous reviendrons... Mais la séance est levée pour le moment.

Et il se dressa sur ses jambes maigres.

— Allons déjeuner... Mon estomac me dit qu'il est plus que temps!

— Le mien aussi! J'ai faim, très faim, monsieur Jolibois! Il y a longtemps que je n'ai eu si faim!

— C'est parfait!

Le vieux maître rangea tout avec sa minutie habituelle, pour que rien ne s'abîmât, fermant la boîte, couvrant les aquarelles...

— Nous n'emportons rien? demanda l'enfant.

— Non, rien. La forêt est sûre et ce que nous laissons ne peut tenter personne.

René ayant passé son bras sous celui de M. Jolibois, tous deux déambulèrent, aussi jeunes l'un que l'autre, vers l'auberge, maison assez proprette, à l'enseigne du *Paon couronné*.

M. Jolibois était un singulier bonhomme.

Il aurait pu faire commander un déjeuner à cette auberge. Il aurait pu, même, y faire envoyer, du château, quelques victuailles, des fruits, du vin. Il n'en avait rien fait et n'avait voulu rien en faire. Et cela vous étonnera moins à mesure que vous le connaîtrez mieux.

— Deux déjeuners, madame, s'il vous plaît! demanda-t-il, en entrant dans la salle. Nous mourons de faim! Qu'allez-vous nous donner?

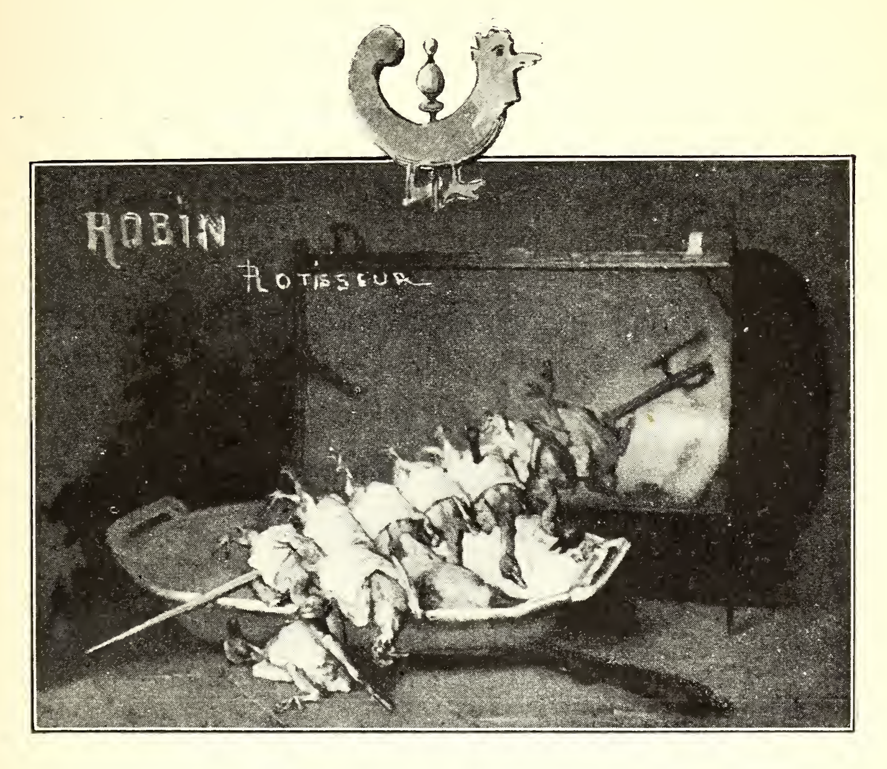
La patronne s'avança, et quand elle vit l'enfant, qu'elle connaissait, et son maître, ce vieil original, commensal du château, elle fit une grimace... une affreuse grimace! Et, visiblement, très gênée, elle balbutia.

— Mais... c'est que je n'ai rien, messieurs... rien de rien! Si j'avais été prévenue!

— Ah bah! fit M. Jolibois, avisant, au fond de la

salle, une table couverte d'une nappe et de tout ce qu'il faut pour faire honneur à un festin.

Mais la bonne femme, en voyant ce regard, devint



Enseigne peinte par Monginot.

encore plus confuse... Il était clair qu'elle aurait souhaité les voyageurs bien loin...

— Allons, madame, ne vous tourmentez pas comme ça, nous ne serons pas exigeants ! Donnez-nous seulement un peu de ce que vous avez préparé pour ceux qui doivent déjeuner à cette table-là... Et nous serons très satisfaits !

Prenant son parti, l'hôtelière du *Paon couronné* mit le couvert de *ces messieurs* dans une seconde petite salle, attenante à la première.

— Nous avons, dit-elle, des œufs, du lapin et de la salade.

— Mais j'aime beaucoup tout ça, dit René, en battant des mains.

— Ajoutez-y des confitures et des nonnettes, dit, à son tour, M. Jolibois. Et du petit vin blanc! Il est fameux, votre petit vin blanc!

Quand ils furent attablés, enchantés tous deux de l'aventure, M. Jolibois dit à René:

— Nous allons joliment bien déjeuner!

— Vous croyez, monsieur Jolibois?

— Appelez-moi *patron!* dit M. Jolibois, qui semblait déjà un tout petit peu gris, avant même d'avoir entamé la bouteille du *petit vin blanc fameux*.

— Patron? Pourquoi patron, monsieur Jolibois?

— Parce que ça me rappellera le bon temps de l'École; le maître s'appelle *patron* pour ses élèves. Et il les tutoie tous! Ma foi, je vais vous tutoyer aussi, René!

« Je te tutoie! Appelle-moi patron!

— Eh bien! patron, fit René, en riant de tout son cœur de la gaieté de M. Jolibois, pourquoi dites-vous que nous allons bien déjeuner... puisqu'elle n'a pas grand'chose, la bonne femme?

— Parce que, dans cette auberge, il y a des apprêts de fête qui, tout en ne nous étant pas destinés, passeront, sous peu, sur notre table... Mais cela ne m'explique pas la figure allongée de l'hôtesse, quand elle nous a reconnus!... J'y suis! cria M. Jolibois, en se frappant le front, mon petit René, vous allez... tu vas voir: non seulement nous allons bien déjeuner, mais encore nous allons manger comme au château! Le lapin qui va nous être offert sera bel et bien un lièvre tiré dans les bois de votre papa, en pleine fermeture de chasse!

Et M. Jolibois se tenait les côtes!

René ne sembla nullement sensible à ce forfait et commenta, avec tranquillité :

— Il ne faudra rien dire, n'est-ce pas?

— Rien, mon cher enfant! Laisse-moi faire... nous allons rire!





Panneau de Bergeret.

CHAPITRE VI

A QUI LE PRIX?

Au moment où nos amis se mettaient à table, deux immenses haquets s'arrêtaient à la porte de l'auberge. Il y eut un instant de brouhaha prolongé, piétinement des chevaux, claquements de fouets, exclamations diverses, échange de gais propos. C'étaient les hôtes attendus. Les aubergistes se mirent en devoir de les installer.

M. Jolibois et René voyaient très bien, par la porte laissée ouverte, la table du festin.

— Nous allons, dit le professeur, avoir, pendant une demi-heure, un tableau tout composé, dont le chambranle de cette porte sera le cadre. Ce sera un

Teniers, sans doute, ou un Franz Hals. C'est ainsi que ces deux grands peintres, au hasard de la route, allaient chercher leurs modèles. Ils n'ont guère peint que des auberges flamandes, plus pittoresques que les nôtres comme paysages. Mais l'homme est toujours l'homme, et nos voituriers ne tarderont pas à valoir les buveurs de ces contrées-là...

L'hôtesse déposa sur la table une appétissante omelette au lard,

— Patron! dit René, ne perdons pas de temps. Mangeons!

M. Jolibois sépara l'omelette en deux parts égales, en mit une sur l'assiette de René, et garda l'autre. Le fameux petit vin blanc pétilla dans les verres, et, au milieu du vacarme joyeux de la pièce voisine, nos artistes dévorèrent à belles dents. Puis arriva le civet de lièvre, baptisé civet de lapin par la bonne aubergiste, dont le mari devait braconner quelque peu sur les terres du papa de René. Il répandait, ce civet, un parfum des plus délectables; et il eut un succès mérité non seulement auprès de nos peintres, mais aussi auprès des rouliers qui, comme M. Jolibois, surent immédiatement à quoi s'en tenir.

Tout à coup, un d'entre eux se leva et se mit à entonner une chanson d'un vieil opéra-comique. La voix était jolie, mais le style prétentieux, comme il arrive chez ces pauvres gens qui n'ont pas eu l'avantage de

l'enseignement. La plupart du temps, leurs qualités naturelles se trouvent gâtées par des défauts. Mais ce qui frappa surtout nos artistes, ce fut cette silhouette d'homme, à la fois robuste et souple, et son accoutrement tout particulier, auquel semblait avoir présidé une fantaisie personnelle et voulue : large culotte de charpentier, en velours à côtes, sur de vastes souliers ferrés ; cotte bleu marin et vareuse rapiécée qui, sous les morsures du soleil, n'offrait plus qu'une teinte indécise et mourante ; au cou, un foulard sang-de-bœuf, et enfin un vieux feutre roux, le bord relevé et fixé par une branche de genêts en fleur, posé sur sa tête avec une crânerie extraordinaire.

Ses camarades étaient tous habillés à peu près de même, mais aucun ne possédait cette science instinctive du costume, aucun ne s'était avisé de ces deux trouvailles, le foulard et le feutre, qui relevaient l'humble mise d'une note si pleine de caractère. Aucun, d'ailleurs, n'avait la fière mine du chanteur, ni son chic, ni son humeur débordante et réjouie.

— Regarde bien ce gaillard-là, René ! Quel type superbe de l'homme du peuple ! Quelle aisance dans ses mouvements. Il a pourtant déjà un joli ruban de chemin dans les jambes ! Sa voix même n'est pas éraillée ! Ce serait une jolie figure à mettre dans un de tes tableaux futurs, tu sais !

Et, rapidement, M. Jolibois *croqua* l'homme au

feutre orné de genêts sur son inséparable petit album de poche.

— Comme il est rouge! observa René.

— Il est si rouge, qu'il en est brique! C'est ce qu'on appelle en peinture une *patine*. La patine est la couleur spéciale que donne le temps. Mais ce paroissien-là, c'est le soleil et la pluie qui lui ont donné la sienne. Du reste, avant la fin de la journée, le visage de petit René sera presque aussi cuit! Il nous manque une ombrelle... La mienne est cassée... J'en rapporterai une quand j'irai à Paris...

M. Jolibois, qui avait terminé son croquis, tira de l'une de ses inépuisables poches une pipe énorme, qu'il bourra et alluma avec un plaisir non dissimulé.

— Tiens! Vous fumez, patron! s'écria son élève.

— Modérément, s'empressa de répondre M. Jolibois, en aspirant avec délices ses premières bouffées.

— Est-ce qu'il faudra que je fume aussi... puisque je vais être peintre?

— Ce n'est pas absolument nécessaire, et tu as bien le temps d'y songer. Actuellement, cela te rendrait abominablement malade... C'est une distraction discutable... et les conséquences en sont parfois funestes!

— Alors... pourquoi fumez-vous?

— Très logique. Tu veux me coller, petit? Pourquoi je fume? Parce que c'est une habitude que j'ai prise à l'atelier. Et tu ne saurais imaginer ce que signifie ce

mot : *habitude!* L'habitude, c'est une foule de bons et de mauvais génies, — mauvais plutôt, hélas! — qui habitent en nous, et qui deviennent nos tyrans! Si bien que l'on peut dire d'un homme qu'il est heureux ou malheureux, selon le plus ou le moins d'habitudes bonnes ou mauvaises qu'il a contractées!

La voix du chanteur s'élevant plus forte que tout à l'heure, — sous l'influence, sans doute, du fameux petit vin blanc, — interrompit ici la dissertation de M. Jolibois.

Il hurla, en roulant des yeux blancs :

Ah! que Venise est belle!
Ses accents sont joyeux!

— Cet air me rappelle ma jeunesse! soupira mélancoliquement M. Jolibois.

Et en cadence, avec conviction, il se mit à frapper, de sa cuiller sur son verre, dans le double but de former un accompagnement au musicien, et de faire comparaître par-devant lui la maîtresse de l'hospitalière demeure.

Elle accourut, essoufflée.

— Vous avez fini par déjeuner tout de même, messieurs... Mais vous tombiez bien mal, aujourd'hui! Pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir? Je vous aurais donné tout ce que vous auriez voulu!

— Mais, chère madame, je vous en prie, dit

M. Jolibois, moqueur, ne vous excusez pas ! Ce civet de lièvre était d'un succulent !

La patronne devint cramoisie à rendre des points au foulard du baryton d'à côté.

— Du lièvre ? Ah ! mes bons messieurs, du lapin ! Et du pauvre lapin de choux, encore ! La saison, la chasse...

Elle s'embrouillait. M. Jolibois vint à son secours charitablement.

— Je vous ferai primer au prochain concours gastronomique, chère madame, car votre plat était tout bonnement... admirable ! On aurait juré du lièvre ! donnez-m'en donc la recette pour la cuisinière du château. Je veux lui poser ce lapin-là !

En riant aux éclats, malgré l'air déconfit de la pauvre patronne, M. Jolibois paya le déjeuner. Ils regagnèrent tous deux la forêt, d'où ils entendirent longtemps encore la chanson du roulier au foulard rutilant...

Comme l'avait prévu M. Jolibois, tout fut retrouvé intact. Et, sauf un hanneton qui s'était endormi sur l'album de René, rien ne semblait changé.

Tout l'était, au contraire, absolument.

M. Jolibois, que cette métamorphose ne sembla pas étonner, la signala tout de suite à René.

— Nos études, dit-il, commencées sous un ciel gris et délicat, sont de la même tonalité fine et atténuée...

Et puis, voilà que tous les nuages se sont dissipés ; le soleil, débarrassé de ses voiles, inonde tout de sa lumière éblouissante... C'est aussi joli — mais c'est autre chose !

— Est-ce qu'il faut recommencer ? interrogea René, surpris des remarques de M. Jolibois ; car, pour lui, il ne voyait pas tant de différence que cela.

— Recommencer ? Non. Mais corriger. Tu vois : les ombres sont plus violentes et, par conséquent, les couleurs vont se détacher plus vives, plus lumineuses... Nous aurons plus d'effet, mais aussi moins de charme !..

« Les impressionnistes, les Monnet, les Sisley ont une théorie sur les ombres portées qui a bien son intérêt, mais je ne suis pas de cette école et j'avoue que je me trouve trop vieux pour changer mes lunettes, car il me semble bien que ces messieurs ont aux leurs des verres de couleurs.

« J'ai vu d'admirables tableaux. Raffaëlli, avec ses nouvelles couleurs, qui portent son nom, m'a souvent charmé. Tu les étudieras et tu prendras ce qu'ils ont de bon, de lumineux, et leur virtuosité t'attirera et te retiendra peut-être, mais je ne veux pas que cette école nouvelle te fasse oublier les ancêtres qui se nomment Raphaël, Le Titien, P. Véronèse, Rubens, Hobema, Constable et nos maîtres français qui sont de cette grande race... Travaillons.

Et pendant quelques instants d'un silence recueilli,



Un coin de Paris (Peinture aux crayons Raffaëlli, par lui-même).

sous le regard attentif de René, qui s'efforçait de le

reproduire pas à pas, M. Jolibois dessina ses fleurettes soigneusement, minutieusement, d'un pinceau très délié. Il aviva ses couleurs et, quand il fut assez avancé, il dit :

— Vois-tu, mon ami, voilà où j'en suis!

— Oh! que c'est beau! cria René avec ferveur, Comme mon travail paraît laid!

Et repris de découragement, il comparait son esquisse à l'étude de son vieux maître.

— Eh bien! eh bien! Qu'est-ce qui m'a donné un élève aussi impatient? Tu voudrais faire comme moi, là, tout de suite, sans songer que j'ai cinquante-trois ans de plus que toi, c'est-à-dire que j'ai presque six fois ton âge? Allons! un peu plus de nerf, que diable! Et je vais te faire toucher du doigt les défauts de nos œuvres respectives à l'heure actuelle... car la mienne en a aussi, si ça peut te consoler!

Mais René avait le cœur gros.

— Vous dites ça pour me faire croire, monsieur Jolibois! C'est pas vrai!

— *Monsieur Jolibois!* répéta le bonhomme, en imitant l'intonation pleurarde de René. D'abord, il faut m'appeler *Patron*, je te l'ai déjà dit! Rien que ça te donnera du cœur au ventre! Ce mot — retiens ça, René! — est un TA-LIS-MAN!

René, qui avait été près de pleurer, se mit à rire. Ce baromètre-là était souvent à *Variable!*

— Bon! Ça va bien! fit l'excellent vieillard, paternellement. Ravale tes larmes, et écoute-moi. Dans mon aquarelle, tout est également brillant : le bouleau, les fleurs, les herbages. Mais c'est volontairement que j'ai procédé de la sorte, pour n'avoir que des couleurs fraîches. Tout à l'heure, à l'aide d'un léger glacis, je couvrirai, je voilerai les parties que je voudrai éteindre pour centraliser mon effet.

— Mais moi, je ne me suis pas trompé exprès! insista René, qui, décidément, était un peu Breton, — c'est-à-dire qu'il ne se laissait pas toujours convaincre.

— Tu ne voudrais pas... à douze ans! On se trompe encore, et pas exprès, comme tu dis, à un âge plus avancé! Voici comment tu t'y es pris, cette fois. Au contraire de moi, tu es noir partout et tes lumières sont éteintes. C'est parce que tu prenais tes couleurs sans avoir assez d'eau sur ton pinceau; parce que ton papier n'était pas assez humecté; parce que, grisé par ces couleurs que tu voyais sur la nature, tu les posais plus vives qu'elles ne te semblaient sur mon tableau, te disant, à toi-même, peut-être : « Trop clair, papa Jolibois! Trop clair, trop fade! » Et pour faire brillant, toi, tu as fait... *noir!* Cela semble drôle, mais c'est ainsi : je vais t'en donner la preuve. Réunis sur un bout de papier toutes les teintes claires de ta palette, tu n'obtiendras qu'une masse lourde, sans éclat. Les tons ne valent que par leurs oppositions. Un ton neutre fait

valoir un ton brillant, et réciproquement. Mais je suis très content de toi, René, malgré tout!...

Et M. Jolibois disposa sur le vert gazon les deux peintures assez rapprochées l'une de l'autre et, les calant avec de menues branches, il continua :

— Éloignons-nous, maintenant, un peu, et voyons si, dans ce milieu vrai, nous avons aussi des valeurs vraies...

Ils regardaient de tous leurs yeux, lorsque, soudain, surgit le papillon qui, le matin, leur avait servi de modèle... celui-là ou un autre. Mais René jura qu'il le reconnaissait.

— Nous allons voir, dit M. Jolibois, si cet insecte a quelque goût, et s'il va renouveler en notre faveur, le fameux jugement de Zeuxis et d'Apelle! Le connais-tu?

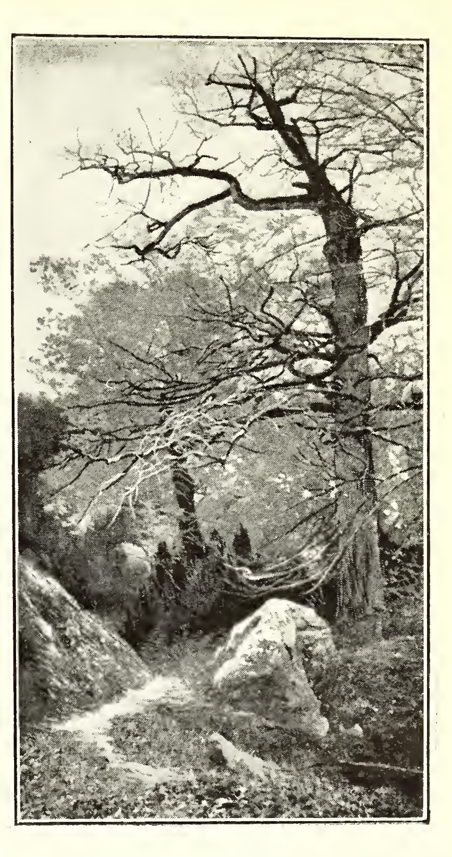
Les yeux de René interrogeaient... Non, il n'avait jamais entendu ces noms-là.

— C'est une histoire... assez drôle...

— Oh! racontez-la-moi, monsieur Jolibois!

— D'autant plus qu'elle est bien de circonstance. Or donc, il y avait, en Grèce, deux peintres très célèbres et rivaux en talent. Ils luttèrent ensemble, afin de voir lequel des deux rendrait les objets avec le plus de vérité! Zeuxis fit une grappe de raisins si mûre, si dorée, si vivante et réelle que les oiseaux du ciel vinrent la becqueter. Apelle, lui, peignit un rideau qui

paraissait voiler un tableau, et il le fit avec une telle perfection que Zeuxis y fut pris le premier. Car, en entrant, il dit : « Que ce rideau n'empêche pas de voir! » et il s'apprêtait à l'écarter. Ce fut Apelle qui remporta le prix, les juges ayant déclaré « que Zeuxis n'avait trompé que des oiseaux, tandis qu'Apelle avait trompé un artiste » !



Sentier dans un bois de chênes.

Tout en écoutant l'anecdote, René ne perdait pas des yeux le papillon, qui voletait au-dessus des deux études, allant de l'une à l'autre, paraissant positivement les examiner et en comparer les mérites... Puis, comme prenant une décision, il s'abattit sur... le modèle, le bouquet de fleurettes blanches et mauves, au pied du bouleau.

M. Jolibois, pour le coup, se renversa contre un arbre en se tenant les côtes.

— Pas bête, ce papillon! Pas bête du tout! En voilà un critique plein de discernement, autrement plus malin que les oiseaux grecs! « Ça, des fleurs? s'est-il dit. Allons donc! » Et, pour nous montrer qu'il sait, lui, ce que sont les fleurs et les arbres, il est allé butiner sur les originaux... et, à cette heure, il se moque de nous!

— Patron, fit René, très vexé, mais bien plus pour son maître que pour lui-même, si le papillon ne s'est pas posé sur vos fleurs, c'est... qu'elles n'ont pas d'odeur!

M. Jolibois rit de plus belle.

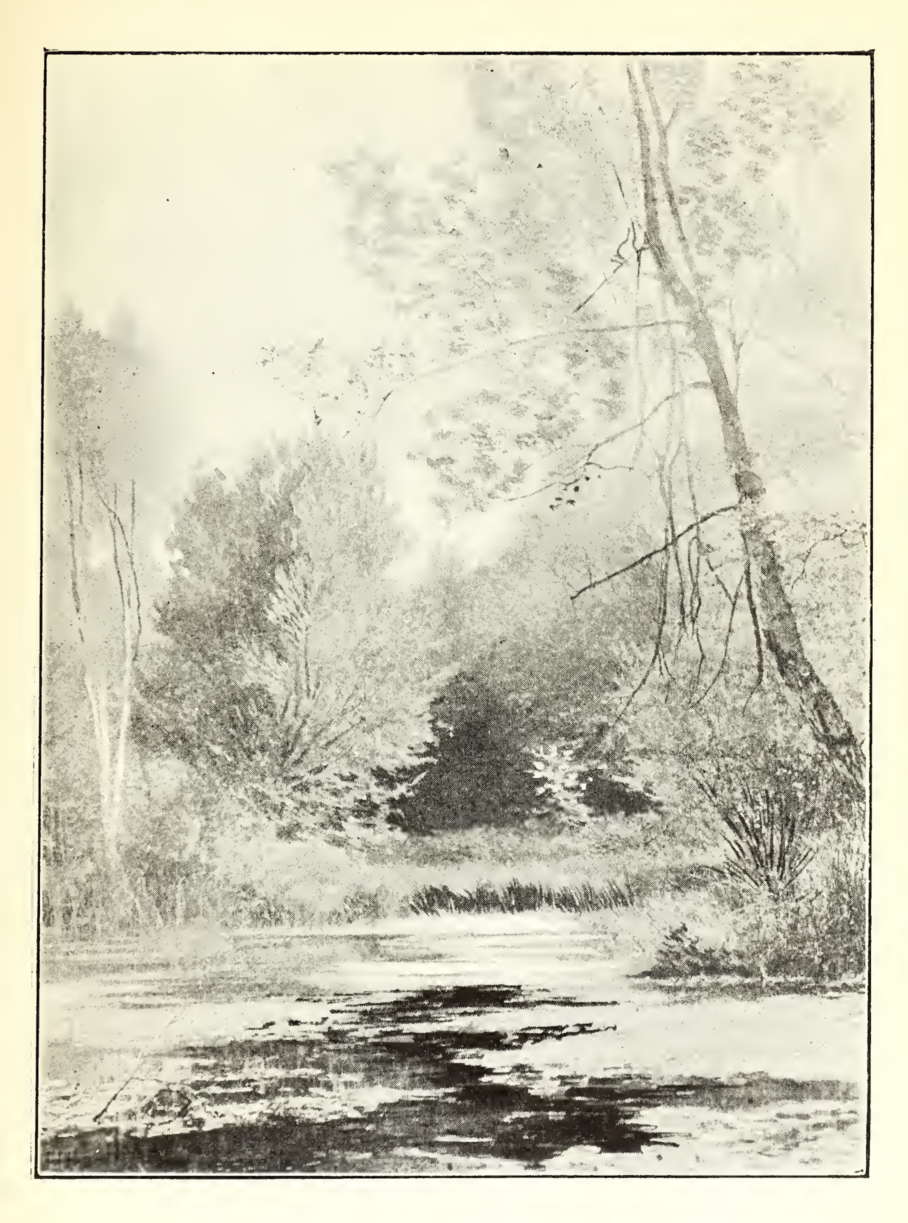
— Ah! par exemple, voilà qui est trouvé! Pas mal, mais pas mal du tout! Mais, petit scélérat, c'est de la flatterie, ça, la plus vile, la plus basse! Tu vas bien! Tout ça, sans doute, pour m'inciter à l'indulgence envers tes productions, à toi! Mais je te pardonne parce que tu m'as appelé *patron*... de ton propre cru!... Soyons sérieux. Non, mon petit René, quoi que nous fassions, nous pourrons comprendre la nature, nous n'arriverons *jamais* à l'interpréter de façon que les papillons s'y trompent... pas plus que les oiseaux!

— Alors... elle n'est pas vraie, l'histoire de Zeuxis et d'Apelle?

— J'en ai peur!

Le jour baissait.

Nos deux artistes se chargèrent à nouveau de leur



Brouillard du matin (Aquarelle de F. Méaulle).

petit bagage et s'acheminèrent vers le château, sans se presser...

M. Jolibois monologuait, infatigable :

— Le peintre qui exécute sur nature est, évidemment, un *traducteur*. Autrement, il ferait œuvre de photographe... Il refléchirait une image sans en faire jaillir le sentiment, l'heure du jour, le caractère, la vie en un mot...

René ouvrait les yeux... et les oreilles aussi. Il aurait voulu se hausser, le petit homme, jusqu'à l'intelligence de son maître...

— Un paysagiste, vraiment artiste, éprouvera, devant la nature, une émotion spéciale, et c'est cette émotion qu'il veut transcrire, plus encore que le portrait de son modèle... Un médiocre, un crétin même, discernera, certes, un arbre d'un rocher, un ruisseau d'un champ d'avoine; mais que, sur ce paysage, tombe la brume légère du matin, à l'heure où le soleil se dégage du brouillard, cet ensemble de calme et de féerie lui fera horreur; il rentrera chez lui en courant et en se disant : « Il va pleuvoir! Allons chercher un parapluie! » L'autre, au contraire, sera ravi de voir se détacher, de ces flocons cotonneux, les silhouettes des arbres; il s'amusera des rayons lumineux que le soleil fait éclater sur les points qu'il touche; il... Mais je t'ennuie, mon petit, je vois cela! Je suis incorrigible : j'enfourche mon dada et je vais, je vais!

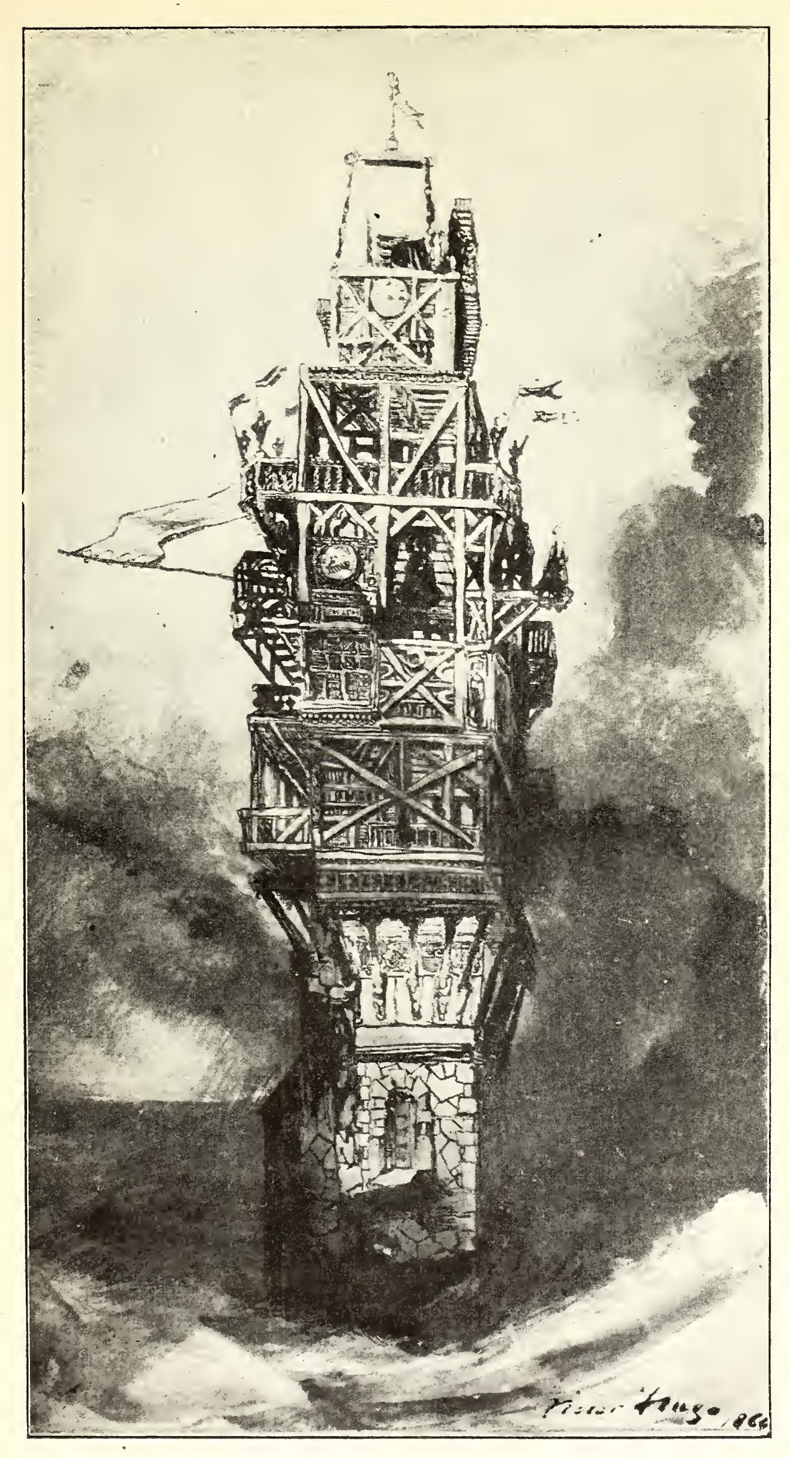
— Si je ne comprends pas tout ce que vous me dites, monsieur Jolibois, croyez bien que je ne perds pas tout, dit l'enfant, très grave, oubliant l'appellation fantaisiste de *patron* dans le respect que lui inspiraient les belles choses qu'il entendait. Et je vais vous dire ce que j'ai retenu. C'est que le paysagiste doit faire ce qu'il voit, non seulement par le dessin, mais aussi par la pensée; il doit rendre, en même temps, le réel et ce qui est autour, les lumières, les ombres, les nuances qui se fondent les unes dans les autres... Et alors il fera un joli tableau!

— Très bien, mon garçon, c'est cela même! Et pour résumer cette proposition, pas commode à définir, voici un axiome que je fabrique à ton intention : un paysagiste est un musicien très fort qui, en plus de la musique, fournit aussi le scénario et les paroles. Le scénario, c'est le sujet, les détails sont les paroles; la musique, enfin, c'est l'ambiance, l'enveloppe, l'effet... Ouf! n'as-tu pas mal à la tête, René?

— Non, répondit René, en riant. Je ne me suis jamais mieux porté... grâce à vous, *patron!*

A mi-chemin du château, ils rencontrèrent M. et Mme Morin et le bon docteur, un peu inquiets d'une si longue absence. René fut bientôt dans les bras de ses parents, qui s'extasièrent sur ses joues roses et ses yeux luisants.

— Mais cela tient du prodige! dit le docteur à



Un phare (Grand dessin à l'encre de Chine de Victor Hugo).

(Musée Victor Hugo.)

M. Jolibois, avec qui il fermait la marche, tandis que René allait devant eux, entre son papa et sa maman.

— Pas du tout! répondit M. Jolibois, souriant et modeste. Quand on se livre à une occupation que l'on aime, le corps ne sent pas la fatigue, l'âme s'ouvre, le cœur se dilate... Et cette douce surexcitation active la circulation du sang, dégage l'esprit, aiguise l'appétit...

— Nous savons tout cela, monsieur Jolibois, nous autres médecins... Mais comment faire naître le goût du travail chez un paresseux, l'amour de l'art chez un indifférent... le désir de complaire chez un égoïste?

— En étudiant l'individu... jusqu'à ce qu'on ait compris ses aptitudes, ses inclinations... si débiles soient-elles! Une étincelle suffit parfois... Il s'agit de souffler dessus... de *savoir* s'y prendre... Et alors...

Ils étaient arrivés au château.

Sur le perron, une mignonne fillette de treize à quatorze ans attendait René, et, du plus loin qu'elle l'aperçut, se précipita à sa rencontre...





Une bonne pêche (Tableau décoratif de Monginot).

CHAPITRE VII

DU CHIC ET DU MAUVAIS GOUT

On devait, le lendemain de cette jolie journée, commencer l'aquarelle destinée à Mme Morin. D'après l'esquisse de M. Jolibois et son propre croquis, René allait, sur une belle feuille de papier Whatman, refaire le petit tableau que nous connaissons déjà.

L'ensemble, sous les conseils de M. Jolibois, était déjà tracé ; tout se trouvait en place, lorsque Mlle Berthe Morin, la cousine de René, que nous avons vue apparaître au chapitre précédent, fit son entrée dans la

serre. Elle venait prendre, elle aussi, des conseils du maître qui, très gracieusement, l'y avait conviée.

— Voulez-vous, mademoiselle, dit M. Jolibois, profiter de ces charmantes fleurettes et en faire, avec René, une aquarelle?

Et il montrait les pâquerettes et les jacinthes qu'il avait disposées sur la table, à peu près comme elles croissaient dans la forêt, au pied du bouleau.

— Non, merci, monsieur, répondit la petite fille, très décidée. Je ne peins que des œillets.

— Que des œillets? répéta M. Jolibois, surpris, tandis que René la regardait, les yeux questionneurs. Et pourquoi, rien que des œillets?

— C'est ce que je réussis le mieux.

— Mais ce devrait être une raison, au contraire, pour chercher autre chose!

— Je ne peins que des œillets, réitéra Mlle Berthe, très froide.

M. Jolibois s'inclina galamment et sortit aussitôt pour aller, auprès du jardinier, s'enquérir s'il y avait moyen de se procurer la fleur préférée de Mlle Berthe.

— Pourquoi, dit René à sa cousine, ne peindre que des œillets? Il y a tant d'autres fleurs! Ces pâquerettes, par exemple... n'est-ce pas mignon?

— Je ne dis pas le contraire... Mais tu verras comme je fais bien l'œillet! persista-t-elle. Et, prenant une feuille de papier et des pinceaux, elle commença,

de mémoire, à tracer les contours de sa fleur de prédilection. Et quand M. Jolibois revint avec une brassée d'œillets, Mlle Berthe avait déjà plus qu'à moitié dessiné son tableau. Elle remercia, d'un geste, mais continua son travail sans y rien changer, comme si aucun élément nouveau ne s'était présenté devant elle. Les œillets apportés étaient blancs et rouges; cela ne modifia en rien les siens, qu'elle fit rouges et jaunes. Du reste, son petit travail était souple et d'un réel éclat. Ce n'était vraiment pas désagréable du tout.

M. Jolibois vit, bien vite, à quel genre d'élève il avait affaire. Il ne fit plus attention à elle et se consacra tout entier au travail de René. Aussi, Mlle Berthe, ayant terminé sa gerbe d'œillets, les considéra tous deux assez dédaigneusement, comme plaignant leurs longs efforts, et s'en alla, très satisfaite d'elle-même.

René fut fort surpris et assez mortifié de ce que sa cousine n'eût pas plus de succès auprès de M. Jolibois, dont l'approbation lui était à lui si précieuse; mais il n'en dit mot et attendit, penché sur son papier...

— C'est bien, prononça M. Jolibois, au bout d'un instant. C'est très bien. Regardez alternativement ce que nous avons dessiné et les fleurettes que nous avons sous les yeux... Soignez les formes...

Et, tout en parlant, il retouchait, de-ci, de-là, les écarts de crayon du jeune artiste.

— Voyez-vous, mon petit ami, vous pouvez choisir,

combiner, arranger; mais toujours et sans cesse il vous



Les Œillets

faut retourner à la nature et songer à faire son portrait! C'est sa ressemblance qu'il vous faut constamment

conserver, au milieu même de vos créations, mais sa ressemblance *vivante!*

« Il ne faut pas vous contenter de l'illusion matérielle, du trompe-l'œil; c'est le charme, qu'il vous faut dégager. Suivez bien mon raisonnement. Ces fleurettes et ce bouleau, sur ce vert des herbes et des autres arbres qui forment le fond du tableau, se détachent par la pureté de leur dessin et l'éclat de leurs couleurs, mais l'ensemble a une harmonie unique. Les objets se reflètent les uns dans les autres, s'enveloppent et forment un tout qu'il vous faut chercher, car tout le tableau est là. Vos pâquerettes paraissent blanches, toutes; cependant, quelques-unes seules sont réellement blanches. Les autres se décomposent en gris fins. C'est encore du blanc, mais un blanc différent, que vous ne sauriez inventer et qu'il vous faut voir sur nature. Tout se détache, dans la nature, mais tout se noie : aucune dureté, mais une infinité de valeurs qui conduisent à la valeur brillante et choisie. On peut noter un paysage, dont on a les contours, avec des numéros allant de 1 à 10!

Et M. Jolibois mettait des rapports de tons sur un petit paysage construit à la hâte, et piquait d'un numéro toutes les nuances intermédiaires. Puis, prenant l'aquarelle de Mlle Berthe, il ajouta :

— Votre jeune cousine est en train de gâter des qualités réelles en se laissant dominer par ce qu'on

appelle le *chic*. Tous les œillets, comme toutes les fleurs, ont une forme générique qui est semblable en apparence et, cependant, variée à l'infini, pour qui veut la chercher. De même qu'un morceau de bois planté en terre peut faire un arbre, de même une rose, une fleur quelconque, vaguement dessinée, est encore une fleur. Et quand la couleur intervient, cela peu suffire au grand nombre. Mais cette façon d'exprimer la nature est haïssable. D'abord, ce procédé engendre la paresse, et mène à ce défaut dont on ne se corrige plus... Les artistes de cet acabit ont une formule pour chaque chose; ils ont une montagne, un arbre, un ciel, et, quand la main est adroite, c'est fini! Ils ont même du succès! Mais quel succès, grands dieux! Celui d'un vulgaire ouvrier, celui du peintre qui, dans un escalier, fait les marbres selon une recette apprise! Mon cher René, je vous étranglerais de mes deux mains — et M. Jolibois ne riait qu'à moitié, en disant cela — si nos leçons devaient aboutir à ce résultat lamentable!

— Je peindrai toujours sur nature, monsieur Jolibois, dit, très sérieusement, René. Je sens bien que vous avez raison!

— Commençons notre tableau... Assez de morale pour aujourd'hui!... Voici des verts, des jaunes, des bleus, des ocres et des terres... Ce vert un peu rouge, qui est dans les fonds, s'obtiendra avec une pointe de terre de Sienne brûlée mêlée à ce vert ci... Étalez-le,

en respectant bien la forme des autres verts donnés par les branches plus en relief, plus claires, qui sont dessus. Ne craignez pas un peu de sécheresse au début. Nous envelopperons tout cela après. Mais respectez bien vos blancs qu'il ne faut toucher sous aucun prétexte... Nous y ferons un choix au dernier moment. Et, demain matin, nous retournerons sur la nature, nous prendrons les partis héroïques que nous indiquera le vrai maître; puis nous mettrons l'effet, et les accents de force et de lumière, mais, cela, rapidement; car il ne nous faut pas ressembler à ce jeune élève dont Olivier Merson me racontait la plaisante aventure. Dans son ardeur de néophyte, ce garçon s'était avisé, un matin, de tenter sa première étude de paysage. Après y avoir travaillé consciencieusement une journée entière, il la porta, tout fier, à son illustre maître qui lui éclata de rire au nez.

— Mais vous êtes resté au moins douze heures devant votre motif? lui demanda-t-il.

— Mais oui, cher maître... j'ai cru bien faire... j'étais en train... Mais à quoi voyez-vous cela?

— A quoi je le vois? Naïf artiste! mais à tout! A vos lumières, distribuées de tous côtés, à vos ombres, surtout, qui vont dans toutes les directions! Vous ne vous êtes donc jamais aperçu que la lumière, ou plutôt, vous-même, vous vous déplaciez devant la lumière et que vous tourniez autour d'elle? « *E pur si muove!* »

« Tout confus, le futur paysagiste prit le parti de rire et déclara, gaiement :

— Ce n'est vraiment pas la peine que Galilée soit venu au monde avant moi !

« Il faut serrer de près la nature tant que votre tableau conserve l'harmonie et l'éclairage choisis, puis, y revenir le lendemain, à la même heure. Mais il ne faut pas songer un instant à en suivre sur une même toile toutes les heures; on courrait au-devant d'une cruelle déception. Vous pouvez chercher les formes d'un dessin beaucoup plus longtemps : c'est ce que nous fîmes hier à notre deuxième séance, si vous vous en souvenez.

M. Jolibois prit alors la feuille des mains de René et la posant sur une chaise, à une certaine distance des yeux, il lui fit voir que l'aspect se dégageait... Tout heureux et fier, René battit des mains, en disant :

— C'est maman qui sera contente dans quelques jours! Il sera superbe, mon tableau, n'est-ce pas, monsieur Jolibois?

— Superbe! dit M. Jolibois, sans rire.

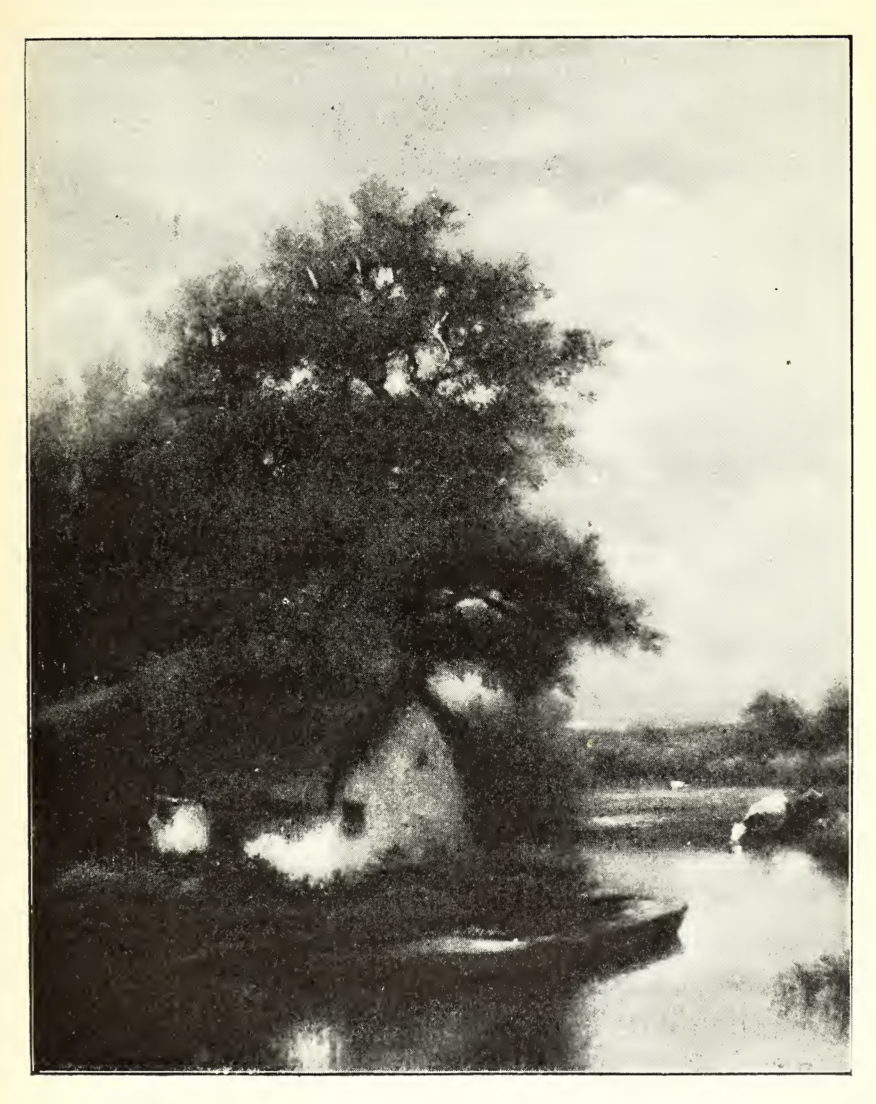
Il y avait, ce soir-là, grand dîner au château, et M. Jolibois, malgré son peu de goût pour les réunions mondaines, avait consenti à y assister. La toilette de cérémonie du vieux professeur n'était pas moins extraordinaire que son vêtement de tous les jours : un antique habit de drap bleu barbeau à boutons d'or, un

pantalon gris à sous-pieds, un gilet étonnant, en soie, brodé de fleurs, et une haute cravate blanche faisant plusieurs fois le tour de son cou. M. Jolibois était le dernier et fidèle représentant des modes Louis-Philippe !

Cette élégance surannée, qui donnait au bonhomme une allure solennelle, parut — on devait s'y attendre — fort ridicule à M[lle] Berthe, qui n'y était pas habituée comme René. Mais, lorsqu'elle se trouva, à la demande expresse de M. Jolibois, placée auprès de lui, à table — René occupant l'autre côté — son accès de fou rire était à peu près passé. Elle s'apprêtait même à écouter avec bienveillance M. Jolibois qui, d'après ce que son cousin lui avait dit, racontait des histoires très amusantes.

Malheureusement, la conversation générale — M. Jolibois ne sut jamais comment ni pourquoi — tourna sur les Beaux-Arts. Le premier mouvement de M. Jolibois fut d'écouter, parce que cela touchait aux questions qui l'intéressaient le plus au monde. Mais, quand il constata qu'on disait des bêtises, il ne voulut plus écouter et tâcha d'entamer une causerie en *aparté* avec ses jeunes voisins ; ce fut son second mouvement. Puis, à un moment donné, on émit un jugement qui lui donna envie de riposter. Ce fut son troisième mouvement. Mais M. Jolibois bouillait tellement d'indignation qu'il faillit s'étrangler. Voici ce qui avait causé l'indignation de M. Jolibois.

M. le Sous-Préfet, qui se piquait d'être connaisseur en peinture, avait prononcé, presque douloureusement :



Le Soir (Tableau de Jules Dupré).

— On dit, de tous côtés, que le Salon de peinture de cette année est bien inférieur à celui des autres

années. Qu'en pensez-vous, monsieur Jolibois? N'est-ce pas que notre peinture est en décadence?

— J'ai visité le Salon, monsieur le Sous-Préfet, répondit M. Jolibois, avec animation. Et, comme il en advient dans toutes les réunions d'un si grand nombre de tableaux, il y a des choses inférieures, en effet, et que j'aimerais mieux n'y point rencontrer. Mais l'ensemble m'a paru très recommandable.

— Nous n'avons plus, cependant, insista le Sous-Préfet, qui tenait à son opinion ou, plutôt, à celle de ses amis, car il n'avait pas été y voir, les Daubigny, les Jules Dupré, les Diaz, les Corot, les Millet, les Courbet...

— Eh! monsieur! de leur temps, ces mêmes peintres, qui étaient de grands artistes, étaient fort critiqués et se vendaient fort mal! Millet, dont vous parlez, n'a connu que la misère. La foule, si longue à admirer, est prompte à dénigrer. Si l'artiste n'avait une foi solide en son art et en son œuvre, il cesserait vite de peindre. Peu de carrières offrent plus de déboires. Cependant, elle est nombreuse, la phalange des courageux et, quoi qu'on en dise, des artistes de talent! Ils savent que le succès ne vient guère qu'à la vieillesse pour ceux qui ont du talent, et après la mort pour ceux qui ont du génie, c'est-à-dire une originalité qui épouvantait au début...

— Le fait est, dit le Sous-Préfet, que je me demande comment il y a tant d'artistes!

— N'est-ce pas, monsieur? Moi, je m'étonne moins, car je les sais très heureux dans leur médiocrité.

— Très heureux?

— N'en doutez pas. Les artistes et les savants, qui sont des artistes aussi, par leurs découvertes et leurs créations, sont infiniment heureux, de par leur travail même. Raisonnons un peu. De tous les jeux que l'enfant préfère, c'est celui qui l'aide à construire, à créer quelque chose. Le bébé qui fait des pâtés de sable ou de boue est inlassable; avec sa petite pelle et son seau minuscule, il recommence sans cesse son monticule qui, sitôt édifié, s'écroule sans cesse... La fillette aime sa poupée, si laide soit-elle, parce qu'elle l'habille, la pomponne, qu'elle l'orne de rubans et de fanfreluches, en un mot qu'elle l'accommode à son goût et à son gré, qu'elle *crée* quelque chose suivant son inspiration personnelle... Arrivez à amuser le cerveau d'un enfant, à l'intéresser, vous en ferez un travailleur et, par suite, un être heureux. Car, qui dit travail, dit bonheur! N'êtes-vous pas surpris, parfois, de voir des enfants indolents s'animer, se dépenser énormément à des riens qui les absorbent, quand ils sont si rebelles à tout travail? C'est parce que leur cerveau est occupé, captivé.

— Le fait est que j'ai vu, souvent, des collectionneurs bien passionnés se livrant à des recherches bien futiles!

— Je vous arrête encore là, monsieur le Sous-Préfet. Le collectionneur, quel qu'il soit, si ridicule qu'il semble être, est un agent merveilleux pour notre avenir et notre histoire. Tel objet, qui vous semble aujourd'hui grotesque, est un témoin pour les peuples futurs, un jalon pour l'histoire de l'art, de l'industrie, de nos mœurs mêmes. Si ce collectionneur est instruit — et il le devient à la longue, tout au moins dans le cercle de ses recherches, — son rôle est inestimable. Songez un instant à la pauvreté de nos musées sans les collectionneurs célèbres ou anonymes, qui ont arraché aux mains d'indifférents des objets à l'apparence inutiles et qu'ils auraient détruits à tout jamais ! Il s'est fait, après cela, petit à petit, dans l'esprit du peuple, un travail qui a eu d'heureux résultats. Ces mêmes collectionneurs ont vendu très cher leurs réunions d'objets *ridicules*. Quelques-uns se sont enrichis et le public s'est dit : « C'est ancien. Cela a de la valeur ! » Et l'appât du gain a fait ce que le goût n'aurait peut-être pas fait. Il est devenu le gardien, le conservateur des antiquités ; et ce sauvetage, né d'une manie qui a gagné le monde, tous les mondes, est devenu une source intarissable de trésors.

— Moi, dit Mlle Berthe, je collectionne des timbres-poste et des cartes postales... J'en ai beaucoup !

M. Jolibois sourit paternellement.

— Tout cela est très bien, dit-il. Et le Salon, dont nous parlions tout à l'heure, y êtes-vous allée ?



La remise des chevreuils (Tableau de Gustave Courbet).

(Musée du Louvre.)

— Papa m'y a conduite, répondit la fillette, et moi aussi j'y ai trouvé bien des tableaux qui n'étaient pas bons, je vous assure, monsieur Jolibois... des tableaux de fleurs, surtout...

M. Jolibois couvrit M[lle] Berthe d'un regard très étonné et ses lèvres remuèrent, sans, cependant, laisser échapper aucune parole. Elle reprit, avec son aplomb habituel :

— Il y avait là des œillets d'une couleur... invraisemblable! Je ne conçois pas que l'on ait accepté ces tableaux!

M. Jolibois semblait toujours frappé de mutisme. La petite cousine insista, sans se laisser déconcerter :

— Avez-vous regardé les fleurs au Salon, monsieur Jolibois? J'aimerais à avoir votre avis.

— Mais... je n'en ai pas, chère mademoiselle! Je pense seulement que vous êtes peut-être bien jeune pour juger aussi rapidement des œuvres qui ont coûté tant de peine à leurs auteurs. Il se peut qu'il y ait au Salon des choses médiocres; croyez-vous pouvoir les reconnaître?

L'enfant gâtée rougit légèrement; mais, se sentant regardée par René, elle voulut s'entêter dans cette voie périlleuse.

— J'ai fait beaucoup d'œillets, monsieur Jolibois, et je reconnais ceux qui sont bien de ceux qui sont mal!

— Ou, du moins, rectifia M. Jolibois, ceux qui ressemblent aux vôtres de ceux qui s'en éloignent!

Mlle Berthe rougit tout à fait. Mais comme René se mit à rire, elle ne voulut pas s'avouer vaincue.

— Oui, monsieur Jolibois, répondit-elle, avec la même assurance. Ce ne serait pas la peine d'avoir travaillé!

— J'ai compris, Mademoiselle. Et cela me rappelle un jugement très ancien et très célèbre, de la foule, dans un théâtre d'Athènes... ou d'ailleurs. Un acteur de farce avait séduit un grand concours de peuple par la perfection avec laquelle il imitait... le cri du cochon.

La petite cousine et René ouvrirent des yeux ahuris.

— Un spectateur, continua M. Jolibois, — pas un imbécile, croyez-le bien ! — proposa d'imiter mieux encore, le jour suivant, le cri qui faisait pâmer la foule. Au jour dit, il se présente, enveloppé d'un manteau, sur la scène et commence son exercice... Il fut hué, injurié, presque battu. Cependant, il s'obstinait à affirmer que son imitation était infiniment plus près de la nature que celle de son concurrent. Enfin, comme le tumulte croissait, il finit par ouvrir son manteau et découvrit, aux yeux stupéfaits de l'assistance, un cochon, un vrai petit cochon tout rose et bien vivant ! C'était lui qui avait poussé les cris, les cris *de cochon;* son propriétaire les obtenait, tout simplement... en lui pinçant l'oreille !

René, qui faisait toujours un succès aux histoires

de M. Jolibois, ne manqua pas cette occasion de rire



Aux honneurs! (Tableau de Monginot).

de tout son cœur, bien qu'il ne comprît pas exacte-

ment où son professeur voulait en venir. La petite cousine rit aussi, mais du bout des lèvres, et crut très digne de protester.

— Mais, monsieur Jolibois, prononça-t-elle, nous parlions de peinture !

M. Jolibois poursuivit, imperturbable :

— Un jour, j'ai été témoin de ceci. Je me trouvais à la campagne chez un ami, qui imitait, de façon vraiment étonnante, le gloussement de la poule : *Cot, cot, cot, cot, cot !* Sa femme et sa fillette, Suzanne, qui avait six ou sept ans, s'amusaient prodigieusement de ces imitations et en étaient, même, secrètement fières. Un après-midi qu'on était réuni au jardin, sauf le chef de famille, on entendit, soudain, du côté de la grille, un gloussement prolongé...

« — Tiens ! fit la maman de Suzanne, je croyais que Robert était sorti !

« — Mais c'est peut-être lui qui revient, insinuai-je, c'est assez sa manière de s'annoncer.

« — Oh non ! répondit mon amie, après avoir écouté attentivement. Ce n'est pas lui ! Il glousse mieux que cela ! n'est-ce pas, Suzanne ?

« Suzanne écouta à son tour et prononça, doctoralement :

« — Oh oui ! Papa glousse bien mieux !

« — Qui cela peut-il être ? reprit la maman. »

« A la même seconde, sortit du massif... quoi ? Je

vous le donne en cent! Une *poule*... suivie de ses poussins qu'elle venait de rassembler autour d'elle! Vous pensez si l'on s'est amusé de cette histoire de poule *gloussant moins bien que papa!*

René riait aux larmes, autant du récit que de l'allusion qu'il finissait par comprendre. Mlle Berthe avait parfaitement saisi, aussi, cette fois, le sens de l'apologue, mais s'efforçait de garder son air dédaigneux. On ne l'atteignait pas, elle!

— La morale à tirer de ces deux historiettes, la voici, dit enfin M. Jolibois, qui avait, un moment, partagé l'hilarité de son élève.

« Se défier de son premier mouvement et réfléchir un peu avant de condamner. La vérité la plus élémentaire, la plus simple, la plus évidente, n'est pas toujours visible du premier coup d'œil... surtout pour les enfants et la foule, se hâta d'ajouter le vieux professeur. Pensez donc, mes enfants, lorsque vous vous trouvez en face d'une œuvre qui a demandé à un homme des efforts, des connaissances, des mois de travail, combien tout cela est respectable ! Vous devez y accorder, au moins, un peu d'attention et, avant de vous prononcer, il vous faut l'étudier et vous demander ce qu'il a voulu faire, cet artiste qui a travaillé pour vous, en somme, pour ce monstre qu'est le public et dont vous faites partie, puisqu'il est bien entendu qu'il n'y a plus d'enfants.

La conversation, qui était devenue générale, bifurqua de nouveau vers la peinture et vers M. Jolibois. D'un autre côté de la table une voix s'écria, s'adressant au vieux professeur :

— Il y a un peintre, célèbre, pourtant, mais que je n'ai jamais pu comprendre. Et je vous jure que j'ai été de bonne foi.

— Il s'agit de Puvis de Chavannes, n'est-ce pas? dit M. Jolibois.

— Oui, Monsieur... Et j'avoue humblement mon incompétence !

— Et vous, mademoiselle Berthe, continua le vieux professeur, avec son sourire malicieux, connaissez-vous les tableaux de Puvis de Chavannes ?

Mlle Berthe, nullement gênée de voir tous les regards dirigés sur elle, répondit avec calme :

— Mais oui, monsieur Jolibois, et je suis comme Monsieur... Je ne comprends pas bien ces bonshommes en pain d'épices !

Cette saillie, si spirituelle, de la jeune *artiste* obtint, auprès des invités de son oncle, un succès mérité.

— Le fait est, renchérit le Sous-Préfet, que si la peinture a pour mission de reproduire la vie, avec ses sentiments et ses mouvements, M. Puvis de Chavannes n'a pas l'air de s'en douter... Voyons, voyons, monsieur Jolibois. comment expliquez-vous...



Sainte Geneviève veillant sur Paris endormi (Fresque de Puvis de Chavannes, au Panthéon).

— Mais je n'explique rien ! répondit M. Jolibois, toujours souriant, et je ne suis nullement surpris que beaucoup de gens soient encore insensibles aux beautés de Puvis de Chavannes... et à ses bonshommes de pain d'épices... Le mot, je regrette de le dire, n'est pas de Mlle Berthe. Il a été imprimé. Je constate, heureusement, que le nombre des... des... indifférents se fait beaucoup plus rare !

— Mais enfin, objecta le premier interlocuteur, il ne dessine pas, ses personnages sont raides... de vrais *bonshommes !*

— Et sa peinture, ajouta le Sous-Préfet, toute par petites taches... enfantine !

— Et ses fleurs, intervint Mlle Berthe, de son air supérieur, on les dirait en fil de fer !

A mesure que ces épithètes s'abattaient comme grêle autour de lui, on voyait s'assombrir la figure du brave M. Jolibois... Et ce fut d'une voix triste, presque sombre, qu'il reprit la parole... Chacun, d'ailleurs, l'écouta dans un silence respectueux :

— Oui, c'est vrai... Son dessin est volontairement incorrect, sa peinture semble maladroite et mièvre, sa composition étrange et parfois diffuse... Cependant, ce sont des chefs-d'œuvre ! C'est l'Art poussé jusqu'à la poésie la plus élevée, la plus virgilienne ! L'œuvre de Puvis de Chavannes est, avant tout, décorative et d'une fierté vraiment antique. En présence de certains

de ces tableaux, je suis saisi d'un trouble incompréhensible, mais d'une douceur exquise... Je rêve tout éveillé, mon imagination n'est plus à moi, mais à Puvis de Chavannes, qui m'empoigne et m'entraîne... Comment critiquer, alors qu'on est vaincu, charmé! Seulement, voilà : vous quittez le boulevard et les rues de la ville et, en quelques minutes, sans préparation aucune, vous vous trouvez devant ces baies ouvertes sur des paysages et dans des milieux habités par des muses et des dieux... De la réalité, vous tombez — si l'on peut *tomber* quand il s'agit de *pénétrer* — en plein idéal! Voilà, je crois, ce qui a fait l'impopularité si longue de ce grand poète : c'est que trop de gens ont l'ascension difficile !

« Je prends Mlle Berthe, qui est là près de moi; elle est gentille, c'est une petite artiste. Et je lui dis : Pour pénétrer dans le temple, il nous faut quitter nos chaussures comme pour entrer dans une mosquée, ne rien garder de la boue de la vie matérielle, ne nous souvenir de rien! Nous sommes chez les divinités de l'Olympe. Vous voyez, Mademoiselle, les êtres, ici, ne marchent pas, ils glissent; leurs regards sont sans colère et leurs gestes très lents, parce qu'ils appartiennent à l'Éternité... Regardez ces groupes qui s'abritent pour écouter la lyre d'Apollon ou les récits d'un guerrier : ils sont impassibles ! Ce qu'ils entendent est le verbe et le chant habituels de ces parages : ils

vivent dans le sublime! Pour vous, cependant, tout est encore étranger : l'air qu'on y respire, la végétation, les habitants; mais vous comprendrez ce qu'ils expriment, ce qu'ils enseignent; ils parlent de foi, de bonté, de vertu, et ils le font avec une éloquence admirable. C'est la *Paix* et la *Guerre, l'Espérance, Sainte Geneviève veillant sur Paris endormi*, le *Bois sacré*, et tant d'autres! Quand vous regarderez ces œuvres en vous souvenant de mes paroles, vous commencerez à comprendre en quoi Puvis de Chavannes a dépassé ses devanciers; vous commencerez à admirer ce superbe et vaillant artiste! Je dis *vaillant*, mademoiselle Berthe, parce qu'il accomplit ses travaux gigantesques à une époque où la peinture se faisait toute petite afin de pouvoir plus facilement s'accrocher dans nos petites demeures, et que nombre d'artistes ne poursuivaient que ce pauvre idéal : la *vente!*

M. Jolibois s'arrêta enfin, et s'essuya le front.

— Bravo! bravo! cria l'assemblée.

— Vous n'aimez pas à moitié, monsieur Jolibois, dit, en souriant, le Sous-Préfet, mais aussi très cordialement. Il est bon d'être de vos amis!

Après un tel débordement d'éloquence, la conversation ne pouvait que languir... M[me] Morin vint au secours de ses invités.

— Vous êtes content de René, monsieur Jolibois? s'informa-t-elle, gracieusement.

— Très, très content. Et de sa santé aussi, ajouta-t-il avec malice.

— M. René, demanda le Sous-Préfet, travaille le dessin avec vous ?

— Et la peinture ! répondit M. Jolibois. René me fera honneur !

— Ce sera un Puvis de Chavannes !

— Ce sera un René Morin, prix de Rome, membre de l'Institut !

Tout le monde rit, la petite cousine surtout.

René, croyant qu'on se moquait de lui, s'écria, très rouge :

— Eh bien ! oui ! Moi aussi, je serai peintre... là !

— Vous venez, mon enfant, de jeter, ou à peu près, le mot célèbre de Corrège enfant : « *Anch' io son pittore !* » s'écria-t-il, un jour. Et il devint, en effet, un admirable peintre !

— L'histoire est-elle vraie, au moins ? demanda le Sous-Préfet, méfiant.

— Racontez-la, monsieur Jolibois, supplia René tout bas.

— Elle peut être vraie. En 1506, le jeune Antonio Allegri vit à Milan — ou à Bologne — un tableau renommé d'Andrea del Sarto ou de Raphaël, on n'est pas très fixé. Son plaisir fut si intense qu'il sentit s'éveiller en lui une foule de sensations jusqu'alors inconnues... « Mais », dit-il, ou pensa-t-il, « moi aussi

je suis peintre! » Et il l'était. Son œuvre ne doit rien à personne. Elle est sortie tout entière de son cerveau. Il n'a même guère d'imitateurs et il faut arriver à Prud'hon avant de rencontrer une conception qui se rapproche de la sienne, quoique bien amoindrie.



Monument de Millet et de Rousseau à Barbizon.

Le repas s'achevait. On se leva de table, et les enfants, fatigués de cette longue séance, ne tardèrent pas à aller se coucher. René rêva, toute la nuit, qu'il peignait des paysages merveilleux comme ceux de Millet et de Rousseau. Les tableaux s'ébauchaient, disparaissaient, puis, surgissaient de nouveau dans une succession interminable... Pendant ce temps, à côté de lui, sa petite cousine faisait des œillets, perpétuellement, des œillets rouges, des œillets jaunes, des œillets panachés... Elle en faisait même des tricolores, que lui, René, s'empressait d'aller offrir à M. le Sous-Préfet...



Étude de F. Méaulle.

CHAPITRE VIII

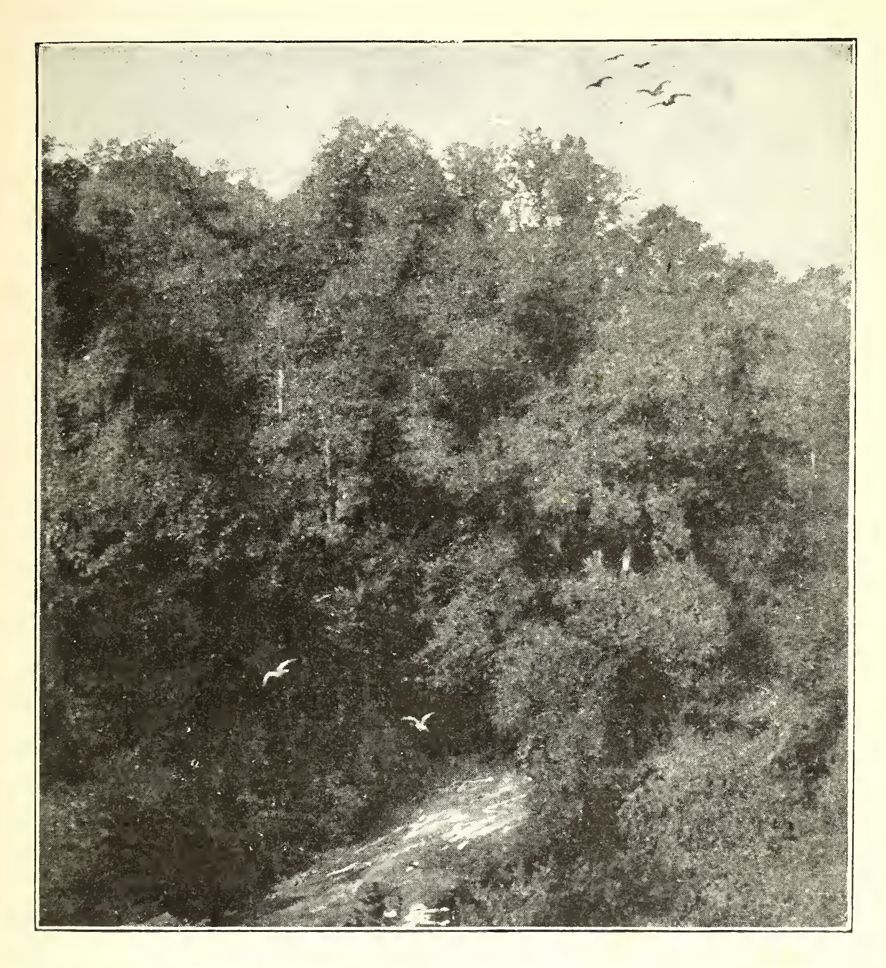
L'ESCAPADE DE RENÉ ET SES SUITES

Le lendemain de cette réunion, René mit à exécution un projet qu'il avait conçu depuis longtemps. C'était, du reste, une très imprudente action et il en fut bien cruellement puni.

René se souvenait toujours que M. Jolibois, en lui montrant des terriers de lapins dans une sablière de la forêt, lui avait dit que la nuit, sous les rayons de la lune, les habitants de ces bois se livraient à leurs ébats sur le seuil de leurs demeures.

L'enfant gâté voulut jouir de ce spectacle, et, dix heures sonnant au château, alors qu'on le croyait profondément endormi, René sortait furtivement du parc, par-dessus une haie de clôture, et s'enfuyait en courant,

Il avait bien quelques picotements de conscience. Il sentait que, si l'on découvrait sa disparition nocturne, tout serait en révolution au château. « Mais, se



Soir (Silhouette d'arbres sur un fond lumineux).

disait-il, pour se rassurer, personne n'en saura rien ! Je rentrerai dans une heure et le tour sera joué ! »

La soirée était superbe. La lune trônait au ciel, entourée de sa cour d'étoiles, et jetait sur la terre

grise cette lueur indéfinissable qui n'est pas la nuit, qui n'est plus le jour... « L'obscure clarté qui tombe des étoiles », dit Corneille.

Ce qui étonna notre jeune aventurier ce fut qu'au milieu de ce calme, de ce grand silence apparent qui planait sur tout le paysage, son oreille percevait des bruits étranges, l'avertissant que la nature ne dormait pas tout à fait, que la vie était toujours en travail... Les bruits étaient aussi impressionnants que le silence; cependant, René s'engagea assez bravement dans la forêt, quoique, à mesure qu'il s'enfonçait sous la ramure touffue, l'obscurité se fît plus épaisse et plus sombre...

Il quitta l'allée principale pour suivre un sentier plus étroit où un rayon de lune filtrait à travers le feuillage. Son courage diminuait. Il se sentait vraiment trop seul ! Parfois, une branche, qu'il n'avait pas vue, le fouettait au visage et il tressaillait, subitement effrayé...

Il allait maintenant devant lui, désorienté, au hasard, se tenant le plus possible dans la traînée de lumière...

Soudain, une longue plainte s'éleva au loin dans la forêt, comme une exclamation de douleur profonde, presque humaine... Pour le coup, René s'arrêta net, et, d'un bond, se jeta sous l'ombre d'un haut chêne, appuyant son corps contre celui de l'arbre... Il trem-

blait... Décidément, on n'était pas bien en forêt, à dix heures et demie du soir !

Il n'était pas au bout! Un second cri, sinistre, celui-là, effroyable, coupa, de nouveau, le silence : *huihou ! bouhou ! pouhou !*

Si M. Jolibois avait été là, il aurait appris à René que cet air peu mélodieux était chanté par un hibou perché sur un arbre, à peu de distance. Mais M. Jolibois n'était pas là et René se sentait bel et bien glacé de terreur. Et ce n'était pas fini ! Une ombre énorme passa à quelques centimètres de son visage, une ombre qui avait des ailes et une grosse tête ronde... Elle voletait sans bruit et alla s'abattre plus loin, dans le taillis... Une sorte de miaulement se fit entendre... puis, tout se tut.

M. Jolibois aurait tôt fait de reconstituer ce drame. Le hibou, chasseur émérite, mais lâche et, surtout, à demi aveugle, ne *travaille* que la nuit. Celui dont René avait entendu le hululement lugubre venait d'étrangler un innocent petit lapin !

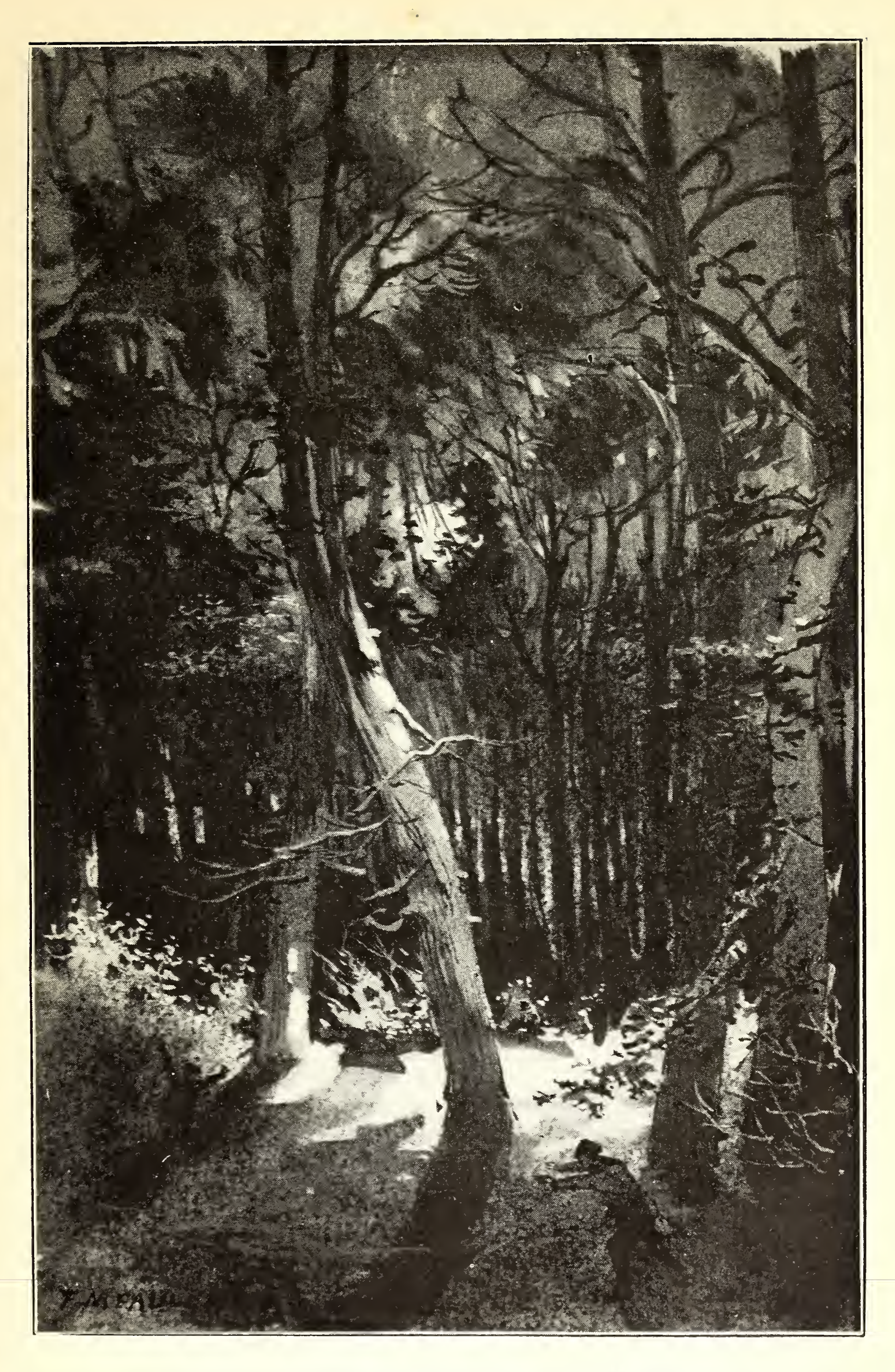
René ne bougeait pas, sentant, instinctivement, qu'un forfait venait d'être commis... Et il pensa :

— Je serais mieux dans mon lit, au chaud !

Un peu égoïste, cette réflexion ! Mais n'oublions pas que René était *un peu* gâté ! Il eut, du reste, très vite, un second mouvement et ce fut le bon, à l'encontre de ce qui se passe, dit-on, ordinairement ;

— Si quelqu'un s'est aperçu de mon absence et s'il est allé le dire à papa et maman... ce qu'ils doivent être dans tous leurs états, tout de même !

Et cette pensée s'empara si bien du cerveau surexcité de René, que le pauvre petit se mit à pleurer... de chagrin et de repentir... de peur aussi, un peu, avouons-le. Mais René n'était pas poltron. Comme bien des enfants de son âge, il rêvait souvent d'aventures... extraordinaires ! Seulement, voilà ! La réalité dépassait le rêve et devenait plutôt inquiétante... L'obscurité rendait la situation périlleuse et René eût préféré y voir clair et savoir à quels ennemis il avait affaire ! Il retrouva, cependant, quelque énergie ; et, ne voulant pas mourir de froid et de faim, comme les hardis explorateurs dont il avait lu les voyages, il abandonna ses projets de découvertes... pour le moment. S'orientant de son mieux, il cherchait le sentier qui le reconduirait plus directement au château, lorsqu'il lui sembla entendre des pas... Il écouta, haletant... Oui, on marchait, on venait vers lui... René se rejeta dans le fourré... Pas de doute, c'était un voleur de grand chemin, un brigand ! Sûrement, il devait avoir des revolvers, ou plutôt, des pistolets ! Et lui qui n'avait rien ! L'infortuné petit *homme* espéra que le bandit ne s'arrêterait pas... Il s'arrêta ! Est-ce qu'il le voyait, par hasard ? Ce scélérat avait donc des yeux de chat, par-dessus le marché ! René s'écroula, tout de son long,



Les terreurs de René (Aquarelle de F. Méaulle).

sur l'herbe humide, enfonçant sa tête dans ses bras repliés... Non! Il ne verrait pas les apprêts de son supplice !

C'était bien à lui que le *voleur* en voulait, décidément. Le *brigand* savait son nom, le *bandit* l'interpella d'une voix que l'émotion altérait, sans doute, car René ne la reconnut pas de suite.

— C'est moi, René, mon enfant... Où êtes-vous donc? Ne craignez rien... J'arrive! Vous ne reconnaissez donc pas votre vieux Jolibois ?

— M. Jolibois ? Ah ! mon Dieu! M. Jolibois... c'est vous ?

Et, dans un élan de bonheur qui le remit instantanément sur ses pieds, René se jeta au cou de son excellent maître.

— Eh bien! méchant enfant! en voilà une escapade! Est-ce que mon René est devenu fou? Vous n'avez pas eu peur?

Et, tout en bougonnant, le bon M. Jolibois embrassait son élève.

René, nous l'avons dit, était, au fond, brave. De plus, il avait beaucoup d'amour-propre. Il lui déplut qu'on pût le soupçonner d'avoir eu peur. Et, très délibérément, déjà remis de ses frayeurs, bien naturelles pourtant, il répondit :

— Mais non, Monsieur Jolibois ! Vous voyez... je me promenais...

M. Jolibois, qui croyait bien avoir aperçu René dans une posture moins fière que celle d'un promeneur, ne put réprimer un sursaut convulsif qui était, probablement, une violente envie de rire. Mais le précoce *trappeur* le prit, sans doute, pour l'expression du respect qu'inspire le courage. Entièrement rassuré sur ce point, il poursuivit, avec sérénité :

— Du reste, j'allais rentrer.

— Rentrer? répéta M. Jolibois, soudain sérieux. Et par où, s'il vous plaît?

— Mais... par là... je crois...

— Je m'en doutais! Par là! Mais, vous tourniez le dos au château... par là! Vous alliez vous jeter dans un étang... par là! — tout simplement! — un étang qui est au bout de cette allée abandonnée, une ancienne carrière que l'eau a envahie et qui a bien sept à huit mètres de fond! Votre père l'avait fait entourer d'un grillage, mais les animaux, en venant boire, l'ont détruit en plusieurs endroits...

René n'avait plus envie de *faire le malin*, comme disait sa cousine. Un léger frisson le saisit.

— Sans vous en douter, mon enfant, vous venez de jouer votre vie et le bonheur de vos parents pour satisfaire un caprice... et c'est très mal! Mais, ne parlons que du danger que vous venez de courir. Et, d'abord, pourquoi cette fugue?

René avait eu la vision d'une noyade au fond de

l'étang et en avait été troublé. Mais on le grondait rarement et il connaissait les trésors d'indulgence qui, du cœur de ses parents, étaient passés dans celui de l'excellent M. Jolibois. Aussi, ce fut sans embarras qu'il répondit :

— Je voulais voir sortir les lapins de leurs terriers... Vous savez, vous m'en avez parlé l'autre jour... Vous m'avez dit : « Ils sortent la nuit au clair de lune... » Et je suis venu... Je pensais que ce serait drôle! Mais je n'avais l'intention que de rester un instant et de rentrer de suite...

— C'est cela... Et vous avez pris la poudre d'escampette sans rien dire à personne! Si bien que, si le hasard n'avait averti M. Jolibois de la fuite de M. René, M. René serait, à cette heure, au fond de la mare... et pour longtemps, sans doute!

René frémit de nouveau et courba la tête.

— Monsieur Jolibois, fit-il, plus humblement que tout à l'heure, comment avez-vous su mon... ma...

Il ne savait quelle appellation donner à sa faute.

— Comment avez-vous su... que j'étais sorti?

— Venez, d'abord, voir vos lapins... puisqu'ils vous ont mis dans cette belle impasse... Nous causerons du reste en revenant et je vous donnerai, en même temps qu'une leçon de morale, une leçon de peinture. Surtout, pas de bruit...

Et, la main de René dans la sienne, M. Jolibois prit

un petit sentier qui aboutissait à une clairière formée par une ancienne sablière. Une colonie de lapins s'en était emparée; aussi, cachés derrière un buisson, le maître et l'élève eurent-ils le spectacle délicieux d'une fête de nuit chez les lapins.

D'abord, sortirent du terrier un papa et une maman; puis un, puis deux, puis une infinité de petits de toutes tailles se joignirent successivement à eux.

Rien de divertissant comme les ébats de ces petits animaux. Ils couraient, sautaient, bondissaient... Parfois, ils se mettaient à trottiner, tout menu, sur leurs courtes pattes; puis, brusquement, ils tombaient en arrêt, les oreilles dressées... Ils repartaient ensuite, comme des flèches...

— Qu'ils sont drôles, dites, monsieur Jolibois, les petits lapins! murmura René, en extase.

— Chut! pas de bruit! Vous les feriez fuir!

M. Jolibois ne se croyait pas si bon prophète. René, qui, sans doute, avait pris froid dans la forêt, lâcha un éternuement aussi malencontreux que magistral. Les échos de la forêt n'avaient pas fini d'en répercuter le fracas, que toute la famille lapine avait disparu.

— Ils vont peut-être revenir, dit René, très peiné de l'événement.

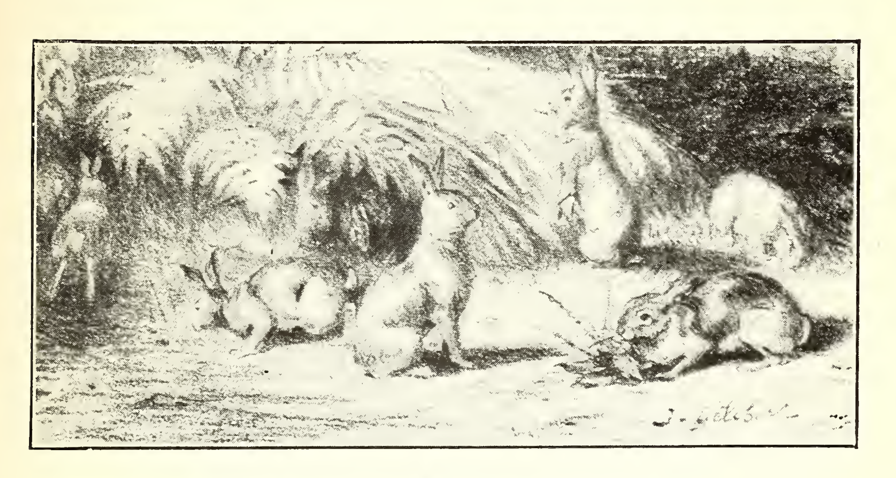
— Ils reviendront si ça leur fait plaisir; quant à nous, nous allons rentrer, prononça, impérieusement

cette fois, M. Jolibois. Voilà une heure que vous êtes parti et je n'entends pas que vous passiez la nuit dehors...

— Une heure seulement? dit René. Il me semble qu'il s'est écoulé une nuit entière!

— Le temps semble passer plus vite dans le plaisir que dans l'ennui!

Ces paroles sentencieuses de M. Jolibois furent



Terriers de lapins (Dessin de J. Gélibert).

interrompues par un crispement des doigts de René sur le bras de son professeur. Le petit garçon venait d'entendre, de nouveau, ce hurlement déchirant qui l'avait tant affecté au début de son expédition. M. Jolibois écouta un instant et dit :

— C'est un cerf qui brame.

— Il a une bien vilaine voix, cet animal! Il m'a fait une peur!

— Tout, la nuit, revêt une forme effrayante. Voyez

la masse des arbres : elle est menaçante et ses contours ne ressemblent en rien à ceux des arbres éclairés par la lumière du jour. Les arbres, à cette heure, semblent plutôt être des rochers que des plantes. Mais, si la terre se fait mystérieuse et noire, de quelle splendeur se revêt le ciel, qu'il soit étoilé ou que les nuages tourbillonnent autour de la lune... Vous aurez un très grand plaisir à vous souvenir de cette soirée terrible quand vous ferez des effets de nuit. Vous en rendrez toujours un peu le côté dramatique, l'ayant observé de très près.

— Oh oui! monsieur Jolibois, répondit René, très animé, je crois que je pourrai faire des belles nuits... Je me souviendrai très bien de celle-ci!

— Vous verrez, petit René, comme le sommeil, la mort, pourrait-on presque dire, des choses, à l'approche de la nuit, est intéressante à observer... Et cette étude est indispensable aux peintres. Quand vient le soir, les tons rouges s'éteignent les premiers : une vache rouge, dans un pré, disparaît très vite. Après les rouges ce sont les jaunes; ils deviennent noirs, pendant que le bleu du ciel ne s'efface que très tard. Une fois la nuit tombée, plus de couleurs éclatantes : tout s'enveloppe et les rayons de la lune éclairent, au gré du peintre, les points qu'il veut lumineux; c'est ce qu'on nomme le clair-obscur. Rembrandt a tiré des effets merveilleux de ces fonds-là. Vous verrez, quand vous serez grand,

La Ronde de nuit, et vous admirerez l'effet des touches des flambeaux qui se détachent sur cette demi-lumière nocturne : *A l'obscure clarté des étoiles,*

comme dit un poète,

étincelante et sombre

comme dit un autre, les objets et leurs ombres ne font qu'un, ce qui fournit des silhouettes étonnantes et fantastiques. Le moindre massif prend, dans la campagne, des aspects de monstre chinois. Le paysage, à la clarté de la lune et des étoiles, est d'un ton bleuté; c'est une lumière voilée, tamisée; puis, aussitôt, dans l'ombre, tout devient noir, d'un noir d'encre. Il n'y a pas de degrés intermédiaires apparents. De là des indécisions, des brutalités, une confusion générale, où personne ne peut affirmer ce que sont, en réalité, les objets que l'on aperçoit.

— On ne peut pas peindre, la nuit, n'est-ce pas? dit René.

— Non, répondit M. Jolibois, mais il m'arrive, parfois, de faire des croquis au clair de lune. Je dessine les silhouettes, d'abord, puis je les peins. Voici ma recette, petit René. Je compose ma palette *le jour*, en disposant mes couleurs dans un ordre que je connais bien, et, la nuit, je prends et j'applique ces couleurs de *mémoire*. J'ai, ainsi, le lendemain, une chose parfois assez laide, mais, le souvenir aidant, j'en tire parti... Et vous ferez de même.

— Est-ce qu'on peut peindre à la lumière d'une lampe ?

— Peindre, non, dessiner peut-être, et encore des effets particuliers... Mais, quant à peindre, hélas ! il n'y faut pas songer. A la lumière artificielle, bougies, lampes ou gaz, les couleurs changent; elles deviennent tout autres que ce qu'elles sont à la lumière du jour. Mais, petit René, avec un peu de mémoire on peut encore se tirer d'affaire.

Les deux amis arrivaient à la grille du parc, qui n'était jamais fermée qu'au loquet. Minuit sonnait.

— Mais comment avez-vous su que j'étais sorti, monsieur Jolibois ? s'avisa encore René, de plus en plus intrigué. Dites-le-moi donc !

— Oh ! d'une façon bien simple ! J'étais à rêvasser à ma fenêtre et je fumais béatement ma dernière pipe avant de me mettre au lit. Je ne pouvais me décider à me coucher, tant la soirée était radieuse. C'est alors que je vis une petite forme bien connue enjamber la haie du parc et se diriger vers la forêt. J'ai d'assez bons yeux et puis, continua M. Jolibois en riant, la grille de mon parc à moi, vous le savez aussi, est tout près de mon château... C'est un avantage quand il s'agit d'espionner les petits garçons en maraude ! Je vous reconnus donc immédiatement. Je ne fis qu'un saut jusqu'au bas de l'escalier... Heureusement que j'ai toujours ma calotte, car je ne m'attardai pas à

prendre mon chapeau ! Et je me précipitai sur vos traces ! Mais vous alliez, vous alliez ! Plusieurs fois, je faillis vous perdre... C'est quand vous disparaissiez sous les grands arbres.

— Pourquoi ne m'avoir pas appelé ? demanda René avec sang-froid. On se serait balladé ensemble.

— Parce que je trouvais que votre... ballade, comme vous l'appelez, méritait une leçon et je comptais sur l'effroi qu'inspire la solitude dans les bois, la nuit, pour vous faire réfléchir sur votre folie et ses conséquences possibles !

— Mais, objecta René, un peu gouailleur, si...vous m'aviez perdu ?

— Je vous aurais appelé. C'est, d'ailleurs, ce que j'ai fait au moment où vous avez disparu... pour de bon... tout en vous promenant, conclut M. Jolibois avec malice.

René comprit l'inutilité de jouer au plus fin avec M. Jolibois. Il se mit à rire, et, bien franchement, entra dans la voie des aveux.

— Oh ! monsieur Jolibois, je n'en pouvais plus de peur ! J'en suis tombé par terre... Mes jambes étaient toutes molles... Je ne suis pourtant pas capon, d'habitude, mais les grands bois, la nuit, c'est vraiment effrayant !

— Surtout quand on n'a pas la conscience tranquille, René !

Ils étaient devant la petite porte de service par laquelle l'intrépide artiste s'était échappé. C'était la dernière qu'on fermait au château et encore, la plupart du temps, les domestiques l'oubliaient-ils. René avait compté sur cette circonstance. Après s'être assuré qu'il pourrait regagner sa chambrette sans encombre, René embrassa son maître et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin, à huit heures, devant le chevalet. Puis, timidement :

— Monsieur Jolibois, je voudrais vous demander quelque chose !

— Quoi, mon enfant ?

— Je voudrais que vous me promettiez de ne rien dire à papa et à maman de... de...

— De vos distractions nocturnes ? Je vous le promets. Mais promesse pour promesse. Vous vous engagez à ne jamais sortir du parc, ni le jour, ni la nuit, sans votre vieil ami Jolibois !

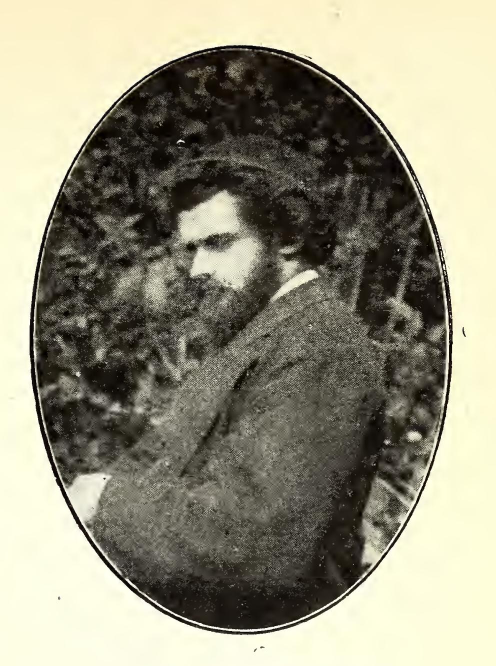
— Je vous le jure, monsieur Jolibois !

— Je serai muet, alors... A demain, mon enfant.



CHAPITRE IX

DU CROQUIS



Dernière photographie d'Henri Regnault.

Lorsque René entra dans la serre, ce matin-là, M. Jolibois était au travail depuis plus d'une heure.

— Bonjour, mon ami. Avez-vous bien reposé ? demanda le vieux maître.

— Oui, monsieur Jolibois.

— Sans rêves, sans cauchemars ?

— Ma foi ! oui, et tout d'une traite !

Ce disant, René étendit les bras, ferma les poings et bâilla longuement.

— Pas bien disposé ce matin, petit René, et je comprends cela ! La nuit d'hier a été mouvementée !

— Plus bas, monsieur Jolibois, plus bas ! fit René, regardant avec inquiétude de côté et d'autre. Si on allait vous entendre !

— Ne craignez rien, mon enfant, personne ne peut nous entendre. Comme il est trop tard, ce matin, pour

aller revoir notre motif en forêt, nous regagnerons le temps perdu demain. Aujourd'hui, séance de croquis.

— Mais j'en ai déjà fait, des croquis.

— Vous avez fait des esquisses.

— Est-ce que ce n'est pas pareil ?

— Pas tout à fait. C'est un peu cela, mais c'est mieux encore. L'esquisse est un premier travail, un dessous ; le croquis est en lui-même un travail achevé, fait d'un trait, d'un contour, et qu'on ne doit pas reprendre puisque le sujet qu'on a traité est disparu. C'est une note, un souvenir, qu'il faut garder avec soin et sortir de son carton en temps utile.



Esquisse d'aquarelle.

« Le croquis est bien, en art, l'exercice le plus indispensable qui se puisse recommander, et nous en ferons souvent et beaucoup ensemble. Le croquis vaut mieux que le dessin appliqué que font beaucoup de jeunes gens, dessins sur lesquels ils passent des journées, des semaines et même des mois. Je sais bien que ces dessins minutieux, fignolés, léchés, ont, aux yeux des personnes peu initiées, de petits airs de chefs-

d'œuvre, mais ce sont là des succès dont nous ne nous occuperons pas.

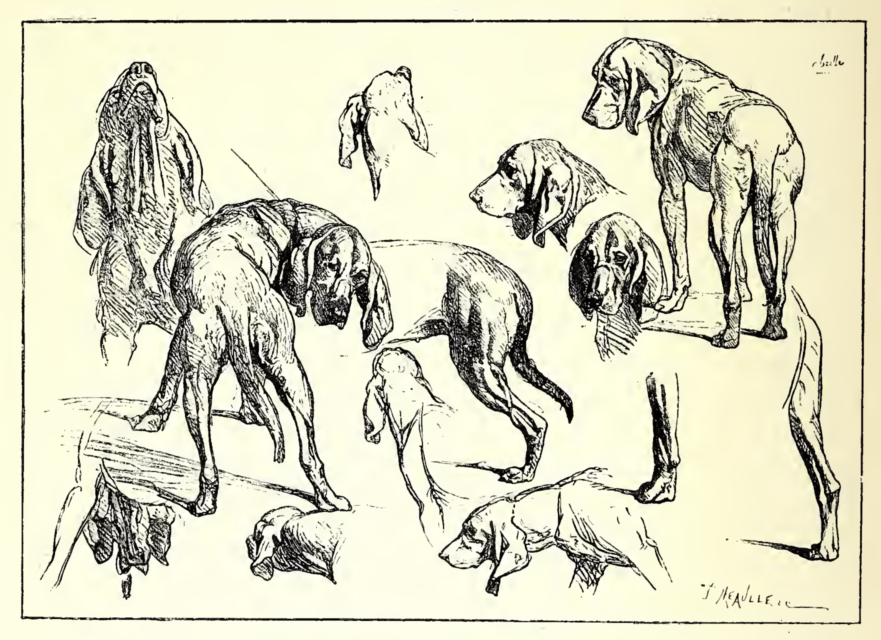
« J'insiste beaucoup, mon enfant, sur ce genre d'exercice du croquis, en ce sens qu'il ne cesse jamais d'occuper l'artiste, et que, plus celui-ci grandit, plus il en charge ses albums. Croquis et notes, quels trésors accumulés ! Un croquis est la représentation de ce que vous voyez, obtenu rapidement à l'aide de quelques traits expressifs. Ce sont les grandes lignes d'un paysage, les plis d'un vêtement, les contours d'objets dont on veut garder le souvenir.

« Le croquis s'exécute avec tout ce que l'on veut, charbon, crayon, plume, pastel. Tout est bon. Le croquis est œuvre de simplicité, de sincérité et d'étude attentive. Avec entrain, et en cherchant la largeur dans l'exécution, vous vous habituerez à prendre rapidement les proportions et les formes, même les indications de mouvements. Je voudrais dans toutes les écoles de dessin un cours de croquis une fois par semaine, ou mieux, une heure chaque jour.

« Voici des croquis que je vous ai apportés comme exemple, me doutant que vous seriez trop fatigué pour recourir les bois ce matin. Ce sont des chefs-d'œuvre de ce pauvre Henri Regnault, dont je vous dirai l'histoire à la fin de notre leçon.

« Ces croquis de chiens, faits au chenil de Meudon, sont la véritable expression de ce que le croquis doit

être. Tenez! Voyez comme, tout enfant, il avait le goût du dessin. Voici des jouets qu'il a dessinés et peints lui-même. Il les découpait et les collait sur de petits morceaux de bois pour les faire tenir debout et il créait ainsi toute une ménagerie. Regnault avait alors huit



Chiens (Croquis d'Henri Regnault)[1].

ans — quatre de moins que vous. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, ne nous exagérons rien; mais on y trouve, cependant, des qualités, et bien des hommes ne feraient pas ainsi de souvenir un croquis de tigre aussi ressemblant. Mais en voici un autre qu'il fit à l'âge de treize ans. Cette fois, nous sommes presque en

1. Extrait du journal *l'Art*.

face d'un dessin d'artiste arrivé. En tous cas, la note est bien amusante, bien spirituelle :

« *Juillet 1855. On attend la reine d'Angleterre, partie de plaisir pour le soldat.* » Comme ils sont drôles, les pauvres petits soldats, qui s'épongent le front, comme ils peinent sous le soleil! Le colonel, lui-même, finit



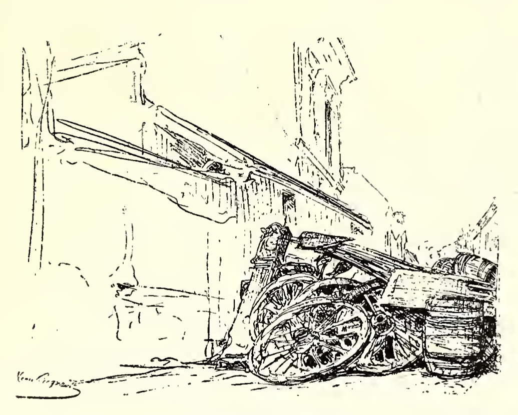
On attend la reine d'Angleterre.
Premier dessin d'Henri Regnault[1].

par manquer de dignité, tant l'attente lui paraît longue! N'est-ce pas charmant d'observation et d'une jolie exécution, comme croquis? Cela ne gagnerait pas à être poussé plus loin. Puis, dans un autre ordre d'idées — plus tard, aussi ! — voici un croquis du général Prim : c'est une ébauche à peine indiquée, à grands coups de crayon. Mais quelle expression ! Quelle vie intense!

1. Extrait du journal *l'Art*.

« Enfin, un dernier croquis — son dernier, veux-je dire, car il le fit avant de mourir. — Du reste, mon cher enfant, pendant que vous allez essayer d'imiter ces croquis, je vais vous résumer la vie et la carrière de ce merveilleux artiste, bien dignes de vous être données en exemple.

« Alexandre-Georges-Henri Regnault naquit le 30 octobre 1843. C'était un élève studieux, et il eut au collège Napoléon des récompenses nombreuses. Il en eut aussi aux concours, mais ce fut surtout pour le dessin qu'il montra les plus grandes aptitudes, et cela, vous l'avez vu, dès sa plus tendre jeunesse. Il dessinait sans cesse, et ses albums sont couverts de croquis et de notes qui remontent à sa treizième année. En 1860, il fut admis à l'École des Beaux-Arts et eut pour maître Cabanel. Entre ses cours, il dessinait constamment sur nature; il se plaisait au Jardin des Plantes, où il faisait des études dessinées et peintes. Les tigres, surtout, avaient fait

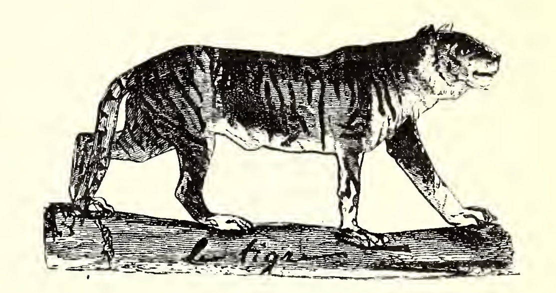


La barricade de Noisy-le-Sec
(Dernier dessin d'Henri Regnault)[1].

1. Extrait du journal *l'Art*.

sa conquête. Il apportait à ces peintures une attention énorme et, dans ses croquis, une allure, une fougue saisissantes. Il concourut et obtint le prix de Rome avec ce tableau-ci : *Thétis offrant à Achille les armes forgées par Vulcain.* Il avait alors vingt-trois ans.

« Avec quel enthousiasme il partit ! Quelle foi en l'avenir il ressentait ! Qu'ils sont heureux, qu'ils ont le droit d'être fiers, les parents qui ont de tels enfants ! Vous serez comme ce beau jeune homme, René, ardent au travail, confiant dans votre étoile, cherchant à acquérir les connaissances nécessaires. Et, cela... en faisant beaucoup de croquis ! C'était là le secret de Henri Regnault : toujours il avait le crayon à la main et toujours ses fidèles albums. Il passe par Florence, qu'il visite. Il arrive à Rome, qui fut pour lui une révélation, un éblouissement ! La vue des œuvres de Michel-Ange le faisait trembler d'émotion ! Ce fut à cette époque qu'il envoya l'*Automédon domptant un cheval sauvage,* œuvre pleine d'audace et de furie, étonnante chez un si jeune artiste.



Tigre (Dessin d'Henri Regnault à l'âge de huit ans, découpé et monté sur bois pour servir de jouet)[1].

1. Extrait du journal *l'Art.*

« En 1868, il vint passer quelques mois en Espagne, pour y connaître les tableaux de Vélasquez et de Goya. Il lui arriva là une singulière aventure. Ayant été présenté au général Prim, Regnault fut frappé de la belle figure de ce célèbre citoyen, alors dans toute sa gloire. Il obtint l'autorisation de faire son portrait, et en fit l'œuvre superbe que vous pouvez voir maintenant au Musée du Louvre. Le général était sans doute un habile général, mais il se montra, en cette occasion, critique d'art bien médiocre. Le tableau ne lui plut point, et il ne se gêna pas pour le montrer. Il fut froid. Regnault, très froissé, ayant conscience de ce qu'il avait fait, apporta sa toile en France et l'exposa au Salon de 1869, où elle eut un retentissement immense.

« Henri Regnault rêvait d'un voyage en Égypte. La terre des Pharaons et les grandes cérémonies religieuses le hantaient. Il était sur le point de mettre ce rêve à exécution, lorsque éclata la guerre de 1870. Bien qu'exempt du service comme Prix de Rome, il s'empressa d'accourir à Paris, et s'engagea dans un régiment de marche. Il prit part à l'importante sortie du 19 janvier 1871. Ce soir-là, après une journée de combat, au moment où fut donné le signal de la retraite, à Buzenval, Regnault dit à ses camarades qui l'entraînaient : « Laissez-moi, je vous rejoins dans un « instant... Le temps de tirer mes dernières cartouches ! »

Il ne les rejoignit pas... Une balle prusienne l'avait

frappé à la tête et, quelques jours plus tard, on retrouva son corps parmi les monceaux de morts transportés au Père-Lachaise.

— Pauvre Henri Regnault! fit René, les yeux pleins de larmes.

— C'est une histoire touchante que la sienne, mais bien jolie aussi! Cette vie de luttes et de triomphes se terminant par cette apothéose de gloire! Et comme son caractère se montre bien là tout entier! Regnault ne considérait une œuvre finie que lorsqu'il avait usé à la produire tout ce qu'il avait de génie et de métier. Là encore, sur le champ de bataille, il ne voulut partir qu'après avoir usé tous ses moyens de défense, qu'après avoir tiré sur l'ennemi *sa dernière cartouche*. Ce fut dans ce geste héroïque, en appliquant la touche suprême à son œuvre militaire, que le cher



L'aigle
(Dessin d'enfance d'Henri Regnault[1]).

1. Extrait du journal *l'Art*.

artiste tomba, héros et martyr, accomplissant jusqu'au bout son devoir dans la défense de la patrie !

« Tous les peintres ont dans leurs cartons, comme Regnault, des milliers de croquis. C'est leur richesse, la mine à laquelle ils puisent journellement. Voici d'autres charmants croquis de paysages, de Merson; remarquez, dans celui-ci, comme il poursuit la forme, comme il recherche la souplesse, l'allure. Rien ne lui est indifférent; tout, au contraire, dans cet exercice, est plaisir et joie. Je le rencontrai un matin, à travers champs, — il était peut-être six heures. — Il me dit qu'il allait faire un croquis des milliers de toiles d'araignées qui, à cette époque de l'année, — c'était en avril, — se tendaient sur les buissons... Et il murmura les vers de Victor Hugo :

Toute la nef, d'aube baignée,
Palpitait d'extase et d'émoi.
— Ami, me dit une araignée,
La grande rosace est de moi !

« C'est dans le croquis que se découvre le mieux l'originalité et la valeur de l'artiste, de même que la graphologie trahit le caractère de l'écrivain. Le croquis est, en somme, une écriture.

« Ainsi, René, vous ne sortirez plus sans un album dans votre poche, un crayon et un canif. Et tout ce qui frappera vos yeux sera pieusement recueilli et noté largement, mais respectueusement. Ah ! que votre cousine a été mal conseillée, et quelle faute d'avoir laissé

cette petite main dessiner des à peu près, d'avoir habitué ces yeux à ne pas voir, à ne pas regarder !

— Mais, monsieur Jolibois, vous devriez lui dire cela, à ma cousine!

— Elle ne m'écouterait pas, mon enfant. On lui a dit que ce qu'elle faisait était parfait, charmant, ravissant... C'est fini ! Et plus tard, elle regrettera bien ces succès préventifs et sans valeur.

— Monsieur Jolibois, dit René, devenu très sérieux, vous ne me gâterez pas... jamais !

— Jamais, René ! Et cependant, j'hésite parfois à vous dire certaines choses un peu difficiles à comprendre peut-être... des choses pas amusantes... pour vous.

— Je vois bien, monsieur Jolibois, que ce qui m'amusait autrefois, n'aura plus pour moi autant d'intérêt! Car ce que vous me dites me fait penser à des choses toutes nouvelles.

— Oui, mon enfant, d'autres plaisirs vont remplacer vos premiers jeux et je suis heureux de vous voir prendre goût à ce qui fut la joie de ma vie !





Matinée de printemps (Tableau de Fel. Daubigny).
(Musée du Louvre.)

CHAPITRE X

L'AQUARELLE DE RENÉ
UN ARBRE QUI RACONTE LES QUATRE SAISONS

René doit, à six heures, ce soir, souhaiter à sa maman une bonne et heureuse fête ! C'est ce soir qu'il doit lui remettre *son œuvre*, l'œuvre *peinte par lui,* René, et *encadrée !*

Encadrée, son aquarelle à lui, René, encadrée comme un vrai tableau... René est bien fier, et il en a le droit, le cher enfant ; mais il est plus heureux encore que fier, puisque c'est pour sa maman qu'il a fait son premier ouvrage !

Aussi quelle impatience est la sienne !

M. Jolibois est allé ce matin à Paris la chercher, la fameuse aquarelle, qu'il a lui-même portée à encadrer la semaine dernière ; M. Jolibois ne revient pas ! Et il est quatre heures !

Dans la serre, devenue son atelier, René se démène. Il ne veut parler à personne, de crainte que son secret ne lui échappe... Si son secret lui échappait, il n'y aurait plus de surprise !

Non ! Il aime mieux ne pas bouger !

Au jardin, le jardinier cueille plus de fleurs qu'à l'ordinaire ; les domestiques, dans la maison, s'agitent plus que de coutume. Mais il est bien entendu que Mme Morin ignore ce qui se passe, qu'elle est, pour le moment, devenue aveugle et sourde, et que ce soir elle sera aussi surprise qu'enchantée !

— Allez, allez, disait ou pensait René avec une pitié supérieure. On sait vos façons, à tous, mais on ignore les miennes ! *Personne*, ici, n'a vu, MON TABLEAU !!!

Ces deux mots magiques : *Mon tableau*, remplissaient René d'une joie indicible... Il suffoquait !.. Ne pouvant tenir en place, il s'efforça de distraire sa pensée... mais il y revenait toujours...

— Où offrirai-je mon tableau ?

Il réfléchit.

— Dans la salle à manger ? Il fera trop sombre ! Dans le salon ? Trop sombre aussi. Ici ! ici ! dans la

serre ! Sur mon chevalet ! Avec un bouquet ! ! ! Non ! Pas de bouquet !

René craignait déjà la concurrence.

Le point fixé, — où il offrirait son tableau, — René fut repris de son agitation. Il trépignait.

— Vraiment ! M. Jolibois devrait être là ! Le train vient de passer ! Est-ce qu'il l'aurait manqué ? Mais non ! Le voilà ! Quel bonheur !

M. Jolibois, couvert d'un grand manteau comme en portent les élèves de la Villa Médicis, à Rome, arrivait en effet, tenant sous son bras une petite caisse plate.

René se précipita au-devant de lui, et ils revinrent ensemble à la serre.

La joie de René était inexprimable. C'était de l'ivresse, du délire !

— Oh ! monsieur Jolibois ! fit-il, haletant, est-ce que c'est joli, dites ? Est-ce que c'est réussi ?

— Très joli, très réussi, très bien, répliqua M. Jolibois en souriant.

Mais, sans lâcher le colis, M. Jolibois commença par s'asseoir sur un fauteuil de rotin, et s'épongea lentement le front. Alors seulement, René s'aperçut que son vieux maître était un peu pâle. Pris de remords, il demanda, inquiet :

— Vous êtes fatigué, monsieur Jolibois ?

— Un peu, mon enfant... Je n'ai plus vingt ans !

— Pardonnez-moi, dit René, confus. Mais, c'est que je suis si content !

M. Jolibois regarda son élève... Il était content aussi, et tout attendri de cette joie qui était son ouvrage... Brave M. Jolibois !

— Nous ouvrirons la caisse tout à l'heure, monsieur Jolibois, reprit René, qui s'était assis bien sagement, quoique l'agitation de tous ses membres témoignât de son effort. Quand vous serez reposé ! Dites-moi, en attendant, où vous pensez que je doive donner mon tableau à maman ?

— Ici... Ici, sans contredit ! Nous allons arranger cela ! La présentation d'un tableau a aussi son intérêt, — que dis-je ? — un intérêt... CAPITAL !.

Et, avec la vivacité d'un jeune homme, oubliant tout d'un coup sa fatigue, le vieil artiste, en un tour de main, drapa sur le chevalet son manteau, mais à l'envers : le ton rouge passé de la doublure de soie allait servir son arrangement le mieux du monde !

— Vous ne sauriez croire, mon enfant, l'importance, l'influence qu'a sur un tableau le fond sur lequel on le place ! Sur un fond violet, votre tableau jaunirait ; sur un fond rouge vif, il verdirait... Vous étudierez cela plus tard. Pour le moment, plaçons le chef-d'œuvre dans un milieu qui le fasse valoir... Cette nuance défraîchie est absolument notre affaire !

— Mais comment ferez-vous venir ici papa et maman

sans qu'ils se doutent pourquoi... dites, monsieur Jolibois?

— Comptez sur papa Jolibois... J'y parviendrai... Mais, défaisons le paquet... Vous avez assez attendu, mon pauvre petit... Vous avez montré une patience d'ange! Ah! celui qui s'aviserait d'insinuer devant moi que René Morin est un enfant gâté — mal élevé, par conséquent — serait bien reçu! Dans le temps, je ne dis pas! Mais maintenant! Ah! on dit que la musique adoucit les mœurs! Et la peinture donc!

Tout en bavardant, très gai, M. Jolibois, avec toutes sortes de précautions tendres, avait décloué le couvercle, retiré le papier de soie et — *enfin!* — enlevé de la caisse l'aquarelle, l'aquarelle de René!

Elle apparut!

René, les joues en feu, les yeux brillants, aurait voulu toucher, aider, mais il sentait ses mains si tremblantes, presque froides d'émotion, qu'il n'avait pas osé! Il aurait craint de tout casser!

Elle était là, son aquarelle — *enfin!*

Qu'elle lui parut ravissante et comme elle l'était, en effet, se détachant dans un passe-partout gris de la largeur d'une main, entourée d'un cadre doré, mais d'une nuance d'or effacée, brunie avec une légère couche de brou de noix!

René la contemplait en extase. Il en perdait la parole... M. Jolibois, en le voyant ainsi, se dit qu'il n'y

aurait plus de doute à éprouver, désormais, sur la vocation de René... Cette émotion, cette extase n'auraient pas été ressenties par un enfant ordinaire ! Ce petit bonhomme-là était un artiste !



Le tableau de René Morin.

Lorsque René revint à lui, son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de M. Jolibois

— Oh ! merci, monsieur Jolibois ! Merci ! Que vous êtes bon de m'avoir appris à peindre... d'avoir fait encadrer mon tableau !

M. Jolibois serra tendrement son élève sur son cœur. Tendrement, mais silencieusement . . . M. Jolibois était remué jusqu'au fond du cœur, et il sentait qu'il allait s'attacher plus que jamais à l'enfant à partir de ce jour-là !

— Allons ! cher petit, calmez-vous ! Vous aussi vous me faites grand plaisir ! A vous aussi je puis dire *merci !* J'espère que ce premier succès sera suivi de beaucoup d'autres ! En attendant, il faut que j'aille chercher vos parents... L'heure s'avance...

— Oh oui ! monsieur Jolibois... Les voilà... Papa et maman... Là-bas, dans les rosiers... Allez vite les chercher... Je vous en supplie !

Et René était ressaisi de sa fièvre.

— Sans avoir l'air de rien ! dit le vieux professeur, en riant.

— Oui, oui !... Sans rien dire !

— Allons ! Je pars !

Et René suivit des yeux M. Jolibois qui s'avançait, d'un pas vif et alerte, la mine toute joyeuse, vers M. et Mme Morin.

— Comment va-t-il s'y prendre? se demandait le petit garçon. Comment va-t-il les amener ici... Sans dire pourquoi ? Ce n'est pas facile ! Mais il trouvera bien, M. Jolibois ! Il est si intelligent ! Aussi intelligent qu'il est bon ! conclut René, dans un élan de reconnaissance pour son vieux maître.

Entre les rosiers chargés de roses, voici ce qui se passait. M. Jolibois qui y avait donné rendez-vous à M. et Mme Morin, leur disait : — Venez vite... Le cher enfant ne se possède plus d'impatience et de joie... Et j'avoue que j'ai hâte moi-même de savoir ce que vous

pensez de cette tentative, réellement pleine de promesses !

Le cher papa et la chère maman, qui n'attendaient que d'être appelés, accoururent à la serre. René s'était posté à l'entrée et, prenant sa mère par la main, il la conduisit devant le chevalet; puis, le sang toujours aux joues, les yeux étincelants et la voix mouillée, il dit :

— Pour ta fête, maman!

La confiance que M. et Mme Morin avaient en M. Jolibois était extrême. Plusieurs fois déjà, ils lui avaient entendu louer les dispositions de leur fils pour le dessin; mais ils ne savaient pas que René se fût attaqué à la peinture — déjà ! — et leur étonnement, leur joie, dépassèrent toute attente. Mme Morin embrassa longuement le petit artiste, en pleurant de bonheur, et murmurait, au milieu de ses larmes :

— Cher petit, rien ne pouvait me faire plus plaisir! Je suis bien fière de toi !

Le papa, plus fort, comme il sied, mordillait sa moustache et reniflait de façon suspecte, tout en répétant à M. Jolibois :

— Il ira loin, le gaillard ! Mais il vous devra une fière chandelle, mon cher voisin !

— Oh! pour ça oui ! s'écria René. Et, quittant sa maman, il se jeta au cou de M. Jolibois comme il l'avait fait tout à l'heure, disant :

— Je ne cesserai jamais de vous dire merci, mon bon, mon cher monsieur Jolibois !

Au milieu de ces effusions apparut, soudain, la petite cousine, qui, elle aussi, venait voir le tableau de René. Elle l'admira sincèrement, le trouvant même plus complet que ce qu'elle faisait.

Mlle Berthe manquait de simplicité, mais elle n'était pas sotte du tout. Elle avait bien compris que M. Jolibois n'était pas de ses admirateurs ou plutôt, qu'il n'approuvait pas sa manière de travailler, bien moins sérieuse que celle qu'il inculquait à René. Lorsqu'elle vit ce à quoi son cousin était arrivé, et en si peu de temps, elle fut stupéfaite. A sa stupéfaction se joignirent, bientôt, du regret et même du remords. Et, comme ce n'était pas une jeune personne capable de garder ses réflexions pour elle, elle dit, franchement, à M. Jolibois, qui admira son gentil courage :

— Monsieur Jolibois, c'est très bien ce qu'a fait là René, n'est-ce pas ?

— Très bien... et surtout, comme je l'ai dit à ses parents, plein de promesses !

— Je ne ferai jamais aussi bien, moi !

— Pas en suivant la voie où vous vous êtes engagée, dans tous les cas, mademoiselle !

— Et... si je voulais m'y mettre, et peindre... autre chose que des œillets ?

— Vous arriveriez peut-être... Mais il vous faudra

beaucoup travailler et recommencer à dessiner, comme si vous n'aviez encore rien fait.

La petite cousine devint cramoisie et, sans en dire davantage, quitta la serre.

Le conseil dépassait un peu ses dispositions actuelles.

— Pauvre petite! dit M. Jolibois, je suis peut-être dur pour elle, mais c'est dans son intérêt... n'est-ce pas, René?

— Sûrement, monsieur Jolibois. C'est malheureux qu'elle retourne demain à Paris, car elle aurait grand besoin de vous!

M Jolibois, bien entendu, assista au dîner. Vous pensez si René fut fêté! Autant, ou presque, que sa maman! En même temps qu'à la santé de Mme Morin on but aux succès futurs et répétés du petit artiste en herbe. Son excellent professeur eut, quoiqu'il s'en défendît, sa part de l'ovation.

Le lendemain — lendemain de fête — René n'était pas en train. Il faut croire, aussi, que les lauriers sont très fatigants à décrocher, puisqu'on parle toujours de se reposer dessus. Les siens avaient, décidément, un peu lassé notre ami. Et puis, c'était le départ des hôtes du château. Pour toutes ces causes, il fut convenu qu'on ne travaillerait pas.

M. Jolibois, vers les deux heures, avait pris son bâton

et s'en était allé flâner dans les bois. C'était un doux poète que M. Jolibois, et sa pensée trottait devant lui comme le chien d'un aveugle, le conduisant où elle voulait.

Elle ne voulut pas aujourd'hui le conduire bien loin. Il s'arrêta à l'orée de la forêt, s'assit sur un banc ; puis, tirant son album de sa poche, il se mit à croquer un jeune chêne qui, en bordure de route, se dressait avec une sorte d'orgueil — celui d'un géant futur et déjà dominateur.

Il dessinait, le temps passait... Et il rêvait...

— C'est bien beau, un chêne, pensait-il.

Nous connaissons l'amour de M. Jolibois pour ces superbes ornements des forêts. Il pensait encore :

— Quelle force ! Quelle majesté ! Quelle volonté semble exister dans ses mouvements ! Ses branches sont inflexibles. Trop chargées, elles se briseraient, mais ne plieraient pas... On sent cela...

Et M. Jolibois dessinait crânement, d'un trait sûr, l'élan de ces branches qu'il poursuivait des yeux, sous le feuillage...

Il était si absorbé qu'il n'entendit pas René et sa cousine surgir, tout à coup, derrière lui.

— Bonjour, monsieur Jolibois, firent les deux petits.

— Bonjour, mes enfants... Et où allez-vous, de ce pas léger?

— Nous vous cherchions, Berthe et moi, répondit René, et nous vous avons vu de très loin.

— Vous avez votre album, René, dit M. Jolibois, regardant un bel album tout neuf, recouvert de toile grise, que portait son élève.

— Moi aussi j'en ai un, intervint Mlle Berthe, avec empressement.

M. Jolibois la considéra, un peu interloqué, mais ne dit rien encore. Puis, se ravisant :

— Eh bien! mettez-vous là, tous les deux, près de moi, et imitez mon exemple.

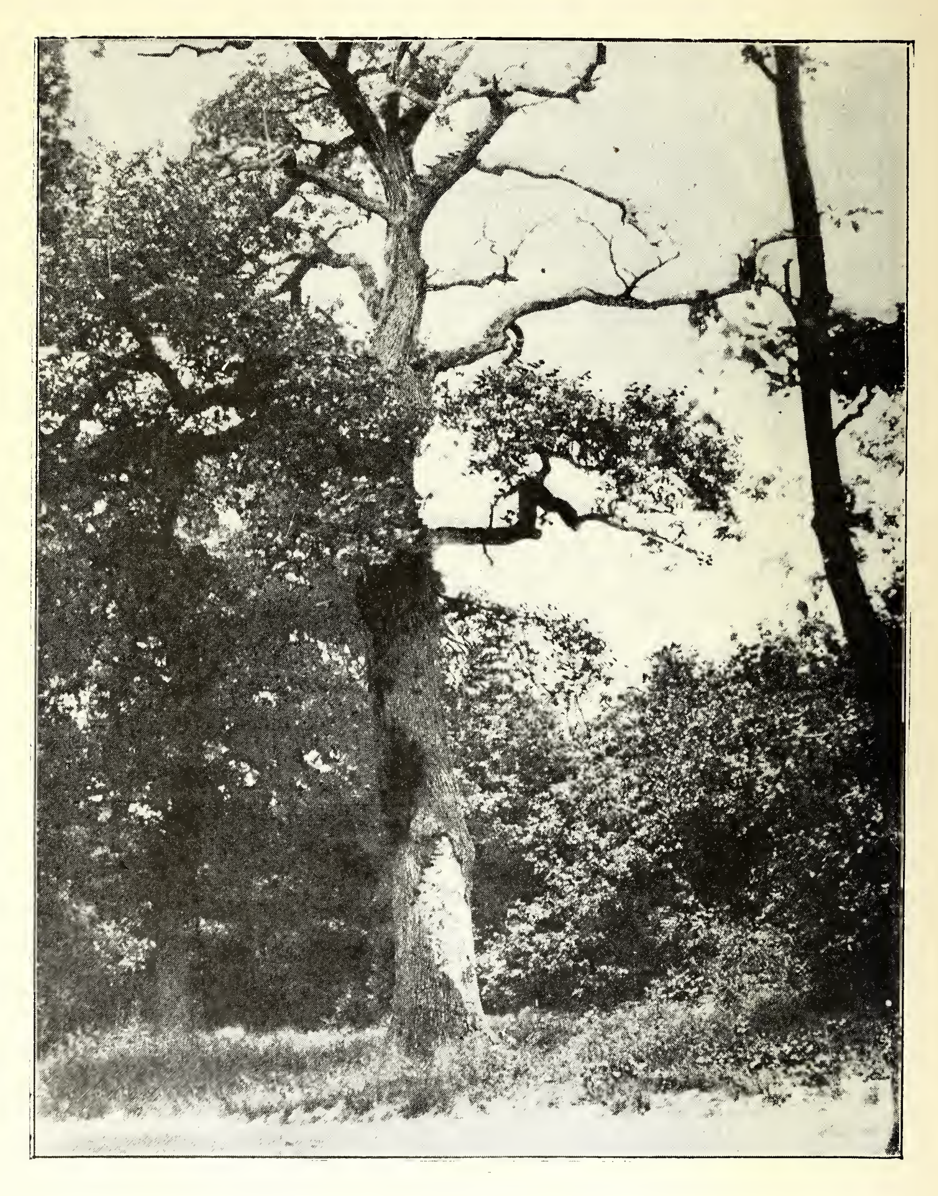
Sans un mot d'observation, avec une soumission charmante, les deux enfants se mirent à dessiner. M. Jolibois n'en revenait pas! Tous trois se turent longtemps, travaillant à qui mieux mieux...

Cependant, ce silence prolongé finit par ennuyer René.

— Il est bien, cet arbre, remarqua-t-il, mais cela ne fait pas un tableau!

— Erreur, mon petit René, répondit M. Jolibois, cela fait un tableau, mais il faudrait des figures pour le compléter. Ce que nous dessinons n'en serait alors qu'une partie. Le motif serait cette longue route, cette lisière du bois qu'une voiture occuperait ou qu'un troupeau animerait. Mieux encore, et j'y pense! Votre prochain tableau, René, sera ce chêne lui-même, et vous le ferez quatre fois, à quatre époques différentes de

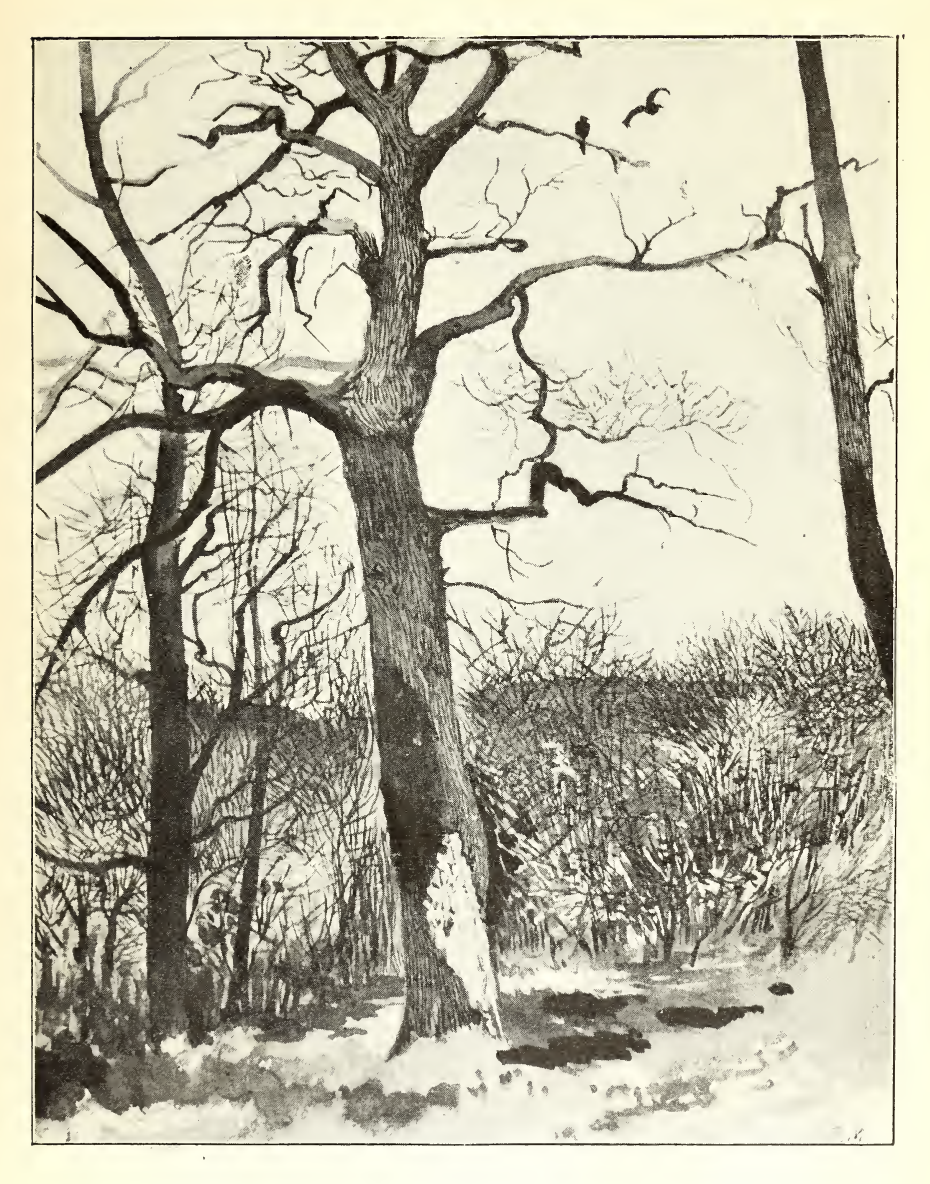
l'Année : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Nous



Été.

étudierons ensemble, d'avance, ces quatre tableaux,

faits d'après un même modèle et qui seront, cepen-



Hiver.

dant, si différents. Ah! si notre petit chêne parlait

comme celui de La Fontaine — vous vous souvenez, dans *Le Chêne et le Roseau?* — voici ce qu'il nous raconterait :

« Quand l'hiver sera venu, quand mes feuilles seront dispersées par le vent, tout, autour de moi, sera dénudé. Cette plaine étendue, qui borde la route, sera nivelée et blanche de neige. De vilains corbeaux la tacheront de leurs robes noires et seront les seuls habitants de ces lieux. Quelques paysans, vieillards à l'hiver de la vie, viendront chercher les branches mortes et en feront des fagots qu'ils emporteront péniblement, tandis que, sur mon front, de gros nuages sombres, que le vent déchiquettera, m'envelopperont de leurs lambeaux humides. J'aurai froid sous mon écorce dure, et la vie s'arrêtera en moi.

« Puis, quelques mois passeront, et un beau matin, un soleil tiède fera tout revivre dans la nature. La sève se remettra à circuler dans mes branches et les oiseaux reviendront s'y poser. Arbres et arbustes, autour de moi, éclateront en bourgeons et l'herbe se couvrira de fleurettes épanouies. Les feuilles fraîches, à peine écloses, donneront au paysage des nuances d'une finesse infinie... Puis, viendra l'été, l'été vainqueur, tel que vous le voyez aujourd'hui, puissant et splendide; et c'est la joie de vivre des êtres et des choses, joie si courte, car, bientôt, l'automne roussira mes feuilles, que le soleil couchant teintera d'or... Les

beaux jours diminueront et deviendront mélancoliques, comme si l'approche du nouvel hiver était une menace de mort... »

« Voilà ce que dirait le chêne, s'il racontait sa vie et voilà ce qu'il faut peindre, René, ou, tout au moins, tenter de peindre. Pour cela il faut de multiples études...

Il fallait rentrer, revenir au château. Mlle Berthe, nous l'avons dit, partait le soir, avec ses parents et devait s'occuper de ses préparatifs.

— Vous retournez à Paris, mademoiselle? Mais ce n'est pas définitif, je suppose? Vous reviendrez bien un peu aux vacances, sans doute, chez votre oncle et votre tante?

— Non, monsieur. Nous irons en Suisse.

— C'est un beau pays, mademoiselle; vous aurez là de superbes sujets d'étude!

— Oui, répondit la fillette, un peu maussade; mais je vois bien que mes commencements sont défectueux... Je vais demander à maman de me faire changer de professeur... ou, peut-être, de me mener à un cours, et...

— Il faut des principes, certes, mais peû importe, après tout, mon enfant, avec qui vous travaillerez; l'important est de *travailler!* Tous les professeurs sont bons, mais ils ne valent en réalité que par l'élève. Si

vous les découragez... ils se décourageront, comme disait mon vieux maître, qui avait l'habitude de se servir d'un même mot tant qu'il pouvait! C'était une avarice bien curieuse! Il disait volontiers : « Si vous vous en allez, je vais m'en aller, et, en m'en allant, je m'en vais aller à la poste! »

René et sa cousine, qui faisaient des devoirs de style, rirent beaucoup de cette phraséologie très spéciale.

— Oui, il était bien comique, le pauvre, reprit M. Jolibois, en souriant, mais, quoique peu lettré, il était bien bon, et, s'il ne savait qu'un métier — le sien! — il le savait à fond et ne faisait que celui-là! Et comme il s'attachait à ses élèves, les suivant, ne les quittant plus! Beaucoup se sont enrichis de ses conseils. Quelques-uns sont devenus célèbres. Lui est resté le même, disant de bonnes, d'excellentes choses dans une langue pauvre et des tournures misérables. Tous, nous l'aimions... Il est mort très pauvre...

M. Jolibois prononça ces derniers mots d'une voix à peine perceptible.

— Monsieur Jolibois, dit soudain, Mlle Berthe, que le vieillard apprivoisait décidément, je vous remercie bien de tous vos avis. Je suis sûre, continua-t-elle, avec l'emphase un peu précieuse dont elle était coutumière, qu'ils m'ont tracé un chemin dont je ne sortirai plus maintenant!

— Et ce chemin, mademoiselle, quel est-il? interrogea M. Jolibois, avec un certain étonnement.

— Celui de l'étude, monsieur.

Et, en le quittant à la grille du château, elle lui tendit la main.





Diogène jetant son écuelle (Tableau de Poussin)[1].

(Musée du Louvre.)

CHAPITRE XI

M. JOLIBOIS ET RENÉ RÉPARATEURS DE TABLEAUX

Une double aventure, assez singulière, survint, vers cette époque, à nos artistes, M. Jolibois et René Morin.

Commençons par celle du plus vénérable des deux.

M. Jolibois s'en revenait du château un matin et rencontra le maire, qui, ainsi que lui, rentrait déjeuner.

1. Extrait de *La Peinture française* aux XVIIe et XVIIIe siècles, par Olivier Merson, un beau volume in-8 contenant 118 gravures d'art. Broché, 3 fr. 50. Relié, pleine toile, 4 fr. 50. A. Picard et Kaan, édit.

On échangea une poignée de main cordiale, puis quelques mots sur les santés réciproques, et la conversation devint bientôt animée, car M. le maire était presque aussi bavard que M. Jolibois et presque aussi distrait; et c'était, pour leurs vieilles bonnes, un éternel sujet de désolation que la fréquence avec laquelle ils oubliaient l'heure des repas!

Or, ce matin-là, après avoir taillé une longue bavette M. le maire prenait congé du vieil artiste lorsque, tout à coup, comme animé d'une inspiration soudaine, il s'informa si M. Jolibois travaillait toujours et s'il n'avait pas quelque œuvre importante sur le chevalet.

— Une œuvre importante, monsieur le maire? fit M. Jolibois, en riant. C'est un peu beaucoup dire! Je n'ai point de commandes officielles et vous-même ne faites pas souvent appel aux peintres pour orner votre mairie — soit dit sans reproche!

— Je le prends bien ainsi, monsieur Jolibois. Il est certain que si je ne consultais que mes goûts, la maison commune serait ornée comme les palais d'Italie, à l'époque de la Renaissance... Hélas! mes ressources sont insuffisantes pour que j'en tente la réalisation, personne ici, d'ailleurs, ne semble en éprouver le besoin. La mairie leur plaît telle qu'elle est et moi je m'en contente... Et, cependant...

Ici, le brave homme s'interrompit avec un profond soupir.

— Et cependant? interrogea M. Jolibois.

— Et, cependant, nous avons dans notre vieille église, si curieuse, et qui retient souvent les artistes et les archéologues de passage dans nos contrées, un tableau bien abîmé !

— Une Sainte Famille, fit M. Jolibois.

— L'humidité du mur a fini par tout faire disparaître... Il n'y a pas jusqu'à la robe bleue du Saint-Joseph qui, je ne sais comment, est devenue d'une couleur étrange, indéfinissable ! Ce tableau a, paraît-il, quelque valeur.

— Mais il est bien malade, observa M. Jolibois, et c'est dommage, car c'est une copie ancienne, d'après Raphaël et, chose bizarre, avec quelques variantes dans la composition. Ces détails l'ont rendue célèbre, cette copie. On en a parlé en haut lieu. D'aucuns disaient que c'était un original, un tableau du maître lui-même, d'autres l'attribuaient à un de ses élèves... Bref, beaucoup d'artistes venaient voir autant le tableau que l'église, comme vous l'avez constaté... Puis, comme le tableau s'embrumait sous ces voûtes humides, on a fini par n'y plus penser : *Sic transit gloria mundi !*

M. le maire était navré... Il pensait :

« Si c'était un Raphaël, pourtant ! »

M. Jolibois, très malin, comme on sait, soupçonna la rencontre du brave homme de n'être pas plus fortuite que sa confidence n'était désintéressée. Mais,

comme il était aussi très bon, le chagrin de M. le maire l'attendrit... Et, gaiement, il proposa :

— Je vous vois venir, respectable ami des arts ! Vous brûlez d'envie de me faire une commande et vous n'osez pas... vu l'état précaire de vos finances !



Une sainte famille de Raphaël.

Eh bien ! puisque mon talent vous inspire assez de confiance pour que vous ayez songé à moi, permettez-moi d'entreprendre la réparation de votre Sainte-Famille... J'en serai aussi reconnaissant que flatté ! Quant aux honoraires, nous n'en parlerons pas, ou, tout au moins, pas avant que vous soyez nommé député !

On juge de l'allégresse de M. le maire. Du coup,

il emmena M. Jolibois déjeuner chez lui, risquant les foudres de son cordon bleu, qui n'aimait pas du tout ces plaisanteries-là! Qu'on lui amenât ainsi du monde, sans la prévenir, était une de ces *surprises* dont elle se passait absolument! Aussi, les deux amis firent-ils maigre chère; mais ils ne s'en aperçurent même pas, tout fiévreux qu'ils étaient du travail à entreprendre au tableau délabré. Et, lorsque M. Jolibois rentra dans son *cottage* en lisière de forêt, il fut très sincèrement étonné d'être fort mal reçu par sa ménagère, qui l'avait attendu en vain... Elle lui avait préparé des choses délicieuses mais qui, justement, ne se conservaient pas avec cette chaleur, et elle avait été obligée de tout donner au chat! Si c'était ça une organisation de maison! Monsieur serait bientôt sur la paille, s'il continuait!

Monsieur ne réussit à la calmer qu'en lui racontant la cause de son inexactitude, la commande *importante* qu'il avait reçue...

Il y a des jours heureux dans la vie, s'il en est de pénibles. Celui dont nous parlons était de ceux-là, de ces jours que les anciens marquaient d'une pierre blanche. Un peu plus tard, vers cinq heures, M. Jolibois et René, au cours d'une longue promenade, étaient entrés se rafraîchir à l'auberge du *Paon couronné*. La bonne hôtelière rougit légèrement en les voyant entrer, mais elle ne demanda pas si la cuisinière du château avait réussi son civet... de lapin selon sa recette à



Kermesse flamande (Tableau de David Teniers).
Gravure extraite de A. J. Wauters. *La Peinture flamande*. A. Picard et Kaan, édit.

(Musée de Bruxelles.

elle... Pour la mettre à l'aise, M. Jolibois, toujours avenant et toujours disposé à un bout de causette, lui demanda si les affaires allaient bien, s'ils étaient contents...

— Pas trop mal, monsieur, pas trop bien, non plus !

— Allons donc ! On se plaint toujours !

— Mais non, je vous assure, monsieur; la forêt, de ce côté, est peu passante... Mais enfin, nous allons avoir la fête dans quelques jours... Cela amène toujours du monde, du mouvement... Il n'y a qu'une chose...

Et la *patronne* s'arrêta.

— Je vous ennuie, messieurs, fit-elle.

— Mais non, mais non ! Rien ne m'ennuie, d'abord !

En effet, rien n'ennuyait M. Jolibois, rien, ni personne. Et, pour ce qui est des bonnes gens, il adorait les faire parler !

— C'est original, toujours, et, parfois, instructif ! affirmait-il à René, qui s'étonnait de sa manie.

— Eh bien ! monsieur, reprit l'hôtelière, nous avons fait réparer la devanture de la maison et remettre tout à neuf ici, comme vous voyez. Il n'y a que ma pauvre enseigne qui n'est pas faite... Et, pourtant, elle en aurait bien besoin aussi ! La pluie l'a toute détériorée, tellement qu'on ne voit plus du tout le paon !

— Il est certain, dit M. Jolibois, que personne ne

reconnaîtrait plus l'oiseau de Junon; et, s'il n'y avait l'inscription...

— L'oiseau de qui? interrompit l'hôtelière.

— Ah! c'est vrai! répondit M. Jolibois en riant. Vous ne pouvez pas avoir connu cette dame... Vous êtes trop jeune... Eh bien! Cette dame Junon aimait aussi les paons, comme vous... Mais l'histoire ne vous amuserait pas. Vous disiez donc que votre enseigne aurait besoin de réparation?

— Eh oui! mon bon monsieur. Et c'est précisément ça qui nous chiffonne! Nous n'avons pas les moyens de faire venir des artistes de Paris! Et sauf vous deux, messieurs, il n'en est pas d'autre, dans le pays, à vingt lieues à la ronde!

— Mais cela ne suffit-il pas? M. René Morin n'hésitera pas à se charger de cette commande si vous daignez la lui faire!

— M. René? répéta la bonne femme, ne sachant, pas plus que *M. René* lui-même, d'ailleurs, si M. Jolibois parlait sérieusement. Quand on est le fils d'un gros propriétaire comme M. Morin, on ne peint pas des enseignes!

— Et pourquoi pas, s'il vous plaît? Des peintres autrement célèbres que M. René — encore un peu jeune — n'ont pas dédaigné des travaux de ce genre! En somme, la perspective d'être exposé, jour et nuit, et toujours, sur la cimaise — un peu plus haut, il est

vrai, mais toujours isolé! — n'a rien que de très séduisant!

— Je ne sais pas si vous voulez rire, monsieur Jolibois. Mais, vrai, si quelqu'un voulait se charger de mon enseigne, je le paierais bien!

— Combien? demanda M. Jolibois, en souriant malicieusement.

— Ma foi! Je ne sais pas trop! Mais...

— *Mais* d'abord, madame, avez-vous songé à la valeur du travail que vous ambitionnez? Admettons que M. René Morin, ici présent, veuille s'en charger. Il se passerait, ensuite, dix, quinze ans. Pendant ce temps, M. René Morin sera allé à Rome comme premier prix; il en sera revenu avec des chefs-d'œuvre. Ses toiles seront couvertes d'or et vous apprendrez que vous avez, au-dessus de votre porte, se balançant à tous les vents, un panneau signé de son nom... qui vaudra cent mille francs!

La pauvre femme écarquillait les yeux tant et plus, presque inquiète... Pour sûr, M. Jolibois devait être un peu toqué!

— Vous ne le croyez pas? reprit M. Jolibois. Mais nous n'en sommes pas encore là... Faites votre prix... celui d'aujourd'hui et nous verrons!

— Mais, monsieur, dit l'hôtelière, confuse, je ne sais pas, je n'ose pas! Fixez-le vous-même! Combien cela peut-il valoir?

— C'est à vous de répondre, René. Ceci est votre affaire. Supputez vos frais, le temps que vous emploierez; ajoutez le bénéfice honorable que vous êtes en droit d'ambitionner, additionnez... et parlez!

René, accoutumé aux façons de M. Jolibois et très amusé, au fond, d'être traité en peintre, répondit, gravement, sans broncher :

— Mettons... cinquante francs!

— Cinquante francs! répéta l'hôtelière. C'est bien cher! J'avais cru...

— On ne marchande jamais avec les artistes! prononça M. Jolibois, majestueux. Vous pourriez avoir un barbouilleur quelconque qui vous le ferait pour quinze francs, mais M. René Morin n'est pas un barbouilleur! C'est un artiste... d'avenir! Et je vous garantis son paon... sous ma responsabilité!

L'hôtesse se laissa imposer par l'assurance de M. Jolibois. Elle aurait un beau paon, flambant neuf, pour la fête du pays et puis — qui sait? il serait peut-être plus solide que l'autre! On en a toujours pour son argent!

— Maintenant, c'est entendu, fit René, vous me devrez cinquante francs pour votre enseigne, si vous l'acceptez. Comment me les paierez-vous?

Ce fut au tour de M. Jolibois d'ouvrir des yeux effarés. René discutait affaires! Quelle surprise! C'était là une chose qu'il ne lui avait pas apprise, lui, en tous cas! Mais il n'y a plus d'enfants!



La danse des Nymphes (Tableau de Corot).

(Musée du Louvre.)

— Comment je vous paierai, monsieur René? Mais en bon argent! déclara l'hôtelière, avec fierté.

— Eh bien! moi, je voudrais autre chose! Voici ce que je voudrais : que vous ayez une ardoise accrochée au mur, et que vous y inscriviez le nombre de déjeuners et de dîners que vous donnerez à tous les pauvres gens qui se présenteront à votre porte, mourants de faim et de fatigue... Et quand les cinquante francs seront passés comme cela... je serai payé! Envoyez-moi, demain, l'enseigne au château...

Ce petit coup de théâtre inattendu valut à René les remerciements émus de l'hôtelière et une affectueuse accolade de son bon maître... Puis, tous deux s'en revinrent, bras dessus bras dessous, tout contents de ces *commandes* qui faisaient tant d'heureux!

— Vous serez un vrai artiste, mon petit René, dit le vieux peintre au plus jeune. Je connaissais vos aptitudes, je viens de découvrir votre cœur. Je suis très fier de vous! Vous m'avez rappelé Corot dont je vous ai déjà parlé et dont, bientôt, nous parlerons plus longuement. Quel bien il a fait dans sa vie, lui aussi! Il avait un marchand de tableaux auquel il faisait acheter, pour son compte personnel, les œuvres de ses amis besogneux. L'entrée de ce marchand célèbre dans leurs demeures, à l'heure de la gêne, paraissait miraculeuse! Elle l'était en effet, mais c'était Corot la bonne Providence!

René écoutait M. Jolibois un peu vaguement, d'une seule oreille, comme on dit... Il était préoccupé et ne disait plus rien.

— A quoi pensez-vous? demanda M. Jolibois. Vous voilà devenu muet!

— Je pense à mon enseigne, monsieur Jolibois... Je crois que ça va être très difficile à peindre, ce paon? Vous m'aiderez, dites, monsieur Jolibois?

— Oui, mon ami, je vous aiderai. Ne vous tourmentez pas! Et, si c'est un peu difficile, tant mieux! Ça vous fera travailler! Ce sera une excellente étude! Du reste, un beau morceau à exécuter! Une rude couleur, vous savez! Il vous faudrait le pinceau de Decamps, sa virtuosité et sa verve!

— Decamps? Qui est-ce, monsieur Jolibois, dites? Vous ne m'en avez pas encore parlé!

— Non, et pour cause... Nous ne tirerons d'enseignement de lui que plus tard. Il y a, dans sa peinture, une telle science, une telle ingéniosité, que vous seriez désemparé à la première tentative d'étude... Decamps était un romantique à tous crins... A côté d'œuvres superbes, mais sévères, il en a fait des plus amusantes, qu'on appelle ses *singeries*. Je vous les montrerai. C'est une série qui représente tous les corps de métier sous les traits de singes : le singe peintre, les singes musiciens, boulangers, barbiers, cuisiniers, charcutiers, dentistes, etc. La première de ces

caricatures, qui lui a donné, probablement, l'idée des autres, parut au Salon de 1839, et s'intitulait : *Singes experts*. Cette malice était dédiée à l'ancien jury de peinture qui n'avait pas été tendre pour lui.



Le singe peintre (*Singeries* de Decamps).

— J'aimerais voir tous ces singes! dit René.

Mais il avait l'esprit trop occupé de son paon pour s'attarder longtemps sur d'autres animaux. Il reprit :

— Monsieur Jolibois, qu'est-ce que ça veut dire, paon couronné, dites?

— C'est une allusion à son aigrette, sans doute, ou à sa royauté chez les Anciens. On le considérait, dans

ce temps-là, comme le roi des oiseaux. Il est aussi l'emblème de l'orgueil.

— Est-ce que ça se mange?

— Ça ne se mange plus. Mais, au moyen âge, il n'y avait pas de festin sans qu'un paon rôti, recouvert de son plumage, ou, parfois, de feuilles d'or, ne fût placé sur la table. Et c'était une noble dame qui l'apportait; elle le posait elle-même devant le convive de plus haut rang, lequel le dépeçait. C'était tout un événement que l'arrivée du splendide gallinacé ! Il apparaissait à l'heure des toasts, — car il y avait des toasts, alors, comme aujourd'hui, à nos dîners de cérémonie. L'officier tranchant ne se levait jamais pour s'acquitter de ses fonctions sans faire un vœu solennel, qu'on appelait le *Vœu du Paon*, par lequel il s'engageait à accomplir des actes héroïques, comme d'être le premier à planter son étendard sur une ville attaquée, ou à défendre les veuves et les orphelins...

— Et... c'est bon à manger, le paon ?

— Pas très bon... C'est pourquoi on n'en mange plus guère ! Quand il est vieux, sa chair est coriace; elle n'est assez agréable que lorsqu'il est jeune. Et on lui préfère le faisan, oiseau de la même famille, également très beau de plumage...

— Vous disiez, monsieur Jolibois, reprit René, après un silence, que de grands artistes avaient peint des enseignes... C'était pour s'amuser, sans doute?

— Et aussi pour en vivre, mon enfant. La vie est dure et le gain souvent décevant... Bien des jeunes peintres ont payé d'une enseigne leur note d'auberge! On a connu des enseignes dues à Horace Vernet; Géricault avait peint un cheval blanc qui, longtemps, fut admiré dans une auberge des environs de Paris. Au siècle dernier, Watteau en peignit plusieurs; une d'elles fit courir le monde et la ville... Elle avait été exécutée pour un marchand de tableaux de ses amis et représentait une galerie de peinture, une sorte d'exposition visitée par une multitude de hauts seigneurs et de nobles dames en somptueux atours. Cette enseigne fut, un jour, vendue fort cher et se trouve aujourd'hui entre les mains d'un riche collectionneur. En Angleterre, Hogarth en fit de fort curieuses qui n'ont point été détruites, non plus. Mais, entre tous les artistes que la misère ou la fantaisie d'un instant a amenés à faire des enseignes, c'est bien Lantara qui tient le record. On peut dire que s'il n'a pas vécu en faisant des enseignes, il n'a guère eu que des gargotiers comme clients directs.

« Insouciant et déréglé, ce peintre charmant, ce dessinateur gracieux et délicat, a toujours conservé l'habitude de solder ses dépenses avec des dessins ou des peintures. Or, ses plus fortes dépenses n'étaient que des dépenses d'auberge, le lieu où il se plaisait le plus au moment. Il ne connut ni le bien-être, ni la gloire. Sa réputation se fonda à son insu et il mourut

pauvre, à l'hôpital de la Charité, en 1778, si j'ai bonne mémoire. Ses dessins, surtout, sont très recherchés. C'était un doux artiste, très rêveur, très poète, à qui il a manqué le courage et le respect de la vie, ces deux guides sur lesquels il faut toujours s'appuyer.

« C'est que, en réalité, la main du véritable artiste se découvre toujours dans tout ce qu'il fait et rien n'est indifférent pour lui ; quoi qu'il compose il ne doit pas être inférieur à lui-même. Aussi, M. René Morin peindra-t-il son *Paon couronné* avec le même soin qu'il mettrait à un envoi du Salon.

— Et vous, monsieur Jolibois, vous allez aussi soigner beaucoup votre Sainte-Famille?

— Je ferai de mon mieux, pour toutes les raisons que je viens de vous donner, d'autant que je vais m'exercer dans un art où les premiers peintres de tous les temps ont laissé leurs meilleures œuvres — je veux dire la peinture religieuse. La peinture religieuse, qui a précédé la peinture d'histoire, fut longtemps aussi une sorte de peinture de portraits, puisque, dans ces tableaux destinés aux églises, étaient représentés, parmi les personnages accessoires, les donateurs et, souvent, des membres de leurs familles.

« De tous les grands artistes dont vous verrez les œuvres dans les musées, la figure qui domine est celle de Raphaël. Ce fut une nature idéalement douée. Il avait tout pour lui, comme on dit vulgairement et le

succès lui arriva à l'âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école. Raphaël naquit à Urbino, en Italie. Son père était un peintre ordinaire, mais de beaucoup de bon sens. Il lui apprit d'abord tout ce qu'il savait,



Cliché Alinari, Florence.

La Vierge à la chaise (Tableau de Raphaël).

puis le fit instruire dans les sciences et dans les lettres pour orner sa mémoire le plus et le mieux possible. Plus tard, reconnaissant les dispositions extraordinaires de son fils, il l'envoya chez des professeurs plus habiles que lui. Ce fut enfin le *Pérugin*, un peintre célèbre, qui fut son véritable maître et auquel il dut le plus. Il ne

recueillit que des lauriers le long de sa route, brillante comme dans un rêve... et courte, comme tout ce qui doit être sans déceptions. Cet homme heureux, dont l'œuvre est considérable, le catalogue de ses œuvres porte 236 tableaux, mourut à trente-sept ans, en 1520, un vendredi, jour correspondant à celui de sa naissance.

« Mon cher René, vous étudierez Raphaël comme l'expression de la distinction dans l'art, de la grâce, de la facilité, de la science discrète, de la variété. Tout reste noble sous son pinceau et l'art, chez lui, se trouve partout sans s'y laisser apercevoir. Ses figures ont un charme incomparable, il ne peint pas la nature dans sa forme commune et positive, même dans ses heures de réalisme il l'épure et la poétise.

« Cependant à travers cette forme céleste et enchantée, l'âme et la pensée de ses personnages restent claires et expressives.

— Est-ce que vous peindrez dans l'église, dites, monsieur Jolibois ?

— Mais oui, petit René. Je vais faire dresser un échafaudage. Cela va révolutionner le village. Quel événement pour les canquenettes ! La réparation du tableau de l'église et la réfection de l'enseigne du *Paon couronné !* Voilà une année qui fera époque ! Allons ! adieu, monsieur et cher confrère ! A demain !

— A demain, monsieur Jolibois, répondit René, en riant. A demain les chefs-d'œuvre !



Panneau décoratif de Monginot.

CHAPITRE XII

LES CRITIQUES D'ART AU VILLAGE

Sous les conseils de M. Jolibois, René s'attela à son enseigne.

Après avoir, en suivant le dessin primitif, refait, d'un trait puissant, les contours du bel oiseau, il le peignit de couleurs vives, des verts intenses, des bleus rutilants. Jamais le *Paon couronné* n'avait eu plus belle allure. Jamais il n'avait été plus éblouissant. On eût dit l'oiseau lui-même, éclairé d'une lumière éclatante. M. Jolibois, en souvenir de son fameux déjeuner, avait ajouté, dans le lointain, un couple de lièvres s'enfuyant, comme si la vue de ce superbe paon leur rappelait le massacre de beaucoup des leurs.

L'élève s'effrayait un peu de la façon brutale dont le professeur lui faisait exécuter son travail. Jamais M. Jolibois ne trouvait la touche assez ferme, jamais René ne chargeait suffisamment son pinceau ; de sorte que, vue de près, sa peinture avait un petit air de maçonnerie.

— Vous verrez comme cela fera bien en place, en plein soleil, et de loin ! insistait M. Jolibois. Il faut peindre selon l'endroit où vous devez exposer votre œuvre. Une enseigne doit tirer l'œil du voyageur, solliciter son attention, en un mot, lui barrer la route. Au moyen âge, les enseignes étaient exigées. Aucune boutique ne pouvait s'ouvrir sans en arborer une. Il y avait des enseignes parlantes, très drôles ; celles des auberges, surtout, avaient des légendes cocasses... Encore un métier perdu, première manifestation, pourtant, de l'imagerie populaire !



Une auberge.
Peinture de Pompeï[1].

— Dans les temps très anciens, est-ce qu'il y avait des auberges le long des routes, dites, monsieur Jolibois ? Et est-ce qu'il y a toujours eu des routes ?

1. Gravure extraite de la *Vie privée des anciens*, par René Ménard, V. Maurel et Cie, édit.

— Le passage d'individus nombreux a vite formé un chemin, une route; la trace des pas qui ont précédé



La Kermesse de village (Tableau de Cornélis Dusart[1]).

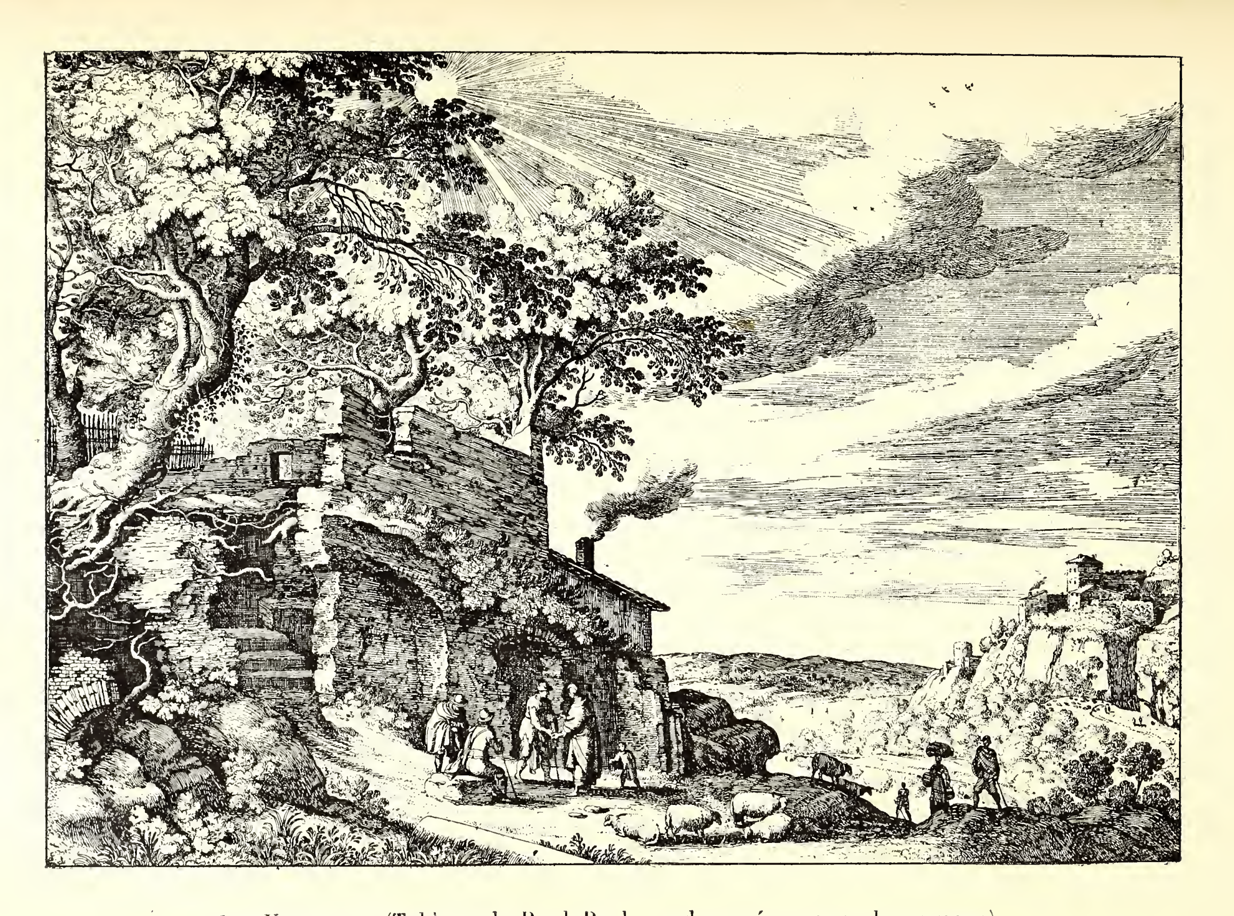
(Musée d'Amsterdam.)

les nôtres sont déjà une chose qui rassure dans la soli-

1. Extrait de *La Peinture hollandaise* par Henri Havard, un beau vol. in-8 contenant 91 grav. d'art. Broché, 3 fr. 50. Relié pleine toile, 4 fr. 50. Alcide Picard et Kaan, éditeurs.

tude. Mais les auberges sont le fruit d'une civilisation assez avancée. Autrefois, il n'y avait pas d'auberges. Les particuliers seuls recueillaient les voyageurs et leur offraient l'hospitalité. C'était une des grandes vertus des premiers âges et d'un usage réciproque. En effet, le voyageur qui avait été reçu dans une maison devenait le débiteur de l'hôte qui l'avait accueilli et, si quelqu'un de la famille de cet hôte venait un jour dans la contrée habitée par le premier voyageur, il se présentait à son logis et y était, à son tour, reçu, choyé avec les plus affectueux égards. Nous avons, de ces mœurs patriarcales, un document précieux; il se nomme la *tessère*. C'était une petite plaque d'os ou de bois sur laquelle on inscrivait son nom et celui de l'hôte chez qui on avait vécu. En se quittant, on cassait la *tessère* et les morceaux servaient plus tard à se reconnaître. Ainsi, un fils, un parent, pouvait, sans autre recommandation, se présenter dans une maison en disant : « L'un des vôtres a, tel jour, reçu l'hospi-« talité chez moi... Voici le morceau de la *tessère* qu'il y a rompu... » Et on l'accueillait avec transport.

« Le voyageur était bien reçu pour de nombreuses raisons. La première, nous venons de la dire. Il en était une autre : la curiosité. A cette époque les gazettes n'existaient pas, les nouvelles étaient rares et ce voyageur était, partout sur son chemin, la gazette errante. Il disait ce qui s'était passé dans les pays parcourus par



Les Voyageurs (Tableau de Paul Bryl, un des précurseurs du paysage).

lui. « *A beau mentir qui vient de loin!* » dit un vieux proverbe. Mais je crois que ces voyageurs étaient d'honnêtes gens, car où en serions-nous, si leurs récits, qui sont l'histoire de ce temps-là, n'avaient pas été exacts? Le contrôle, il est vrai, n'en était pas facile... J'y songe, René, voici un joli tableau à faire : un voyageur, se remettant de ses fatigues, assis au foyer de famille, entouré des parents et des enfants, et racontant ses aventures! Faire voir sur toutes les physionomies l'intérêt différent qu'il excite : chez le vieillard, ce serait le souvenir des voyages qu'il a faits, la curiosité de connaître les changements opérés depuis sa retraite, le sort de ceux qu'il a connus. Chez les jeunes gens, ce serait le désir de partir, de voyager à leur tour, d'entreprendre et de vivre les aventures que raconte le passant. Vous montrerez la douleur de la mère qui devine les pensées de ses fils, et les tout petits, qui, groupés aux pieds du narrateur, examinant son costume, s'étonnent ou s'épouvantent des périls qu'il a courus...

« Ce serait un vrai tableau de genre, tout à fait charmant, et qui serait sûrement remarqué. Et quels vêtements intéressants vous pourriez choisir! Tenez, regardez dans mon album : j'ai noté, autrefois, cette scène d'auberge primitive, peinte sur un mur à Pompéi.

— Oh! que c'est gentil! Que c'est drôle, ces bonnets pointus!... Qu'est-ce que c'est, un tableau de genre, monsieur Jolibois?

— Oui, c'est vrai; je ne vous ai pas encore donné les classifications des différentes sortes de peinture.

« Il y a, d'abord, le *tableau d'histoire ;* ce titre s'applique à toute reproduction de scènes *historiques.* Le tableau de batailles est aussi le tableau d'histoire spécialisé dans le combat. Le *tableau de genre* est le tableau *anecdotique*, il est de petite dimension. Ce tableau peut tenir de l'histoire militaire s'il n'a d'autre but que de nous montrer un *épisode,* et non l'ensemble d'une action.

« Le *paysage historique,* sur lequel je veux appeler votre attention, est un tournant singulier de l'histoire du paysage.

« Les anciens peintres ont semblé longtemps ignorer le paysage. Les maîtres de la Renaissance n'en ont eu aucun souci. Ce sont les artistes flamands qui, les premiers, ont osé reproduire les ciels, les arbres, les rivières, toutes ces choses que les poètes chantaient et que les peintres, avant eux, ne voyaient pas, ne regardaient pas. Les premiers qui firent le paysage isolément, furent Mathieu et Paul Bryl, de l'École flamande. En France, les paysagistes qui voulurent tenter les reproductions de la nature, ne le firent qu'à l'aide d'un artifice qui donna naissance au paysage dit *historique*, avec Claude Lorrain et Nicolas Poussin, le maître des maîtres.

« Le paysage historique était la reproduction d'un paysage, mais avec des personnages ayant une action véritable, un but, un rôle, si bien que l'on ne savait

trop ce qu'il fallait regarder, de l'entourage ou des figures. Quoique ce genre un peu hybride ait abondé en chefs-d'œuvre, il est délaissé aujourd'hui et les paysagistes ne font que des paysages sans figures ou avec des figures servant uniquement à expliquer le



Marine (Tableau de E. Isabey).

paysage, à en donner l'échelle ou à en exprimer le mouvement. Si le peintre nous décrit un orage, une tempête, s'il secoue et courbe les arbres, il nous mettra un cavalier dont le manteau se déploie sous la rafale.

« Nous avons aussi les animaliers, les peintres de marines et de natures mortes. Pour ceux-ci, il est inutile, n'est-ce pas? de vous donner de définitions. J'oubliais aussi les peintres de fleurs. Mais tous les

peintres coloristes font des fleurs. Rien n'est tentant comme ces merveilleux modèles !

Pendant cette conversation, la séance s'était achevée. Le *Paon couronné* resplendissait dans son habillement neuf. Il était prêt à être mis en place.

— Venez-vous voir mon saint Joseph, René? dit M. Jolibois. J'ai quelques petites retouches à faire avant de le découvrir... Demain nous livrerons tout au public, vous, votre paon, moi, mon saint Joseph. Et nous écouterons les réflexions des foules... *Vox populi, vox dei!*... disait mon père. Ce sera très divertissant.

L'église était solitaire, à cette heure-là, et M. Jolibois put, sans être dérangé, finir son travail.

Le vieux professeur s'était donné beaucoup de mal. Il avait dû recouvrir presque entièrement cette pauvre toile vermoulue et, dans bien des endroits, faire métier de réparateur. Comme elle était encastrée dans la muraille (*marouflée*, comme on dit), M. Jolibois ne pouvait songer à l'enlever, car elle se serait déchirée. Il avait donc peint à même le monument, à la cire ou à la détrempe.

C'était un métier fatigant pour le bon vieillard qui en avait perdu l'habitude. Mais, aujourd'hui, tout était terminé, et le résultat ne lui déplaisait pas trop.

René, lui, en fut enthousiasmé.

— Oh! que c'est ravissant, monsieur Jolibois ! fit-il, en battant des mains.

Le fait est que M. Jolibois s'était distingué.

Tout en respectant l'œuvre initiale, il avait apporté plusieurs changements. La tunique de saint Joseph, de bleue qu'elle était, était devenue brun foncé. Sur le bleu primitif, M. Jolibois n'aurait pu plaquer un ton d'une qualité agréable et fraîche. Mais le tableau ne souffrait pas trop de cette modification. Le saint Joseph, ainsi dans l'ombre, donnait plus d'éclat à l'enfant qui, dans sa crèche, auréolé et brillant, attirait tout à lui. Sa mère le contemplait radieuse, en refermant sa gorgerette. M. Jolibois avait été forcé de supprimer aussi une tête d'âne qui apparaissait au centre du tableau, tant la toile était lamentable et se refusait à toute peinture. Ce fut une faute, comme nous l'allons voir bientôt.

Ainsi que l'avait prévu M. Jolibois, le lendemain fut un jour mémorable pour la petite commune et... pour eux. L'exposition de deux œuvres d'art, si bien placées, ne pouvait passer inaperçue.

Après avoir reçu les compliments éclairés et chaleureux du maire, M. Jolibois s'en alla flâner avec René, espérant bien trouver matière à enseignements dans les conversations et les jugements que devaient susciter leurs ouvrages. Pour être plus sérieusement édifiés, ils s'en furent à l'auberge, les langues, là, n'étant pas moins libres... au contraire!

En arrivant, ils virent un groupe de paysans campés

devant l'enseigne. Le paon s'étalait au soleil et avait vraiment l'air de faire la roue. C'étaient des exclamations de joie et d'admiration sans fin !

— C'est joliment bien !

— Il est mieux que l'autre !

— On le dirait vivant !

— Ah ! que c'est beau ! répétait une commère. C'est-y possible qu'il y ait de si belles bêtes au monde quand il y en a de si laides !

A qui faisait-elle allusion ?

L'apparition de René fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

— Ah ! monsieur René ! C'est bien travaillé, ça ! C'est rudement fort !

— C'est tapé, quoi !

— Mâtin de màtin ! A votre âge !

Le cher enfant goûtait déjà, quoiqu'en petit, à la popularité, à la gloire, et cela l'étourdissait un peu.

On était plus froid pour M. Jolibois. Il y avait, chez les villageois, une sorte de gêne... Ils avaient tous, sur les lèvres, comme un reproche qu'ils n'osaient formuler... M. Jolibois glissa, tout bas, à René :

— Mon saint Joseph a quelque chose qui ne leur va pas. Ils diront, tout à l'heure, ce que c'est — après boire... Car je les connais, les gens d'ici. Ce qu'ils voudront que nous entendions, ils vont se le raconter



Petit Poucet chez l'ogre, tableau de Monginot (Peinture de genre).

entre eux, sans avoir l'air de parler à nos personnes! comme on dit au Palais.

René s'insurgea contre l'appréciation du village.

— Mais il est très beau, votre saint Joseph, monsieur Jolibois!

— Il n'est pas mal, certainement. Aussi, je me demande ce qui peut bien le rendre si malheureux... mon public! Car, il n'y a pas à dire, mon succès n'est pas comparable au vôtre, René!

— Oh! monsieur Jolibois! protesta René, modeste, et devenant tout rouge.

— Je n'en suis pas jaloux, mon ami! dit M. Jolibois, en riant de bon cœur. Mais j'avoue que j'ai une envie terrible de percer ce mystère...

La foule était nombreuse au *Paon couronné,* et ce fut à grand'peine, et grâce à la bonne volonté et à la déférence des buveurs, que M. Jolibois et René trouvèrent à se placer.

Les compliments recommencèrent à leur entrée, et l'aubergiste semblait être aussi satisfaite que l'auteur lui-même.

M. Jolibois et René, très amusés de ce fourmillement de têtes et de bras qui s'agitaient en tous sens, se mêlèrent franchement au flot populaire. Au milieu des propos qui s'entre-croisaient, gais et bruyants, M. Jolibois, qui avait l'oreille au guet, entendit un vieux vigneron qui causait avec ses fils — mélancoliquement:

— Oui... On lui a refait un saint Joseph... Il le fallait bien ! Mais, mes pauv'z'enfants, c'est pas l'ancien ! Celui d'avant était ben mieux, avec sa robe bleue et son air bon enfant ! Celui-ci a un vilain habit couleur brique et sa figure est ben moins avenante... Il ne ressemble pas aux figures de pierre du portail !

Un des fils répondit :

— C'est bien fait, tout de même, père... As-tu regardé comme la Sainte Vierge est devenue jolie... plus jolie que l'ancienne ?

— C'est saint Joseph, persistait le vieux bonhomme, c'est lui qui me déplaît ! Et comme c'est mon saint et le patron du pays, je l'aurais voulu plus... plus... ou moins... moins... Enfin, tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Et not' âne ! reprit l'autre garçon. Disparu ! Il l'a enlevé, monsieur Jolibois ! Ça, c'est embêtant ! Une si belle bête !

— Il valait au moins deux cents francs !

— Il était parlant !

L'autre reprit :

— Il ne sait donc pas que, dans nos fermes, les animaux c'est presque de la famille, surtout dans ce temps-là !

— Et puis, il a réparé la grange... on voit ben que ça ne lui coûtait rien ! Il a mis des poutres neuves !

Le bonhomme avait élevé la voix, oublieux, dans

son indignation, de la présence des deux peintres, ou s'en souciant fort peu. Les autres buveurs ne soufflaient mot; au fond, ils étaient de l'avis de l'orateur, mais, soit par politesse, soit qu'ils n'eussent pas le courage de leur opinion, ils se contentaient de hausser les épaules, imperceptiblement...

René était tout à fait fâché. Le bon petit garçon oubliait son propre triomphe dans *l'affront,* comme il disait, qu'on faisait à son cher professeur.

M. Jolibois, lui, était devenu rêveur. Il songeait... Puis, il dit à René :

— Ces paysans n'ont pas tout à fait tort... Ils jugent d'après ce qu'ils voient journellement et admirent de confiance ce qu'ils ne connaissent pas. Votre paon les enchante parce qu'ils voient là un oiseau merveilleux qu'ils ne soupçonnent qu'à peine et pour lequel ils n'ont pas de point de comparaison dans leur souvenir. Mais l'âne et la grange, et saint Joseph, auxquels ils étaient habitués, ne se retrouvent plus dans le tableau et ils s'en plaignent avec raison. Ils ne peuvent pénétrer les causes qui ont nécessité les changements apportés... à tort, je le reconnais. Je remettrai l'âne comme je pourrai. Ça ne sera pas facile, étant donné l'usure de la toile, mais ils seront plus satisfaits. Ma peinture, ne pouvant être une œuvre d'art dans les conditions où je la fais, doit au moins être claire et respectueuse du modèle. Je dois suivre le texte qu'ils ont

appris. Il faut, mon enfant, quand on sollicite le public, écouter ce qu'il dit, écouter et *démêler*, car il s'explique souvent mal en pareille matière. Mais, souvent aussi, on trouve parmi ses jugements des indications utiles. Dans ce tableau, par exemple, ils voient une scène familière; les détails de la grange démolie et le voisinage des animaux, c'est comme ils étaient qu'ils les croient réels... Et puis, on ne modifie pas un chef-d'œuvre, ils ont raison.

Quelques jours après, les villageois eurent la surprise de retrouver, sur le tableau de leur maire, l'âne à son poste et les poutres dûment dégradées... Mais on n'en sut aucun gré au peintre. La Sainte Famille passa toujours pour avoir été *abîmée* par M. Jolibois.





La Maison de Millet à Barbizon (Aquarelle de F. Méaulle).

CHAPITRE XIII

PENDANT QUE DORMAIT M. JOLIBOIS

L'automne était venu, particulièrement beau cette année-là. La saison très douce et très chaude avait permis aux familles de jaunir sur les arbres et nulle tempête ne les avait arrachées. La frondaison était merveilleuse, rouge et dorée, éblouissante au coucher du soleil.

M. Jolibois et René avaient entrepris une étude du vieux chêne que nous connaissons déjà, et c'est devant

ce superbe spécimen de la forêt que nous les retrouvons.

M. Jolibois, penché sur le travail de René, lui disait :

— C'est en bonne voie, mon enfant. Le dessin de votre arbre est fidèle : il a bien la mine hautaine de l'original. Vous avez observé l'opposition des lumières et des ombres. Vos distances sont justes, quoique vous ne les ayez obtenues que par une perspective d'observation, sans faire de calculs géométriques. Allons un peu plus loin et poussons notre effet. Accentuez, maintenant, les valeurs du tronc de l'arbre. Soyez vigoureux, puissant ! Plus tard, vous remettrez le dessin d'ensemble, car votre chêne terminé, le reste sera trop au-dessous de la valeur. Puis nous mettrons deux figures.

— Ça va être difficile !

— Non, René... Nous n'aurons qu'un danger à éviter, c'est que vos personnages ne distraient l'œil du public de votre sujet principal, qui est, en somme, le portrait du chêne. Je vous laisserai chercher un peu, puis, nous aviserons.

Et M. Jolibois retourna à sa propre étude ; mais tout en travaillant, il continua à causer :

— Avant de parler du Poussin, et de vous montrer la reproduction de ses œuvres, je veux vous dire quelques mots de *Claude Gelée* dit *le Lorrain*. J'aime à vous donner en exemple ces fils de leurs œuvres, aux commencements difficiles et si humbles !

« C'est d'un petit pâtissier que nous allons parler. Oui, Claude Gelée enfant servait comme marmiton dans quelque maison modeste. Il ne savait ni lire ni écrire; rien ne pouvait faire présager en lui le génie qu'il deviendrait un jour. A quatorze ans il partit pour Rome, en qualité d'apprenti pâtissier, sans con-



Paysage, tableau de Claude Gelée (Tiré du *Livre de Vérité*) [1].

naître un mot d'italien, et prévoyant peu ses succès futurs. Mais il eut la bonne fortune d'être placé dans les cuisines d'un peintre, fameux à cette époque, ou, tout au moins, en vogue. Entre temps, il posait comme modèle ou broyait les couleurs du maître. Car

1. Extrait de *La Peinture française* aux XVIIe et XVIIIe siècles par OLIVIER MERSON, un beau volume in-8° contenant 118 gravures d'art, broché 3 fr. 50, relié pleine toile 4 fr. 50. A. Picard et Kaan, édit.

les peintres faisaient, alors, leurs couleurs eux-mêmes, et le résultat n'en était pas plus mauvais.

« Le *patron* de Claude Gelée, qui s'appelait Tani, menait, comme presque tous les maîtres italiens, une vie large et somptueuse ; il avait un grand train de maison, faisait bonne chère, et il y conviait beaucoup d'artistes. Dans ce milieu intellectuel, le petit gâche-sauces sentit s'éveiller en lui une vocation décisive pour la peinture. Il s'en ouvrit à son maître qui lui donna les premières notions du dessin. Étonné bientôt de ses aptitudes, il l'envoya à Naples apprendre la perspective et l'architecture chez Godefroy Walls, peintre allemand, très renommé comme professeur. Au retour de ce voyage, il entra à l'atelier de Tani et y continua ses études, s'adonnant surtout à la décoration, qui comporte, précisément, la perspective et l'architecture. Car, à cette époque du paysage, les monuments, les palais, les fabriques, sont nombreux dans les tableaux de ce genre. Claude fut très vite connu et apprécié. Nul mieux que lui ne peignit le plein air, les jeux de lumière. Sans atteindre jamais au Poussin, bien supérieur à lui comme esprit et culture, il tient cependant une place importante. C'était un peintre tout d'instinct, presque inconscient de ses chefs-d'œuvre, qu'il n'eût sûrement pu expliquer par des paroles. Illettré, ignorant même, il était après de dures peines arrivé à signer son nom et ne pouvait en écrire

guère davantage… Comme nous disons aujourd'hui, c'était un *tempérament*. Il était né peintre et il peignait ce qu'il voyait. Ses croquis sont charmants ; quelques-uns, de simples contours à la plume rehaussés de sépia — combinaison très employée dans ce temps-là, — sont remarquables d'expression et d'intensité et de la plus jolie couleur, vous savez, celle qui tient du bitume et de la terre de Sienne…

« Mais Claude Gelée resta toujours très paysan, très rustre… très rageur aussi, et cela, par exemple, avec raison, car des plagiaires copiaient ses œuvres, les signaient de son nom et les exposaient ensuite chez des marchands sans vergogne !

« Les faux existent toujours, mon cher René, et vous aurez, vous aussi, plus tard, vos imitateurs… Ce sont les petits périls de la gloire !

« Voulant couper court à ce commerce infâme, le brave Lorrain dressa alors, sur un cahier à son nom, la liste détaillée de ses œuvres accompagnées de leur esquisse exacte, pour l'édification de la postérité. Ce fut sa seule vengeance, ourdie sans fracas, sans commentaires, dans la défense acharnée du travail de toute sa vie, et très touchante, à mon avis, tellement elle témoigne de sa naïveté… De sa naïveté autant que de sa patience… Pauvre Lorrain !

Et l'excellent M. Jolibois soupira et se mit à méditer tout bas sur l'éternelle fourberie humaine… Peu

à peu,pénétré par la bienfaisante chaleur de l'après-midi ensoleillé, sans lâcher album ni crayon, il s'assoupit.

René, du reste, n'était plus à la conversation. Un nouveau personnage venait d'entrer en scène.

C'était un mignon écureuil, gracieux, espiègle, et qui avait bien envie de jouer. Il se tenait au pied de l'arbre vénérable et semblait dire à René : « Laisse donc là tes outils... Viens donc avec moi... Courons... On va s'amuser ensemble ! »

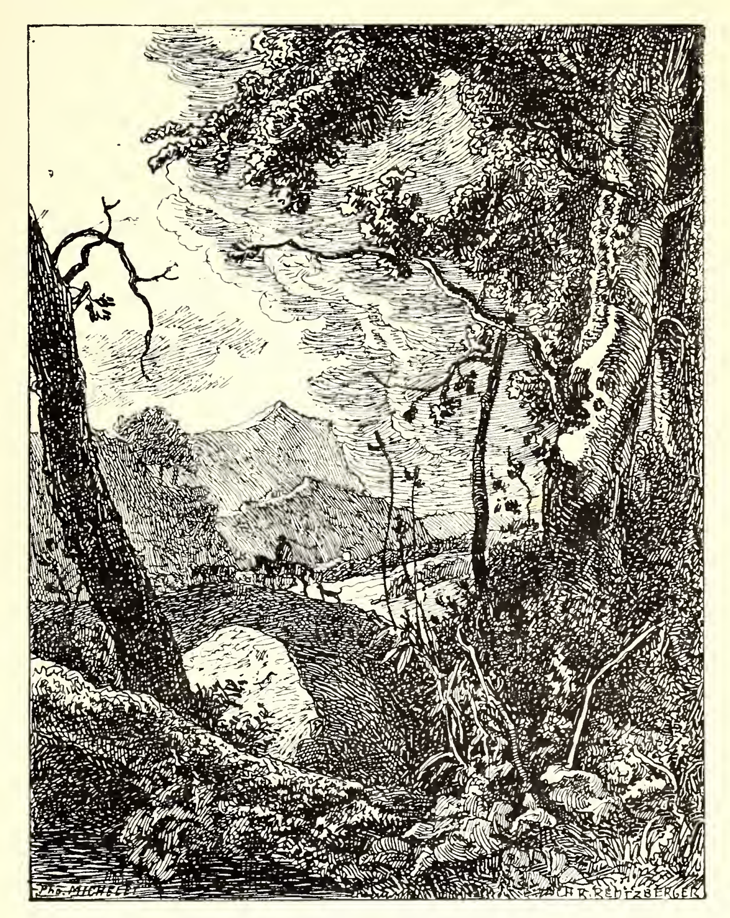
L'enfant ne se fit pas prier. Quittant son album, il s'élança vers l'écureuil, mais celui-ci, d'un bond, atteignit une basse branche du chêne et, là, attendit René, dardant sur lui de petits yeux malins. René ne fit ni une ni deux et entreprit, lui aussi, la grimpée de l'arbre. La poursuite commença. L'animal — c'est de l'écureuil que je parle — semblait toujours à la portée de la main de René et, toujours, au moment d'être saisi, il s'échappait, bondissant plus haut ou plus bas. La partie durerait encore si René, abandonnant les précautions les plus élémentaires, n'avait posé le pied sur une branche morte... La branche cassa, et mons René tomba à quelques pas de M. Jolibois, qui s'éveilla en sursaut.

— Eh ! que faites-vous là, mon ami ? s'écria-t-il, en se frottant les yeux sous ses lunettes.

— Je passe, répondit René, gaiement.

Il avait roulé sur l'herbe épaisse et ne s'était fait aucun mal.

L'écureuil se penchait vers lui, l'air au moins aussi



Paysage d'Italie (Tableau de Adriaen Pynacker[1]).

étonné que M. Jolibois. Il pensait, sans doute : « Que signifie cette défection, jeune homme ? Ce n'est pas de

1. Extrait de *La Peinture hollandaise*, par HENRY HAVARD, un beau volume in 8°, contenant 91 gravures d'art, broché 3 fr. 50, relié pleine toile 4 fr. 50. A. Picard et Kaan, édit.

jeu que de laisser ainsi un compagnon en plan ! Vous n'êtes qu'un enfant... et joliment capricieux ! Ou bien seriez-vous fatigué ? » Et son œil futé semblait rire !

— Ne bougez pas ! cria soudain M. Jolibois.

Tirant, selon son habitude, parti de tout, M. Jolibois venait d'avoir une idée géniale. Vivement, il prit le dessin de René, y traça l'enfant, tel qu'il était là, étendu sur l'herbe, et l'écureuil, avec sa petite frimousse interrogatrice et narquoise, sautillant dans les branchages du chêne centenaire...

— Le voilà... le voilà, le motif de notre tableau ! cria M. Jolibois, tout joyeux. Voilà bien les figures que nous cherchions ! Nous appellerons cela : *Une partie de cache-cache !*

René fut enchanté, comme de tout ce que trouvait M. Jolibois. Avouez que, s'il n'en eût pas été ainsi, ce jeune novice se serait montré bien difficile !

M. Jolibois et René s'apprêtèrent à rentrer. L'écureuil, se désintéressant tout à fait d'eux, s'était installé dans une fourche formée par deux branches, et grignotait, de bel appétit, un gland qu'il venait de cueillir.

— Demain, dit M. Jolibois, nous commencerons ce tableau. Votre dessin est très bon. En le peignant, vous n'oublierez pas qu'il y a, dans les vieux arbres, des branches mortes qui sont, du reste, d'un effet très heureux, serpentant toutes noires et dépouillées de

leurs feuilles, traversant les masses de verdure et dessinant vigoureusement leurs formes solides ou étranges.

« Regardez-les, maintenant, ces branches desséchées dépassant les parties feuillues ; comme elles se silhouettent, agréablement, sur le clair du ciel et comme elles donnent de la fermeté à l'arbre ! Elles aident à en saisir la construction, déjà indiquée par les noirs des troncs qui se distinguent, de-ci de-là, à travers la ramure...

Lentement, jouissant de cette fin de journée superbe, le maître et l'élève revenaient vers le château, s'attardant sur les routes ombragées...

— Je ne vois jamais une forêt sans me rappeler Barbizon, dit M. Jolibois, pensif. Barbizon, ce petit village au cœur d'une autre forêt, celle de Fontainebleau, où, vers le milieu du siècle dernier, une réunion d'hommes de talent, de génie, formèrent une colonie artistique qui devint une école et qui porte son nom... Il faut que je vous en parle, René. Plus que d'autres peintres encore, ceux qui se consacrent au paysage doivent connaître l'histoire de Barbizon et l'histoire de ces hommes...

« Barbizon est une bourgade qui n'a qu'une rue en bordure de forêt. C'était un endroit propice pour rêver et travailler au sein même d'une nature austère et sauvage. A cette époque, on rencontrait souvent, sur les chemins environnants, un robuste vieillard, de

haute taille, à l'air placide et doux, mais, en même temps, assuré. C'était François Millet, que je vous ai cité l'autre jour, en parlant de Crone. Les paysans le saluaient respectueusement ; ils sentaient que ce grand artiste les aimait et serait un jour leur historien, qu'il ferait passer à la postérité leurs actions sans éclat, mais si pleines de grandeur dans leur humilité. Quand vous les verrez, mon ami, les tableaux de Millet, vous admirerez son *Semeur*, dont le geste est d'une noblesse virgilienne ; ses *Tondeurs de moutons*, ses *Glaneuses*. Vous serez saisi d'émotion devant ses troupeaux ramenés au bercail, ses bergers accablés d'ans... Ce fut le poète incomparable des champs, le peintre le plus complet de la vie rurale.

« Vous avez peut-être lu, René, dans votre Anthologie ce portrait lamentable que fit La Bruyère du paysan de son époque. »

Et M. Jolibois cita de mémoire :

« On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une figure humaine. »

— C'est ce paysan là, mais moins malheureux, quoique peinant encore, que Millet a peint comme un penseur et un immense artiste qu'il était. Il ne pouvait



Les Glaneuses (Tableau de François Millet).

(Musée du Louvre.)

manquer, n'est-ce-pas, de faire, lui aussi, un tableau de la Mort et du Bûcheron, tant la misère du paysan lui était cruelle. De son temps on lui en voulait, de ces vérités si âprement rendues, et il répondait à ces reproches : « Je tâche de dire comme je veux ce que j'ai vu... Il « y a longtemps que cette expression : *le Cri de la* « *terre,* est trouvée... » C'est ce cri qu'il a voulu peindre.

« A côté de lui il y avait beaucoup d'autres artistes et tous, si différents dans leur art, que l'on a peine à croire qu'ils aient vécu, tous, sous un même ciel. Voici Diaz, un poète aussi, un peintre qui eut son moment de célébrité. Celui-là ne cherchait pas la vérité des choses, il ne songeait pas à retracer la mélancolie des heures ; il prenait le soleil comme flambeau et il en jetait les rayons sur ses toiles : de là ces paysages brillants, fougueux, mais si outrés, si artificiels...

« L'imagination de ce peintre transformait en féerie la nature la plus simple, et vous verrez comme il restait au-dessous de la réalité.

« Daubigny était aussi un Barbizonien. Je crois que vous n'aurez jamais, dans le paysage, un plus beau maître à consulter après Nicolas Poussin, dont nous étudierons bientôt l'œuvre considérable.

« Théodore Rousseau, avec son dessin toujours très sûr et minutieusement étudié, ce qui ne l'empêche pas d'être coloriste et puissant ; Chintreuil, si serein,

si frais, si poétique ; Corot, enfin, le grand Corot, font partie de cette illustre pléiade.

« La vision poétique de Corot, si personnelle, est digne de toute votre attentive admiration. Ses paysages sont tous exprimés à la façon d'un rêve, à travers un brouillard léger qui les enveloppe et les noie d'une teinte très douce et très idéale. Quelques figures, obtenues par des coups de pinceau brillants, se détachent sur cet ensemble et lui donnent de l'éclat. C'est encore la nature ! »

René n'avait jamais remarqué le brouillard ni la brume au sens pictural. Il ne comprenait pas, dit-il à M. Jolibois, qu'on pût les peindre tout en restant vrai.

— Corot s'en est chargé, répondit M. Jolibois. Comme il aimait, lui, le brouillard ! Je me souviens de certaines impressions de paysagiste qu'il envoya à un ami, après une journée qui avait débuté dans la brume... Il disait...

Et M. Jolibois cita, de mémoire, aussi, ce fragment d'une lettre exquise, écrite par Corot à M. J. Graham (Stevens) :

« Voyez-vous, c'est charmant, la journée d'un paysagiste : on se lève de bonne heure, à trois heures du matin, avant le soleil ; on va s'asseoir au pied d'un arbre, on regarde, et on attend.

« On ne voit pas grand'chose, d'abord. La nature

ressemble à une toile blanchâtre où s'esquissent à peine les profils de quelques masses : tout est embaumé, tout frissonne au souffle fraîchi de l'aube. *Bing!* le soleil s'éclaircit... le soleil n'a pas encore déchiré la gaze derrière laquelle se cachent la prairie, le vallon, les collines de l'horizon... Les vapeurs nocturnes rampent encore comme des flocons argentés sur les herbes d'un vert transi... *Bing!... bing!..* un premier rayon de soleil... un second rayon de soleil... Les petites fleurettes semblent s'éveiller joyeuses... elles ont toutes leur goutte de rosée qui tremble! les feuilles frileuses s'agitent au souffle du matin... Sous la feuillée, les oiseaux invisibles chantent... Il semble que ce sont les fleurs qui font leur prière... Les amours à ailes de papillons s'abattent sur la prairie et font onduler les hautes



Bords de rivière.

herbes... On ne voit rien... tout y est... Le paysage est tout entier derrière la gaze transparente du brouillard qui monte... monte... monte... aspiré par le soleil... et laisse, en se levant, voir la rivière lamée d'argent, les prés, les arbres, les maisonnettes, le lointain fuyant... On distingue, enfin, tout ce que l'on devinait d'abord.

« *Bam!* le soleil est levé... »

— Très jolie, cette lettre, monsieur Jolibois, mais c'est plus facile à écrire qu'à peindre... n'est-ce pas?

— Mais non, mon cher enfant ! Qu'importe l'outil, quand on voit, quand on sent !

— Peindre le brouillard ! reprit René, rêveur. Comment peindre ce qui se devine à peine? On ne voit rien dans le brouillard, et mal à travers le brouillard !

— Il faut chercher, chercher soi-même, car le maître ne peut rien vous donner, rien que de vagues conseils... Chacun se fait son métier, son procédé. Il n'y a pas de recette, n'est-ce pas? ni de tubes de couleurs spéciaux à chaque exigence... Ce serait trop facile, hein? si l'on pouvait dire au marchand de couleurs : Monsieur, donnez-moi un tube de brouillard, un tube de crépuscule?

— Oh oui ! approuva René, en riant. Eh bien ! non, après tout ! Ce serait embêtant !

— Oh ! que oui ! dit M. Jolibois. Le charme est tout dans la recherche, je le répète, dans les tâtonnements, dans la lutte, *dans le travail* en un mot ! Aussi, quand on a réussi... quelle joie !.. Mais nous voici arrivés...



Les bergers d'Arcadie (Tableau de Poussin)[1].

(Musée du Louvre).

CHAPITRE XIV

UNE VIE D'ARTISTE

Lorsque M. Jolibois, le lendemain matin, pénétra dans la serre, il avait un air plus sérieux que de coutume. Il tenait sous son bras un carton bourré de documents. Mais René n'en fut pas effrayé ; il en était arrivé à aimer le travail ; il comprenait et savait, enfin, que tout ce qu'on lui enseignait élargissait son horizon.

1. Extrait de *La Peinture française* aux XVIIe et XVIIIe siècles, par Olivier Merson, un beau volume in-8° contenant 118 grav. d'art. Broché 3 fr. 50, relié pleine toile 4 fr. 50, A. Picard et Kaan, édit.

L'intelligence a sa myopie, qui la force à n'embrasser que ce qu'elle peut toucher du doigt.

— Bonjour, René, dit M. Jolibois. Avons-nous l'esprit bien ouvert, ce matin?

— Oui, monsieur Jolibois, répondit l'élève avec empressement.

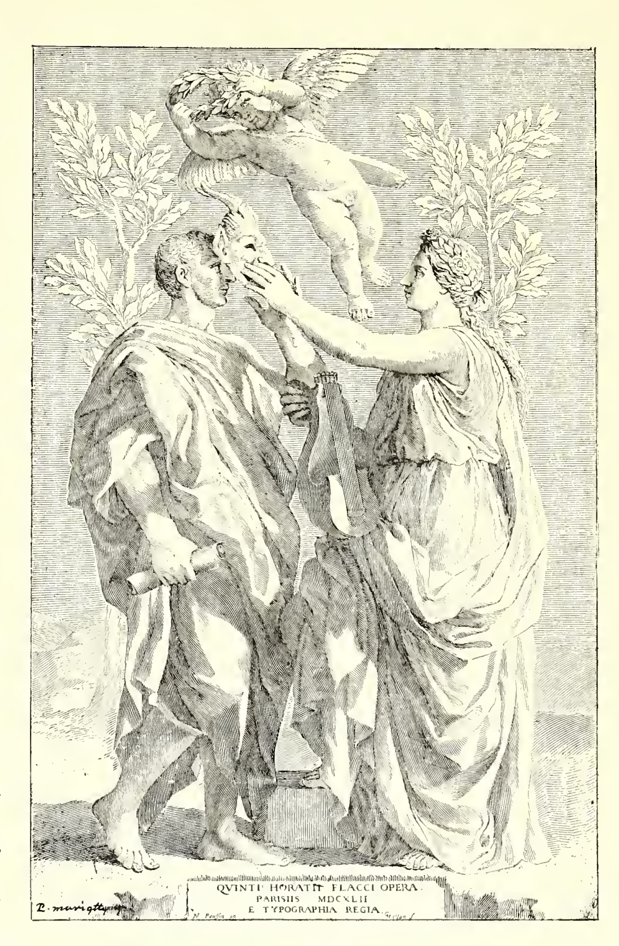
— C'est que nous allons faire un long voyage en compagnie d'un illustre maître, du plus illustre de tous les paysagistes français, dont les œuvres sont l'orgueil de l'École française!

— Nicolas Poussin, dit René!

— Lui-même, acquiesça M. Jolibois, solennellement. Et il étalait, sur la table, une série de photographies qu'il rangeait en ordre pour la démonstration. René ne se souvint plus qu'autrefois il eût eu, devant cette avalanche d'images, la même terreur que devant un chirurgien étalant ses outils sur un marbre de dissection. Puis M. Jolibois commença :

— Nicolas Poussin naquit aux Andelys, en 1594, à quelques lieues de la patrie de Corneille. Deux âmes romaines, que celles-là! Il ne songeait guère à peindre, ne dessinant même que comme tous les gamins, sans aversion comme sans enthousiasme. Un beau jour arriva, pour quelques mois, un peintre assez vagabond, mais qu'une commande fixait aux Andelys pour la décoration de l'église. Il se nommait Quentin Warin. Poussin vint le voir je ne sais pourquoi, mais il sortit

charmé. Revenu, dès le lendemain, au petit atelier, il vit travailler le peintre et admira son talent facile, véritable leçon, tant son procédé était lisible. Poussin se mit à barbouiller un peu et montra ses essais à Warin, qui l'encouragea, lui pronostiquant une place distinguée entre les artistes. Les travaux terminés, Warin disparut. Mais la bonne semence était jetée, et devait donner une moisson abondante. Poussin continua à travailler et obtint de son père la permission de venir à Paris pour



Frontispice des Œuvres d'Horace, par Poussin[1].

1. Extrait de *La Peinture française* aux XVIIe et XVIIIe siècles, par OLIVIER MERSON, un beau volume in-8° contenant 118 gravures d'art, broché 3 fr. 50, relié pleine toile 4 fr. 50. A. Picard et Kaan, édit.

suivre, auprès de ce premier maître, des leçons si utiles, mais il ne le trouva plus. Il ne le revit même jamais. Il entra alors dans un autre atelier, chez Ferdinand Elle, et travailla avec une ardeur inouïe. Il dessina, mon cher René, sans cesse, couvrant des albums d'études, de croquis, de projets de compositions; mais il vivait avec une idée fixe : Rome, voir Rome! Ni la pauvreté, ni la maladie ne pouvaient le distraire de ce mirage! L'heure était venue. Son cerveau était mûr, sa main habile, son ardeur extrême: il partit. Comment il fit le voyage, pauvre comme il était, on l'ignore. On connaît seulement sa misère dans la Ville Éternelle, misère profonde, terrible. On sait qu'il vendit deux *batailles* 14 écus, et un *Prophète* 2 écus! Enfin, les commandes vinrent à lui. Il était temps, et la mesure était comble ; la faim le terrassait... et il avait trente ans! Tout ce que je vous montrerai de lui est fait dans Rome ou dans la campagne de Rome.

« Sa vie à Rome, une fois assurée, fut simple et solitaire; par humeur et par nature, il fut le contraire de l'artiste courtisan de cette époque frivole. Il partageait ses journées entre son travail d'atelier et ses promenades dans les environs de la ville. Ce fut alors qu'il rencontra une famille française, parisienne même, la famille Dughet, qui prit en pitié l'intéressant artiste, dont la santé était fort éprouvée. Ces braves gens le soignèrent; il s'habitua à vivre avec eux. Les dames s'occupaient

de son ménage, fort en désordre. Bientôt Poussin conçut une vive affection pour une des filles, nommée Anne-Marie. Il la demanda en mariage et l'épousa. Décidé à ne pas quitter Rome, il acheta, avec la dot de la jeune fille et ses petites économies, une maison sur le Pincio, où il vécut jusqu'à sa mort. Plus que la maladie qui s'était abattue sur lui, la perte de sa femme lui enleva tout désir de vivre.

« Il avait rencontré, me disait, un jour, le marquis de Chenevières, l'épouse qui lui convenait entre toutes, la compagne humble et dévouée, attentive à ne point troubler le recueillement de sa pensée... Il n'eut point d'enfants et adopta les frères de sa femme, Gaspard et Jean Dughet, qui furent aussi deux artistes célèbres. Gaspard, ou Guaspre, qui n'avait que seize ans lorsque Poussin épousa sa sœur, suivait son beau-frère dans ses promenades. Bientôt il fut gagné par l'amour de la peinture, et devint son meilleur élève. Tous les jours on le voyait, conduisant un petit âne, son seul domestique, chargé de chevalets, de couleurs, d'ombrelles et de nourriture, aussi fier que s'il eût conduit la mule du Pape !

« Pour que vous compreniez bien la vision particulière du Poussin, je vais vous montrer en partie le paysage qui frappait ses yeux, le milieu dans lequel il vécut.

« A droite de chez lui, c'était une église, la Tri-

nité-du-Mont, construite sur une petite colline et à laquelle on monte par un vaste escalier. C'était le rendez-vous de tous les pauvres de Rome, dont les loques bariolées formaient des groupes pittoresques. Il voyait, de cette hauteur, toute une partie de la ville, la Porte du Peuple, l'église Saint-Charles, la basilique de Saint-Pierre avec sa belle coupole et sa belle colonnade, les massifs verts de la promenade du Pincio, et la Villa Médicis, où devait s'installer plus tard l'École française — où vous irez, René, un jour! — et puis encore des coupoles et encore des tours, et des colonnes et des obélisques, qui font de Rome, surtout au soleil couchant, dans cette atmosphère unique, un spectacle si extraordinaire, si féerique, unique, lui aussi, au monde !

« Lorsqu'il sortait de chez lui, il pouvait parcourir les bords du Tibre, le château Saint-Ange, ce môle colossal surmonté de l'Ange aux ailes déployées, le pont du même nom, qu'ornent des statues gigantesques... S'il abandonnait la ville, il pouvait errer par les champs de vignes, entre les villas et leurs terrasses couvertes d'orangers, de cyprès, de lauriers-roses, de pins parasol, puis, voir au loin, vers l'horizon, les maisonnettes villageoises, appuyées sur la ligne des coteaux... Personne comme lui n'a dépeint tout cela; cette contrée, il l'a faite sienne, elle lui appartient. Il l'aimait au point d'en avoir adopté le costume. Il s'y est tellement identifié qu'il est devenu le plus romain des peintres, de

même que, entre les peintres romains, il s'était placé au premier rang... On l'admirait et, malgré son caractère sauvage, on l'aimait. Ce n'est certes pas en France qu'il aurait trouvé, à cette époque, pour le dévelop-



Cliché Alinari, Florence.

Rome. — Le pont et le château Saint-Ange.

pement de son génie, un champ aussi vaste; mais là-bas, à Rome, il préparait infatigablement l'avenir artistique et glorieux de sa patrie...

— Mais qu'est-ce qui fait que ces tableaux soient si beaux, dites, monsieur Jolibois? Comment pourrai-je les comprendre, savoir *pourquoi?*

— Je vais essayer de vous l'expliquer, mon petit René. Je n'ai pas de secret pour vous...

Et M. Jolibois montra à son élève une gravure d'après le célèbre tableau de Poussin : *Diogène*, au musée du Louvre.

— Remarquez, René, poursuivit-il, la noblesse de contours de ces grands arbres qui se perdent dans le ciel ! Le fini du travail du peintre n'est pas dépassé par la gravure ; le feuillage, sur l'original, est aussi étudié... Voyez, ensuite, comme les personnages n'empêchent nullement de jouir de ce superbe paysage ! Et, cependant, ils sont très éloquents ! C'est l'anecdote de Diogène s'approchant d'une source pour y remplir une écuelle. Il voit, auprès de la source, un homme, plus malheureux ou plus stoïque que lui, qui boit dans le creux de sa main. Il rejette alors son écuelle, le seul ustensile de ménage, pourtant, qu'il ait conservé, mais qu'il juge, désormais, superflu, puisqu'il vient de lui être démontré qu'on peut s'en passer !

« Dans ce tableau, que vous admirerez un jour, la couleur est chaude et harmonieuse ; le soleil, de ses derniers rayons, a doré toute la scène... Tout est noyé, enveloppé d'une tonalité crépusculaire, transparente et poétique... En tant que métier, tout travail se dérobe ; aucune recherche d'effets de pinceau, mais un récit simple, complet, qui se suffit à lui-même... Ce n'est que la nature, mais traduite par un artiste incomparable !

— Je comprends maintenant, dit René. On dirait que le peintre a trouvé et a voulu peindre un pays plus beau que tous les autres pays !

— C'est cela même, René ! Ce serait, en littérature, une belle pensée exprimée en un beau style, coloré et vibrant !

René resta songeur et répéta encore plusieurs fois :

— Je comprends... Je comprends ! merci bien, monsieur Jolibois.

La matinée s'était passée dans ces récits si intéressants et que René, suspendu aux lèvres de M. Jolibois, eût voulu ne pas voir finir... sauf pour aller peindre lui-même. Le dessin et l'aquarelle devenaient chez cet enfant, jadis si paresseux, une passion véritable. Lorsqu'il n'en faisait pas, son plus vif plaisir était d'en entendre parler... par M. Jolibois, son cher maître, si savant et si complaisant, qui parlait si volontiers de son art, et si... abondamment, soit dit sans aucune méchanceté.

Ce qui avait rendu les histoires racontées ce matin plus amusantes encore que d'habitude, c'était le carton copieusement garni d'où M. Jolibois avait tiré, au fur et à mesure de ses récits, non seulement des *fac-simile* de l'œuvre de Poussin, mais aussi de très belles vues photographiques de Rome et de la campagne romaine. Aussi René, qui, sous l'inspiration enthousiaste de M. Jolibois, rêvait déjà de la villa

Médicis, put, à partir de ce jour-là, donner à son rêve des formes tangibles.

— Soyez prêt bien exactement à deux heures, René, prononça le vieux professeur, en serrant soigneusement, dans son carton, ses précieux documents. Nous commencerons notre étude. Du reste, c'est au soleil couchant que, cette fois, nous consacrons nos talents.

A trois heures, bien exactement, les deux artistes étaient à l'œuvre. Il s'agissait, aujourd'hui, de prendre des notes de couleurs, une impression hâtive, pour commencer, le lendemain, à l'atelier, le tableau définitif. Suivant les avis de M. Jolibois, René mit d'abord ses lumières, les accrochant partout où elles devaient vibrer : sur les faîtes des arbres, sur des pointes de gazon, partout où, filtrant à travers les arbres, le soleil projetait des taches claires... Puis il peignit les demi-teintes et le tronc massif du chêne...

A côté de René, M. Jolibois faisait une pochade à l'huile. Son élève lui ayant demandé l'explication du mot *pochade*, M. Jolibois répondit :

— La *pochade* correspond, en peinture, à ce que nous appelons le *croquis* en dessin. Il s'agit de fixer, dans le moins de temps possible, l'impression du moment, l'impression fugitive. La pochade doit contenir en substance l'effet du tableau, par son éclat et son harmonie. C'est un instantané de la couleur. La



Pochade (Résultat d'une première séance sur nature).

forme n'est pas cherchée, le dessin est presque absent, la couleur seule est étudiée.

René, au bout de vingt minutes, quittait son tableau pour admirer celui de M. Jolibois. Le fait est qu'elle était charmante, la pochade de son vieux maître, et regardée d'un peu loin, elle semblait déjà une œuvre achevée, tant les valeurs étaient justes et l'aspect bien d'ensemble.

— Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui, René. Cela nous suffit pour travailler demain et nous reviendrons à la même heure, avec ma toile et votre album, pour corriger nos écarts.

René accepta volontiers de se reposer un peu. Cette demi-heure d'attention soutenue l'avait courbaturé. La tension d'esprit dont il était devenu capable ne s'opérait pas encore sans lassitude, et M. Jolibois savait ménager ses efforts.

Ils s'en revinrent. Le soleil déclinait vite à l'horizon, n'éclairant déjà plus que les sommets des arbres et projetant, partout ailleurs, des ombres allongées...

M. Jolibois fit remarquer à René combien le ciel restait longtemps lumineux et, cependant, sans réverbération lumineuse.

— Nous sommes ici, dit-il, presque dans la nuit. Tout, autour de nous, s'accuse en silhouettes à peine variées de tons; arbres, prairies, maisons, tout n'est plus qu'une masse incolore sous un ciel encore éclairé...

Les paysans qui rentrent là-bas semblent plus grands que nature, sur cette clarté du ciel... Ils nous apparaissent comme nimbés d'or ! C'est là un effet superbe qu'il faudra étudier. Ce grand arbre du bord du chemin



Les saules fantastiques (Aquarelle de F. Méaulle).

n'est-il pas en dentelle aux réseaux finement découpés, d'une légèreté de malines ou d'alençon ? Oh ! l'heure exquise !

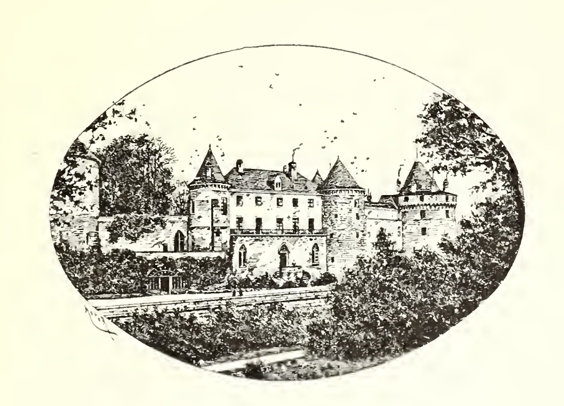
M. Jolibois se tut. Et les émotions de ce brave homme étaient si communicatives, que l'enfant, malgré sa jeunesse, les ressentait presque au même degré...

— Oui, fit-il, doucement, voilà de bien beaux tableaux! Mais est-ce que je parviendrai jamais à les traduire? Comment rendre cette lumière? Oh! monsieur Jolibois, je crains que la peinture ne soit pleine d'embûches!

— Bûche! dit une voix derrière un mur délabré.

René, effrayé, se rapprocha de M. Jolibois qui eut vite fait de reconnaître l'indiscret et de le présenter à René. Ils rirent beaucoup de cette interposition pleine d'à-propos. Et, depuis ce temps, lorsque René, ce qui arrive aux plus vaillants, se sent un peu découragé, il pense au vieil écho et se répète, résolument :

— Bûche! Bûche!





Le Serment des Horaces (Tableau de David)[1].

CHAPITRE XV

TABLEAUX MILITAIRES

La santé de René était maintenant rétablie, au moral comme au physique. Il ne restait plus rien du petit garçon pâle et volontaire que nous avons connu au commencement de notre histoire.

Le travail, l'activité de l'esprit, son entraînement

1. Extrait de *La Peinture française* aux XVIIe et XVIIIe siècles, par Olivier Merson, un beau volume in-8°, contenant 118 gravures d'art, broché, 3 fr. 50, relié, pleine toile, 4 fr. 50. A. Picard et Kaan, édit.

vers un but noble, celui de l'art, l'avaient transformé. Mais, avec la santé, revenaient d'autres préoccupations : *les études!* Le docteur et la famille trouvaient qu'il était en état de les reprendre ; son départ pour le collège fut donc décidé.

René accepta la sentence très bravement, mais, au fond, il avait le cœur bien gros. Il s'en ouvrait à M. Jolibois, son bon M. Jolibois, qu'il allait quitter, qu'il ne reverrait plus qu'aux vacances. C'étaient, de-ci, de-là, de légères ruades :

— Pourquoi faut-il que j'aille au collège, puisque je veux être peintre, dites, monsieur Jolibois?

— Pourquoi, mon petit René? Mais parce qu'il faut beaucoup savoir, énormément savoir, pour être un véritable artiste ! Comptez sur vos doigts ce qu'il faut ajouter de cordes à votre lyre, de sciences à votre science : l'architecture, la géométrie, la physique, la chimie, la botanique, l'anatomie, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, le costume, le mobilier ! Puis, pour le dessin seulement, vous avez tout à faire ! Je ne vous ai rien appris théoriquement ; j'ai ouvert vos yeux, mais d'autres, plus autorisés que moi, vont venir, mon cher enfant, vous parler de toutes ces choses avec ordre et méthode, et vous les comprendrez plus vite, et vous serez, le premier, étonné de vos progrès rapides ! Vous vous direz : « C'est un peu à mon vieux M. Jolibois que je dois mon succès ! » Car vous allez avoir des

couronnes, et beaucoup, dès cette première année. Vous allez devenir un bon élève ! Et j'espère que vous vous souviendrez toujours de mes recommandations, que vous ne perdrez pas les bonnes habitudes que vous avez contractées et que je suis en train de résumer, à votre intention, en vers de mirlitons ou de racines grecques :

Tout regarder et bien voir
Afin de tout concevoir
Dès le matin jusqu'au soir
Albums et crayons avoir.
. . . .

Ces *vers* firent rire René, qui n'en avait pourtant guère envie.

— Allons, allons, mon petit, s'écria M. Jolibois, gaiement, si mes vers ne servent qu'à dissiper votre tristesse aujourd'hui et, plus tard, à vous distraire un peu, c'est toute la gloire que j'en veux retirer ! Du reste, ce bel ouvrage, je vous le dédie. Courage, mon enfant ! Croyez bien que, moi aussi, j'ai quelque chagrin de notre prochaine séparation... Mais nous avons encore huit jours à travailler ensemble... c'est-à-dire à nous amuser, comme nous disions au début.

« Je veux vous dire encore un mot sur le Poussin, avant de le quitter. C'est au sujet de la *figure dans le paysage*, cette question si intéressante que nous avons effleurée hier à propos de notre dernier tableau. Regardez cette gravure, dont l'original est au Louvre, *le*

Déluge. C'est le type de paysage historique, je vous l'ai dit, en ce sens que tout, dans l'œuvre du Poussin, revêt un caractère de noblesse et de grandeur, et que les sujets traités sont toujours empruntés à l'histoire



Halte (Tableau de Régamey).

et à la fable, et consacrés par le temps et l'admiration des peuples.

« Ce tableau du Poussin est un chef-d'œuvre parmi ses chefs-d'œuvre. La composition, le groupement des figures, le drame en lui-même, tout est d'une élévation extraordinaire. Mais ce que cette gravure ne peut

rendre, c'est la coloration superbe. Il faut voir ces eaux glauques et limoneuses, ce ciel d'où jaillit un torrent que l'on sent inépuisable dans sa profondeur! L'ensemble est sombre et d'une vérité effrayante. Voilà pour le paysage. Regardons maintenant les figures. Elles sont nombreuses, les victimes qui disparaissent dans le cataclysme, mais l'intérêt se concentre sur cette mère qui, jusqu'à la dernière minute, cherche à sauver son enfant. Eh bien ! aujourd'hui, on ne considérerait pas ce genre de peinture absolument équilibré. Si le tableau était d'un paysagiste, l'inondation serait l'objet principal et toute l'étude, tout l'intérêt, porterait sur ces eaux envahissantes. Si, au contraire, le sujet était traité par un peintre de figures, ce serait à la manière du tableau de Géricault, le *Radeau de la Méduse*, une scène de désolation, exprimée par des personnages plus grands, et le paysage deviendrait secondaire. Le défaut de ce genre, abandonné maintenant, c'est ces deux sujets se partageant également l'attention. Cela n'est pas une gène chez Poussin, mais seulement chez des peintres de moindre valeur, Joseph Vernet, par exemple. Voici, de ce peintre, un orage impétueux qui étale, précisément, les faiblesses dont je viens de vous parler. Diderot les a jugées cruellement, dans un de ses Salons (en 1760). Il écrit :

« On dirait qu'il (J. Vernet) commence par créer le pays et qu'il a des hommes, des femmes, des enfants

en réserve, dont il peuple sa toile comme on peuple une colonie : puis, il leur fait le temps, le ciel, la saison le bonheur, le malheur qui lui plaît. »

Les figures de J. Vernet n'ont rien de l'héroïque



Le Chien du régiment (Tableau d'Horace Vernet).

tournure de celles du Poussin, mais elles sont bien observées, bien composées. C'est un artiste aussi, mais de moindre envergure et dont l'art, le métier, sont toujours restés inférieurs à l'inspiration. C'était un laborieux qui aimait la nature et savait la contempler ; seulement, sa peinture, si soignée, si précieuse, n'en donne jamais l'accent. Cette tempête, que vous com-

parerez, au Louvre, à celle du Poussin, et dont vous saisirez vite l'infériorité, ne vous étreint pas, malgré ses qualités, parce que le peintre n'arrive pas à vous faire partager ses émotions. Cependant, cette tempête il l'a vue. On raconte que, dans un de ses voyages, étant jeune homme, le navire qui le portait fut assailli furieusement par la mer démontée. Tous les passagers étaient enfermés dans leurs cabines. J. Vernet obtint du capitaine la faveur bizarre de se faire attacher à un mât, afin de pouvoir rester sur le pont. Là, sans danger d'être emporté par les paquets de mer qui l'inondaient de la tête aux pieds, il put contempler le spectacle grandiose et émouvant de l'océan en un jour de tempête.

« Le génie manqua à J. Vernet, mais il y a encore, croyez-le bien, beaucoup à apprendre chez cet artiste consciencieux et d'un goût charmant, metteur en scène un peu froid, mais parfait.

« Mais, comment animer les pierres, faire vivre les arbres ! Les anciens paysagistes en avaient le désir, mais ils n'osaient. Pensez-vous ! Intéresser le public à des pierres, à des arbres, à des champs de blé ! Il n'y fallait pas songer. A peine leur paysage était-il sur la toile qu'il se transformait en décor de théâtre ; une foule de personnages venaient s'y établir et vous le cacher.

— Alors, ces petits bonshommes vous ennuient?

— Quand on vient à la campagne, ce n'est pas pour y trouver la foule ! Je ne voudrais, dans un paysage, que le personnage nécessaire, c'est-à-dire celui qui est *chez lui*. Je veux, en regardant une allée d'arbres, me dire : « Oh! qu'on est bien ici! Reposons-nous! » Qu'un cerf traverse mon allée, qu'un lapin sorte du terrier, qu'un garde passe au loin, cela ne m'ennuie pas. Mais si ce même garde revient avec un braconnier qu'il a arrêté, tout le charme disparaît! Le paysage s'évanouit; je suis tout au garde et au braconnier! Il en est ainsi toujours! Un rien vous arrache à vos sensations... Quand René étudie du latin dans Virgile, ou du français dans Racine, René a beau être absorbé : qu'une mouche, une toute petite mouche vienne se poser sur son livre... pstt! Tout s'enfuit! Virgile ou Racine n'existent plus, et il ne reste, devant René, qu'un infime lépidoptère avec lequel il se met à jouer.

Ce ne fut pas le vol d'un insecte qui vint interrompre le discours de M. Jolibois, mais bel et bien le son des clairons, éclatant soudain, dans la rue du village, sous les murs du parc. Après les trompettes, ce furent les tambours.

— Oh! allons voir! cria René, pris d'ardeur guerrière. Voulez-vous, monsieur Jolibois?

— Mais de tout cœur, mon cher enfant. Je n'aime rien tant que nos petits soldats!

Vivement, M. Jolibois et René déambulèrent vers

la place du marché où un régiment de ligne venait d'arriver, étape de retour des grandes manœuvres.

Vernet
a fait
Charlet,
Charlet
a fait
Raffet...

fredonnait M. Jolibois, aux oreilles étonnées de René.

— Qu'est-ce que vous chantez là, monsieur Jolibois?

— Un refrain d'atelier, composé des noms de peintres militaires.

— Ah! la peinture militaire! Cela doit être beau, aussi!

— Superbe... Et justement, mon refrain est fait des noms des meilleurs artistes du siècle dernier, Horace Vernet et Raffet...

C'était un beau tableau militaire que celui que nos deux artistes eurent tout à coup sous les yeux, en arrivant en face de la mairie.

Ils n'étaient pas pommadés ni astiqués, ni jolis, jolis, les petits soldats, ni leurs officiers non plus! Couverts de poussière, le visage en sueur, ils s'épongeaient, de leurs mouchoirs à carreaux, avec un tel entrain et un tel ensemble, que l'on eût dit l'exécution d'un commandement : « *Épongez... fronts!!* »



La barrière Clichy (Tableau d'Horace Vernet).

(Musée du Louvre.)

Mais qu'ils étaient gais et pittoresques! Les officiers faisaient distribuer les billets de logement par les fourriers et, nombreux, déjà, les paysans cueillaient nos fantassins et les emmenaient, bras dessus bras dessous, avec toutes sortes de façons cordiales et attentionnées...

— Ce doit être les grandes manœuvres, dit René, très intéressé! C'est drôle qu'on n'en ait pas parlé, qu'on n'ait pas su le passage des troupes!

— C'est singulier, en effet, opina M. Jolibois. J'aurais pu croire qu'elles ne faisaient que camper, sans rester pour la nuit, si nous ne venions de voir la distribution des billets de logement... Je n'y comprends rien!

Les soldats finissaient de disparaître dans les maisons et, bientôt, il n'y eut plus sur la place que quelques gamins loqueteux, dont les parents, trop pauvres, n'avaient pu recevoir les hôtes de passage, et qui déploraient doublement leur misère...

Poursuivant leur promenade, M. Jolibois et René continuèrent à deviser de choses militaires.

— La peinture militaire, dit le vieux professeur, s'est transformée étrangement depuis la guerre de 1870. Autrefois, les peintres comme Salvator Rosa ou Van der Meulen, s'appliquaient à rendre l'ensemble d'un combat, et, surtout, à bien détacher, à mettre en évidence les chefs. On dirait que leurs armées ne sont faites que d'états-majors aux noms célèbres. Aujourd'hui, nous

avons plutôt le contraire. Les héros sont presque tous anonymes; c'est le pioupiou et l'officier obscur qui deviennent les héros préférés des artistes. La peinture militaire n'est plus un art officiel, mais bien une œuvre philosophique.

« C'est, aujourd'hui, le *p'tit d'chez nous* qui souffre et meurt, comme ses chefs, sur le champ de bataille, et c'est cela qu'il faut montrer, n'est-ce pas, René?

— Oh! oui, monsieur Jolibois, j'en peindrai aussi, des petits soldats!

— Je me souviens, dit M. Jolibois, d'un tableau militaire anecdotique qui m'a profondément remué dans mes jeunes années. C'est un exemple de ce que je viens de vous dire. Cette toile avait pour titre *l'Oublié* et était signée Betselièvre, un élève de Cabanel. Figurez-vous une plaine très étendue où l'on s'est battu terriblement; partout, des cadavres d'hommes et de chevaux qu'un linceul de neige recouvre en partie... La nuit est presque tombée... A l'horizon, une lueur dernière fait silhouetter la dernière voiture d'ambulance qui va disparaître... Au premier plan se soulève à demi un homme... un pauvre être livide, couvert de sang... C'est un blessé, un mourant, qu'on a oublié.

— Oh ! mais c'est affreux, cela, monsieur Jolibois!

— Mon cher petit, les tableaux qui représentent la guerre ne peuvent qu'éveiller des pensées tristes... Depuis nos désastres, les peintres militaires ont fait

de belles toiles, mais ils ont remué bien des douleurs... Alphonse de Neuville est un des plus intéressants et des



La Prise de Constantine (Tableau d'Horace Vernet).

plus inventifs, outre qu'il a le don de la composition, un peu théâtrale, peut-être, mais très mouvementée...

M. Jolibois et son élève étaient arrivés au château. Ce n'était plus l'habitation de la *Belle au Bois dormant*. On eût dit qu'il était pris d'assaut et qu'une armée nombreuse l'occupait fortement. Lorsque M. Jolibois et René eurent franchi la grille, et se furent avancés vers le perron, un *Halte-là! Passe à gauche!* retentissant, leur fut adressé par une sentinelle. C'était un artilleur, boueux encore, drapé dans son grand manteau et appuyé sur sa carabine; il leur fit, en riant, signe qu'il avait la garde du petit parc d'artillerie installé dans l'angle de la cour, qu'animaient de nombreux groupes d'officiers à pied et à cheval.

Nos deux amis, M. Jolibois souriant, René très surexcité par cet appareil de bataille, arrivèrent à la porte, aux côtés de laquelle étaient postées deux sentinelles. Celles-ci, par contre, ne firent aucune réflexion et M. Jolibois et René purent, sans autre encombre, regagner leur atelier.

Mais René avait de la peine à se remettre au travail; son esprit était tout au bouleversement insolite de sa demeure, d'ordinaire pacifique. Il se demandait comment cela était arrivé, lorsque ses parents entrèrent, la mine soucieuse, et avec un air de mystère qui fit demander par M. Jolibois, toujours pince-sans-rire :

— Eh, madame! Est-ce que vous songeriez à repousser l'ennemi?

— Ah! certes, non! Au contraire!

— Vous semblez si consternée!

— Il y a de quoi! Figurez-vous que nous avons un général et son état-major, qui viennent ici pour vingt-quatre heures...

— Quel bonheur! interrompit René, les yeux brillants, et bondissant comme un jeune cabri. Alors, ce sont les grandes manœuvres, dis, maman?

— Oui... Une demi-batterie... La cour transformée en parc d'artillerie...

— Mais c'est très amusant, tout cela, maman! recommença René.

— La question n'est pas là, René, intervint M. Morin, avec un peu d'impatience. Il y a que nous ne savions rien, que nous n'avons pas été avertis, que c'est une surprise... Un accident survenu...

— Songez donc, monsieur Jolibois, l'état-major, 400 hommes de troupe, dont 200 au village, leurs bêtes... Heureusement, qu'ils repartent demain matin à cinq heures! Sans cela je ne sais vraiment pas...

— Pardon de vous interrompre, chère madame, dit M. Jolibois, très galamment, mais si René se faisait réveiller d'assez bonne heure, je viendrais le prendre pour le faire assister au spectacle de ce départ... C'est d'un pittoresque achevé, surtout à cette heure-là...

— C'est ça, monsieur Jolibois, interrompit René, en regambadant de plus belle. Je serai prêt. Oh oui! Ça doit être d'un chic!

— Mais il ne s'agit pas de tout ça! s'écria Mme Morin. Amusant! pittoresque! chic! Vous ne pensez qu'à... des balivernes!

Son animation finit par dérider son mari.

— Allons, chère amie, ne t'agite pas ainsi... Je vais m'occuper de la chose... Peut-être, sûrement, même...

— Mais enfin, qu'y a-t-il? interrogea M. Jolibois, revenu sur terre.

— Il y a... Il y a, s'écria Mme Morin, suffoquée, il y a... qu'il n'y a pas de pain!





Les Chats (Tableau d'Eugène Lambert).

CHAPITRE XVI

ON FERME!!!...

M. et Mme Morin étaient vraiment bien à plaindre !

Voici ce qui s'était passé.

Les troupes campées, à présent, au château et dans le village, auraient dû suivre une autre route et s'arrêter où ils n'étaient point attendus; une circonstance imprévue les avait contraintes à changer leur itinéraire.

L'incendie d'une importante fabrique de papier avait rendu la route impraticable pour l'artillerie. Sur un vaste rayon, le sol détrempé par l'eau des pompes noyait à demi les décombres, ou n'offrait plus qu'une

boue gluante et noire... Si bien que la petite armée s'était aiguillée sur une autre voie, à l'extrême surprise de M. Morin et des habitants du village voisin.

Les paysans s'étaient aussitôt abattus sur les boulangeries et les avaient dévalisées... Il ne restait rien, ou presque rien, pour le château et ses hôtes.

Mais M. Jolibois était là, M Jolibois, la providence à la raison calme.

Il examina le cas avec M. Morin qui, déjà, parlait d'envoyer un messager à Rambouillet — la ville la plus voisine, mais distante encore d'une heure et demie, ce qui faisait trois, avec le retour — et fut d'un avis différent. Il fit faire des fournées abondantes, mettant à la disposition des boulangers les hommes nécessaires et les voitures du château et, en moins de deux heures, le mal fut réparé. Personne ne mourut de faim, car les approvisionnements de conserves étaient importants. La soif n'était pas à craindre : les caves du château étaient également bien pourvues.

Le lendemain matin, dès cinq heures, M. Jolibois arrivait au château. René, vêtu de son costume de cycliste, l'attendait déjà à la porte. M. Jolibois le félicita sur son exactitude.

Un brouillard gris et dense flottait encore sur la campagne, et rien n'était plus saisissant que l'aspect fantomatique que prenaient, en s'y mouvant, les silhouettes sombres des artilleurs.

Les deux cents hommes logés au village étaient venus se joindre aux deux cents qui s'étaient accommodés dans les communs du château, afin de s'y former et d'en repartir ensemble. A leur suite, à travers la grille ouverte, étaient accourus les villageois, puis des paysans des hameaux d'alentour, tous avec femmes et enfants. L'immense cour d'honneur regorgeait d'une foule pressée et grouillante.

— Regardez bien, René, murmura M. Jolibois, voici le sujet du tableau. Et la voix du vieux professeur tremblait un peu.

Ce qu'on voyait était vraiment touchant. Un instant avant qu'on s'ébranlât, villageois, paysans, femmes, enfants, se précipitèrent tous vers les soldats, serrant les mains, donnant de fraternelles accolades à ces hôtes d'un jour, qu'ils avaient été si heureux d'héberger. Les petits pioupious, très émus de ces démonstrations effusives et sympathiques, y répondaient de tout leur cœur.

Enfin, le clairon sonna le départ et, lentement, le défilé commença.

En bon ordre, passèrent, crânement, le général et son état-major, puis l'infanterie, le train d'artillerie, avec ses officiers et ses hommes... Tout cela allait pâlissant, s'évanouissant, au fur et à mesure, dans la brume qui ne s'était pas encore dissipée, et qui semblait les absorber, les dissoudre...

— Eh bien! dit M. Jolibois, lorsque le dernier

artilleur eut disparu comme une petite ombre falote, comment trouvez-vous mon tableau militaire ? Vous avez vu les figures, regardez, maintenant, le décor... La cour est encore plongée dans une teinte grise qui en estompe tous les détails, mais déjà les toitures du château s'éclairent sous l'aube naissante et rose... Toutes les parties de l'édifice sortent, l'une après l'autre, de la demi-obscurité, et se dessinent sur le ciel de plus en plus lumineux...

« Rétablissons la composition. Tout, en bas, se développe en contours indécis ou flous... Une seule note vive, éclatante, dans le haut, le château, qui s'irradie en pleine lumière !.. Qu'en dites-vous, René ?

— Je dis que c'est bien beau, monsieur Jolibois, déclara René, très grave. Ah ! monsieur Jolibois, poursuivit-il tristement, faut-il que j'aille au collège, quand je voudrais tant peindre tout cela !

— Oui, mon ami, il le faut. Je vous le répète, vous n'êtes pas armé ! Vous êtes impuissant encore. Ces beaux rêves vous soutiendront. Vous ne les oublierez pas, et l'heure viendra où vous pourrez les exprimer. Réfléchissez un peu, mon enfant. Admettons que, sous l'effet d'une impression très ressentie, il vous vienne une idée gentille et que vous vouliez l'écrire, exprimer votre vision. Eh bien ! Vous vous apercevrez que *vous ne savez pas écrire*, que vous ignorez le style, la syntaxe, l'orthographe même. Croyez-vous que vous la

La Surprise (Tableau d'Armand Dumaresq).

rendrez, cette jolie pensée, dans une langue ridicule et barbare! Non! Il faut travailler, apprendre, et le jour viendra où, en pleine possession de vos moyens, vous saurez écrire vos impressions et vos visions! Il en est exactement de même pour le dessin et la peinture! Il faut en apprendre le style, la syntaxe, l'orthographe!

— Apprendre?

Et René eut une petite moue significative.

— Ah! voilà lâchées, avec ce mot, toutes vos appréhensions, toutes vos craintes! Elles vous ont échappé! Vous craignez qu'apprendre avec d'autres ne soit un peu plus dur qu'avec votre papa Jolibois! Cela se peut, mon enfant, mais il faut travailler tout de même, travailler et lutter toujours. Tous, nous avons passé par là, j'entends tous ceux qui ont voulu arriver à quelque résultat! *Bûcher*, comme disait l'écho, tout est là! Il ne faut pas se laisser rebuter par les aridités des commencements. Il faut marcher de l'avant, sans défaillance, sans arrêt... Vous verrez comme, à mesure qu'on y avance, le sentier rocailleux s'aplanit, s'embellit... Vous travaillerez donc, n'est-ce pas, René?

René n'eut qu'une seconde d'hésitation. Puis, courageusement, il déclara :

— Oui, monsieur Jolibois, je vous le promets.

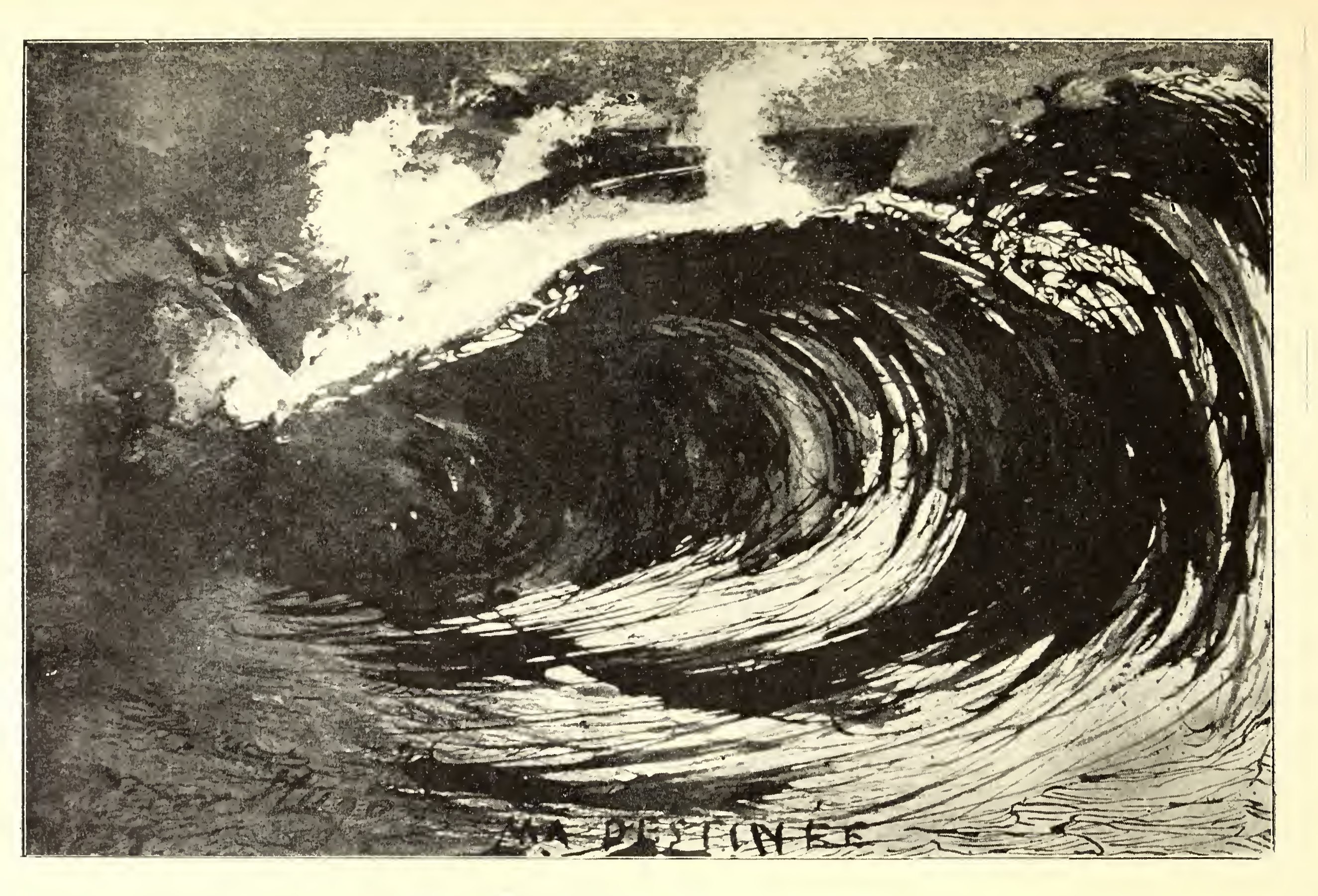
— D'abord, par la littérature, vous vous formerez le goût et l'esprit. Les littérateurs aussi sont des

peintres. Jamais peintre militaire n'a fait de plus splendide tableau que Tacite, l'historien latin. Je vous recommande, quand vous le lirez, la page où Germanicus rencontre les débris des légions de Varus... Tout littérateur, encore une fois, est peintre à son insu, et les écrivains de l'antiquité le sont au delà de toute expression.

« Par la géométrie vous apprendrez la perspective et les lois mathématiques ; par l'anatomie la construction du corps humain et ses proportions ; par la physique les lois de l'optique et les phénomènes du mariage des couleurs. Je vous l'ai dit, il y a quelques jours, on n'est vraiment artiste que par la somme de ses connaissances. Et vous n'en tirerez pas vanité, lorsque, ayant appris tout ce que l'on peut enseigner, vous verrez tout ce qui reste à apprendre. Mais vous aurez ajouté votre petit caillou au monument, l'exhaussant, ne fût-ce que de quelques millimètres... Et vous aurez fait votre devoir !

— Et jouer alors, et s'amuser ?

— Mais vous jouerez, vous vous amuserez, j'y tiens et je le veux ! Le jeu est respectable, une fois le devoir rempli ; il est non seulement respectable, mais indispensable pour établir le jeu des organes, pour le parfait équilibre du corps et de l'esprit, pour la santé de ce corps et de cet esprit qui ont besoin de repos autant l'un que l'autre. Je vous permets même des farces... mais à vos heures !



La Vague (Dessin à la plume de Victor Hugo).

« Je le répète encore, on n'est grand artiste qu'en raison des connaissances acquises. Victor Hugo, avant de commencer à écrire, voulut connaître l'œuvre entier de ses devanciers, et il se mit à lire tout ce qu'il était humainement possible de se procurer. Alors, à son tour, il partit, donnant une production si immense, qu'on hésite à croire que la vie d'un homme ait pu y suffire !

« Mon cher René, je termine. Pour résumer notre cours, suivi un peu à bâtons rompus : ne désespérez jamais devant les difficultés qui surgiront devant vous , au contraire, défiez-vous de ce qui vous semblera venir trop facilement. Les conseils de mon professeur d'art sont restés tellement gravés dans ma mémoire que, bien souvent, c'est lui encore qui vous parle par ma bouche. Eh bien ! un jour qu'il me corrigeait un dessin, je lui dis : « Il me semble que j'ai plus de peine à dessiner maintenant, tout en y trouvant plus de plaisir ! » Il me répondit : « C'est que, maintenant, vous com-« mencez à mieux voir... »

« René, je n'ai pas cherché qu'à vous préparer à l'étude, à vous entraîner à réfléchir, à regarder, à comparer. J'ai jeté dans votre mémoire des noms qui sont des points de repère et des conseillers éternels ; vous y aurez recours dans vos heures d'hésitation. Vous ne savez encore rien, mais vous avez mesuré le chemin qu'il vous faut parcourir. Nous avons fait du cent à

l'heure, comme on dit aujourd'hui ; vous allez recommencer ce parcours sagement, cette fois, par étapes, marquant chacune d'un progrès nouveau.

« Vous vous souvenez du conte de Perrault, le *Petit Poucet*. Sachant que ses parents voulaient le perdre volontairement, avec ses frères et sœurs, dans la forêt, il imagina un moyen, qu'il crut habile, pour retrouver son chemin. Il laissa tomber le long de la route les miettes de son pain. Quand il revint, il découvrit, le pauvret ! que les oiseaux du ciel les avaient mangées !

« Il en sera ainsi de toutes vos études si vous apprenez mal. Vous oublierez aussitôt. Vous ne retrouverez plus votre chemin, dont vous vous croyiez pourtant si sûr ! Toute trace d'étude aura disparu et vous serez plus perdu parmi les hommes que Poucet au fond des bois.

« Mais vous travaillerez, René, vous me l'avez promis. Et vous penserez quelquefois à votre premier maître de dessin, à votre vieil ami, — j'aurais beaucoup de peine s'il en était autrement ! — à ce bavard de Jolibois, qui fait de si longs discours...

M. Jolibois était plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Il s'arrêta un instant, puis reprit :

— Mais ce discours est le dernier, puisque c'est demain que vous partez pour Paris préparer votre entrée au collège... Dans une circonstance analogue, M. Géruzez,

qui avait surveillé mes humanités, me dit : « J'ai supporté la mort de ma jeunesse, je supporterai la mort de ma vieillesse : il n'y a d'insupportable que la mort de l'amitié! » J'ai aimé le brave homme jusqu'à sa



Cliché Alinari, Florence.

Rome. — La Villa Médicis.

mort; aimez-moi de même, René, car je vous aime beaucoup, moi, mon enfant...

Et M. Jolibois tendit les bras à René qui s'y précipita en pleurant. Le bon vieillard l'embrassa avec effusion, les yeux mouillés, lui aussi, se demandant s'il reverrait son petit élève...

Il le revit, et, de longues années encore, il suivit

René dans ses études, l'encourageant et jouissant de ses succès. Ainsi qu'il l'avait prévu, son ancien élève lui fit le plus grand honneur. Prix de Rome à vingt-quatre ans, René est, en ce moment, pensionnaire à la Villa Médicis, d'où il expédie à son vieux maître, presque aussi souvent qu'à ses parents, les lettres les plus enthousiastes et les plus détaillées. Jamais il n'oubliera l'influence qu'ont eue sur sa carrière les leçons et les conseils de M. Jolibois.

L'esprit aussi alerte que le corps, dans sa belle et robuste vieillesse, l'excellent homme attend avec impatience le retour de son enfant d'adoption. Il lui écrit au moins une fois par mois. Tout ce qui se rapporte au *petit,* comme il l'appelle toujours, est la dernière joie de son existence finissante. C'est dans une ivresse extatique qu'il reste en contemplation de longues heures, à l'École des Beaux-Arts, en face des envois de Rome de cette année, où le tableau du *petit,* très supérieur aux autres, brille au premier rang. Et, se rappelant certain dîner de gala, jadis, au château, il murmure, délicieusement attendri :

— René peut dire, à présent, non plus : « JE SERAI *peintre !* » mais le mot véritable du Corrège : « *Et moi aussi,* JE SUIS *peintre !* »



TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Chapitre premier.	— Du blanc sur du noir	5
— II.	— René a peine à croire que le dessin soit un art d'agrément	18
— III.	— René fait un mouton qui est peut-être un lion	30
— IV.	— Pour la fête de maman	45
— V.	— Du choix du sujet	65
— VI.	— A qui le prix?	80
— VII.	— Du chic et du mauvais goût	100
— VIII.	— L'escapade de René et ses suites	128
— IX.	— Du croquis	145
— X.	— L'aquarelle de René : un arbre qui raconte les quatre saisons	156
— XI.	— M. Jolibois et René réparateurs de tableaux	174
— XII.	— Les critiques d'art au village	195
— XIII.	— Pendant que dormait M. Jolibois	213
— XIV.	— Une vie d'artiste	229
— XV.	— Tableaux militaires	244
— XVI.	— On ferme!!!	261

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Frontispice. — « Et moi aussi, je suis peintre. » 2
Tête de chapitre. 5
M. Jolibois 7
Écriture figurative égyptienne 10
Salle des Antiques au Musée du Louvre 13
Victor Hugo. — Le Génie de la tempête. 15
— Expressions 16
Expressions traduites par un trait de plume 16
Cul-de-lampe 17
Luc-Olivier Merson. — Étude sur nature. 18
Où conduit la fantaisie dans la copie du modèle. 19
Dessin de l'âge de pierre et dessins égyptiens 21
La hache de silex de l'âge de pierre 23
L'ours des cavernes. 25
Les petits enfants modernes 27
Cul-de-lampe 29
Israel. — Étude 30
H. Holbein. — Les Moutons 33
Œil 34
La Victoire de Samothrace 35
Cubes. 38
L'idée de la colonne est venue du tronc d'arbre. 41
Le Rageur 42
Trahisons nocturnes. 43
Tête de mouton. 44
Luc-Olivier Merson. — Dessin sur nature. 45
« Pourvu qu'il ne pleuve pas », dit René déjà inquiet 49

Pages.
PAUL HUET. — Croquis sur nature 53
N. DIAZ. — Les Chênes 55
K. BODMER. — Cerfs bramants 59
MÉAULLE. — Le Vieux chêne 62
Cul-de-lampe 65
ISRAEL. — Sujet décoratif 65
Croquis de mise en place et dessin achevé 70
LUC-OLIVIER MERSON. — Platane 71
Jeunes chênes 73
MONGINOT. — Enseigne 77
Paon 79
BERGERET. — Panneau 80
RAFFAËLLI. — Un coin de Paris 87
Sentier dans un bois de chênes 91
MÉAULLE. — Brouillard du matin 93
VICTOR HUGO. — Un phare 97
Cul-de-lampe 99
MONGINOT. — Une bonne pêche 100
Les Œillets 103
J. DUPRÉ. — Le Soir 109
G. COURBET. — La remise des chevreuils 113
MONGINOT. — Aux honneurs ! 117
PUVIS DE CHAVANNES. — Sainte Geneviève veillant sur Paris endormi 121
Monument de Millet et de Rousseau à Barbizon 127
MÉAULLE. — Étude 128
Soir (silhouette d'arbres sur un fond lumineux) 129
MÉAULLE. — Les terreurs de René 133
J. GÉLIBERT. — Terriers de lapins 139
Lapin 144
Dernière photographie d'Henri Regnault 145
Esquisse d'aquarelle 146
H. REGNAULT. — Chiens 148
On attend la reine d'Angleterre, premier dessin d'Henri Regnault 149
La barricade de Noisy-le-Sec, dernier dessin d'Henri Regnault 150
H. REGNAULT. — Tigre 151
— L'Aigle 153
Cul-de-lampe 155
DAUBIGNY. — Matinée de printemps 156

Pages.
Le tableau de René Morin 161
Été. 168
Hiver. 169
Cul-de-lampe. 173
POUSSIN. — Diogène jetant son écuelle. 174
RAPHAËL. — Une sainte famille 177
DAVID TENIERS. — Kermesse flamande 179
COROT. — La danse des nymphes 185
DECAMPS. — Le singe peintre 189
RAPHAËL. — La Vierge à la chaise 193
MONGINOT. — Panneau décoratif. 195
Une auberge 196
CORNÉLIS DUSART. — La Kermesse de village 197
PAUL BRYL. — Les Voyageurs 199
ISABEY. — Marine. 203
MONGINOT. — Petit Poucet chez l'ogre 207
Cul-de-lampe. 212
MÉAULLE. — Maison de Millet à Barbizon. 213
CLAUDE GELÉE. — Paysage 215
A. PYNACKER. — Paysage d'Italie. 219
MILLET. — Les Glaneuses. 223
Bords de rivière. 227
POUSSIN. — Les Bergers d'Arcadie. 229
Frontispice des œuvres d'Horace 231
Le pont et le château Saint-Ange à Rome. 235
Pochade, résultat d'une première séance sur nature 239
Les saules fantastiques. 242
Cul-de-lampe. 243
DAVID. — Le serment des Horaces. 244
RÉGAMEY. — Halte 247
HORACE VERNET. — Le chien du régiment. 249
— La barrière Clichy 253
— La prise de Constantine. 257
Artilleur 260
EUG. LAMBERT. — Les Chats. 261
A. DUMARESCQ. — La Surprise. 265
VICTOR HUGO. — La Vague 269
La Villa Médicis à Rome 273

Gravure en pierres fines (la), par M. Ernest Babelon, membre de l'Institut, conservateur du cabinet des Médailles et Antiques à la Bibliothèque nationale. 204 grav.

Lexique des termes d'Art, par M. Jules Adeline. 1242 grav.

Lithographie (la), par M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale. 92 grav.

Livre, l'Illustration et la Reliure (le), par M. H. Bouchot, conservateur du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale. 102 grav.

Manuscrits et la Miniature (les), par M. Lecoy de la Marche, des Archives nationales. 107 grav.

Meuble (le), tome I. Antiquité, moyen âge, Renaissance, par M. Alfred de Champeaux, inspecteur des Beaux-Arts à la Préfecture de la Seine, 75 grav.

Meuble (le), tome II, xviie, xviiie et xixe siècles, par M. Alfred de Champeaux. 108 grav.

Monnaies et Médailles (les), par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. 251 grav.

Mosaïque (la), par M. Gerspach, directeur honoraire de la Manufacture nationale des Gobelins. 139 grav.

Musique (la), par M. H. Lavoix fils, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 139 grav.

Musique allemande (Histoire de la), par M. Albert Soubies. 202 grav.

Musique française (la), par M. Lavoix fils. 83 grav.

Musique en Russie (la), par M. Albert Soubies. 122 grav.

Mythologie figurée de la Grèce (la), par M. Max Collignon, membre de l'Institut, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur d'archéologie à la Faculté des Lettres de Paris. 131 grav.

Peinture anglaise (la), par M. Ernest Chesneau, ancien inspecteur des Beaux-Arts. 107 grav.

Peinture antique (la), par M. Paul Girard, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris. 205 grav.

Peinture espagnole (la), par M. P. Lefort, inspecteur des Beaux-Arts. 120 grav.

Peinture flamande (la), par M. A.-J. Wauters, *ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique*. 107 grav.

Peinture française (la), tome I, du ixe au xvie siècle, par M. Paul Mantz, introduction d'Olivier Merson. 123 grav.

Peinture française (la), tome II, xviie et xviiie siècles, par M. Olivier Merson. 118 grav.

Peinture hollandaise (la), par M. H. Havard, inspecteur général des Beaux-Arts. 91 grav.

Peinture italienne (la), tome Ier, par M. Georges Lafenestre, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, professeur au Collège de France. 93 grav.

Porcelaine (la), par M. Georges Vogt, directeur des travaux techniques à la Manufacture de Sèvres. 83 grav.

Précis d'histoire de l'art, par M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique. 113 grav.

Procédés modernes de la Gravure (les), par M. Alfred de Lostalot, ancien rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, critique d'art à *L'Illustration*. 111 grav.

Sceaux (les), par M. Lecoy de la Marche, des Archives nationales. 136 grav.

Sculpture antique (la), par M. P. Paris, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. 178 grav.

Styles français (les), par M. Lechevallier-Chevignard, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs. 101 grav.

Tapisserie (la), par M. E. Muntz, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque des Archives et du Musée à l'École des Beaux-Arts. 96 grav.

Vitraux (les), par M. Olivier Merson. 125 grav.

Paris. — Imprimerie Alcide Picard et Kaan, 192, rue de Tolbiac. R. P. 12. 1903.

